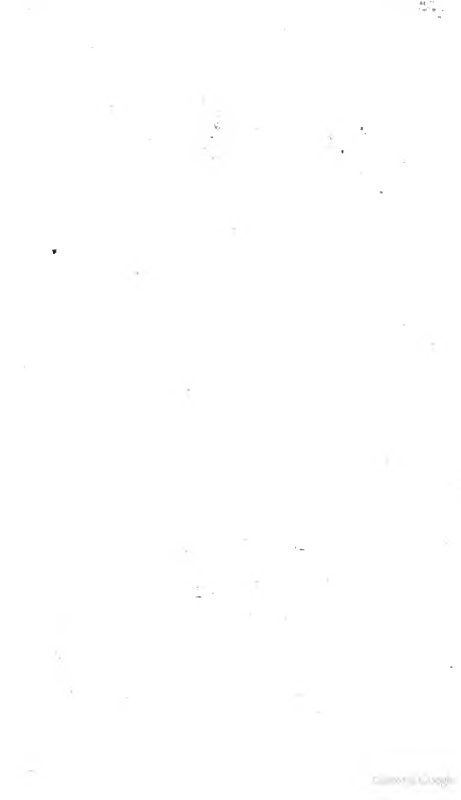






, 20.4.21.



THE
GREAT
GREAT

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



†



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUARANTE-SIXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

TO: E053439

46: VIA E019/85

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

Dialogues. Tome II.

† A



DIALOGUES

E T

E N T R E T I E N S

PHILOSOPHIQUES.

*Suite du vingt-quatrième Dialogue entre
A, B, C, ou l'A, B, C.*

DIXIEME ENTRETEN.

Sur la religion.



C.

P U I S Q U E vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement et sur la religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été

A 2



opprimés par *Jacques II* et par son chancelier *Jeffreys* ; et milord de *Kenterbury* nous ferait donner le fouet à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie , et notre épée la seconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B.

Eh, vous n'y pensez pas, M. C ; si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain , ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'évangile de *Marie*, celui de *Jacques*, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de *Barnabé*, de *Luc*, de *Jean*, de *Matthieu*, de *Marc* ; ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de *JESUS* à un roitelet d'Edesse, celles de *Pilate* à *Tibère*, de *Paul* à *Sénèque*,* et les prophéties des sibylles en acrostiches, et le symbole des douze apôtres, et le testament des douze patriarches, et le livre d'*Enoch*, et cinq ou six apocalypses, et de fausses constitutions apostoliques, &c. &c. Que n'écrivirent-ils point ? pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C.

DIEU me préserve de proscrire cette liberté précieuse ; mais j'y veux du ménagement,

comme dans la conversation des honnêtes gens; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine (car c'est de quoi chaque nation se pique), cent mille volumes lancés contre elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous savez; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure et simple; si par hasard des mages & des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois sacrées, des mystères impertinens à la morale divine des *Zoroastre* et des *Confutziée*, le genre-humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de DIEU des ordures que ces malheureux y auront amassées?

B.

Vous me paraîsez bien savant; quels sont donc ces préceptes de *Zoroastre* et de *Confutziée*?

A 3

A.

Confutzée ne dit point : *Ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

Il dit : *Fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie les injures et ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié et de l'humanité.

Je ne citerai qu'une seule loi de *Zoroastre*, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, et qui est justement le contraire du fameux probabilisme des jésuites. *Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.*

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit, ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime. Si, après cela, des docteurs persans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un DIEU et à la doctrine de la vertu des chimères fantastiques ; des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains alimens en l'honneur de *Zoroastre* et de *Confutzée* ; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de la famille de ces deux grands hommes ; s'ils ont disputé trois cents ans pour savoir comment *Confutzée* avait été fait ou engendré ; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des âmes dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur

temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles ; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer et par les flammes , il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle et divine , contre les détestables abus de la religion sophistique , a été le bienfaiteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés , ou ils sont morts en l'air , et toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison qu'on l'abolit au lieu de la réprimer ; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient registre des naissances et des morts , qui ramasse des aumônes pour les pauvres , qui console les malades , qui met la paix dans les familles ; mais à quoi sont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société , quand

on aura bien su qu'un ange est infini, *secundum quid*, que Scipion et Caton sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, et qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique et lincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un *Thomas d'Aquin*, qui décide que *les parties irascibles et concupiscibles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel* ? Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, et cinq cents mille hommes les étudient.

Les théologiens ont long-temps recherché si DIEU peut être citrouille et scarabée; si, quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes; c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs et les Romains dans plusieurs arts, et nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots et sa marotte en cérémonie ; il se pavane, il décide ; et c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs et aux richesses. *Thomas* et *Bonaventure* ont des autels, et ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot et la scie, sont inconnus.

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie, comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale et la chambre étoilée. (7)

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, et n'y laissons que les rossignols : conservons l'utile et l'agréable, c'est-là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est dégoûtant et venimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, morte de ma vie, bien établie par acte de parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut, et tolérons toutes les autres (8). Nous

(7) Espèce d'inquisition d'Etat établie en Angleterre sous *Henri VIII*, et détruite en 1641 sous *Charles I.*

(8) Les Etats-Unis de l'Amérique ont été plus loin ; il n'y a chez eux aucune religion nationale ; mais quelques-uns

ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres et tolérans.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grâce , poëme didactique et un peu soporatif , attendu qu'il est monotone. L'auteur , en parlant de l'Angleterre , à qui la grâce de DIEU est refusée (quoique votre monarque se dise roi par la grâce de DIEU , tout comme un autre) , l'auteur , dis-je , s'exprime ainsi en vers assez plats :

Cette île de chrétiens féconde pépinière ,
L'Angleterre , où jadis brilla tant de lumière ,
Recevant aujourd'hui toutes religions ,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions. . . .
Oui , nous sommes , Seigneur , tes peuples les plus chers ,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure , ô doctrine éternelle !
La France est aujourd'hui ton royaume fidelle.

A.

Voilà un plaisant original avec sa pépinière et ses rayons *clairs* ! un français croit toujours

de ces Etats ont fait une faute en excluant les prêtres des fonctions publiques ; c'est leur dire de se réunir et de former *imperium in imperio*. Dans un pays bien gouverné un prêtre ne doit avoir ni plus de privilèges ni moins de droits qu'un géomètre ou un métaphysicien. Les droits de citoyen n'ont rien de commun avec l'emploi qu'un homme fait de l'esprit que la nature lui a donné.

qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaît d'être libres ; en quoi , s'il vous plaît , la France est-elle le royaume *fidelle de la doctrine éternelle* ? Est-ce dans le temps qu'une bulle ridicule, fabriquée à Paris dans un collège de jésuites et scellée à Rome par un collège de cardinaux , a divisé toute la France , et fait plus de prisonniers et d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? O le royaume fidelle !

Quel'Eglise anglicane réponde, si elle veut , à ces rimeurs de l'Eglise gallicane ; pour moi , je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis* qui brilla tant de lumière. Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des italiens et imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie ? était-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines et de miracles ? ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs* , pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille liv. sterling à Rome toutes les années , et que les anglicans , qui payaient autrefois le denier de *S^t Pierre* , étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très-bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, et qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers? Il est temps que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du saint office.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles et quelquefois les Etats. Elle seule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, *la science de*

DIEU : or les polissons qui ont profané cette science ont donné de DIEU des idées absurdes ; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère , parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre , ni faire diète dans la pléthore , ni être saigné dans l'apoplexie , parce qu'il y a de mauvais médecins ; c'est nier la connaissance du cours des astres , parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidens de la chimie , parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encore plus ignorans que ces petits théologiens disent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en DIEU , pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis , une fausse science fait des athées ; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste et sage celui que la théologie a rendu inique et insensé.

Voilà à peu-près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau , et j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité , c'est celle de tous les honnêtes gens.

ONZIEME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près ; et les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importants. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre et de la paix, nous n'en avons pas encore parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarrassez ; mais enfin de *Groot* ou *Grotius* en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, et même des auteurs juifs.

A.

Croyez-vous que le prince *Eugène* et le duc de *Marlborough* l'eussent étudié, quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix, je le connais assez, c'est de tenir sa parole, et de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais

pour le droit de la guerre, je ne fais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne, si universelle de la guerre, avec les idées du juste et de l'injuste ? avec cette bienveillance pour nos semblables, que nous prétendons être née avec nous ? avec *le to Kalon*, le beau et l'honnête ?

B.

N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière, n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames et les primitifs, nommés *quakers*, n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang ; et je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait *Romulus*. Les peuples de l'Indus et de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler

de ce péché horrible , quand les Espagnols vinrent les attaquer , l'évangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne , lorsqu'une horde de juifs parut tout d'un coup , mit les bourgades en cendres , égorgea les femmes sur les corps de leurs maris , et les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les médecins rendent raison de la peste , des deux véroles et de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage et de la peste ; il suffit souvent qu'un ministre d'Etat enragé ait mordu un autre ministre , pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cents mille hommes

C.

Mais quand on a ces maladies , il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la tragédie s'est emparée ; la crainte et la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix ; et la pitié , que la nature a mise dans nos cœurs comme

un

un contre-poison contre l'héroïsme carnassier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je fais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, composée par un français qui pense profondément :

La loi de l'univers, est : *Malheur aux vaincus.*

J'ai dompté un cheval : si je suis sage, je le nourris bien, je le caresse et je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant ; car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons et les Danois, et ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs. Une poignée de francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'univers a toujours appartenù au plus

fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main et un code dans l'autre; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'est-à-dire après la rapine; et ces lois, ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous, si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses lois?

A.

Je ne dirais rien; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer: s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi! point de loi de la guerre, point de droit des gens?

A.

J'en suis fâché; mais il n'y en a point d'autre que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les rois, tous les ministres pensent comme moi; et c'est pourquoi douze cents mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ses troupes, qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines, et

qu'il passe son temps à lire *Grotius*, vous verrez si dans un an ou deux il n'aura pas perdu son royaume.

C.

Ce fera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition ; alors les chiens d'égale force montrent les dents, et ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C.

Mais les Romains, les Romains, ces grands législateurs !

A.

Ils faisaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand *César*, le mari de tant de femmes, et la femme de tant d'hommes ; il fait mettre en croix deux mille citoyens du

B 2

pays de Vannes , afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite , quand toute la nation est bien apprivoisée , viennent les lois et les beaux réglemens ; on bâtit des cirques , des amphithéâtres ; on élève des aqueducs ; on construit des bains publics ; et les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on observe : par exemple , on fait une trêve de quelques jours pour enterrer les morts ; on stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit ; on accorde une capitulation à une ville assiégée ; on lui permet de racheter ses cloches ; on n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains ; et s'il meurt , vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce sont-là les lois de la paix , les lois de la nature , les lois primitives qu'on exécute réciproquement ? La guerre ne les a pas dictées ; elles se font entendre malgré la guerre ; et sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossements.

Si deux plaideurs acharnés , et près d'être

ruinés par leurs procureurs , font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain , appellerez-vous cet accord une *loi du barreau* ? Si une horde de théologiens , allant faire brûler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques* , apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à son tour ; s'ils font grâce pour qu'on la leur fasse , direz-vous que c'est-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature et l'intérêt , malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre : le mal qu'elle ne fait pas , c'est le besoin et l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre , vous dis-je , est une maladie affreuse qui faisit les nations l'une après l'autre , et que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez point de guerre juste ?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire et impossible.

B.

Quoi ! lorsque le pape *Alexandre VI* et son infame fils *Borgia* pillaient la Romagne , égorgeaient , empoisonnaient tous les seigneurs de ce pays , en leur accordant des indulgences , il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres !



A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre ? ceux qui se défendaient la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives ; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage , leur droit est litigieux , leurs raisons sont également plausibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement que l'un des deux n'ait pas tort ; et il est absurde et barbare que des nations périssent , parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts , voilà où est l'horreur. Par exemple , l'archiduc *Charles* dispute le trône d'Espagne au duc d'*Anjou* , et avant que le procès soit jugé , il en coûte la vie à plus de quatre cents mille hommes. Je vous demande si la chose est juste ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différent.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation espagnole disait : Nous voulons le duc d'*Anjou* ; le roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament ; nous y avons souscrit ; nous l'avons reconnu pour notre roi ; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans et des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage ?

A.

Alors , comme je vous le disais , la nation et ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans jusqu'à ce que les enragés épuisés , n'en pouvant plus , soient forcés de s'accorder. Le hasard , le mélange de bons et de mauvais succès , les intrigues , la lassitude , ont éteint cet incendie , que d'autres hasards , d'autres intrigues , la cupidité , la jalousie , l'espérance avaient allumé. La guerre est comme le mont Vésuve ; ses éruptions engloutissent des villes , et ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces , descendues des montagnes , dévorent une

partie de vos travaux , ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes !

A.

Celle des perdrix est pire ; les renards , les oiseaux de proie les dévorent , les chasseurs les tuent , les cuisiniers les rôtiſſent , et cependant il y en a toujours. La nature conſerve les eſpèces , et ſe ſoucie très-peu des individus.

B.

Vous êtes dur , et la morale ne ſ'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'eſt pas moi qui ſuis dur , c'eſt la deſtinée. Vos moralistes ſont très-bien de crier toujours : » Misérables mortels , ſoyez juſtes » et bienſeſans ; cultivez la terre , et ne l'enſanglantez pas. Princes , n'allez pas dévaſter l'héritage d'autrui , de peur qu'on ne vous tue dans le vôtre ; reſtez chez vous , pauvres gentillâtres , rétabliffez votre maſure ; tirez de vos fonds le double de ce que vous en tiriez ; entourez vos champs de haies vives ; plantez des mûriers ; que vos ſœurs vous faſſent des bas de ſoie ; améliorez vos vignes ;

» et

» et si des peuples voisins veulent venir boire
 » votre vin malgré vous , défendez-vous avec
 » courage ; mais n'allez pas vendre votre sang
 » à des princes qui ne vous connaissent pas ,
 » qui ne jetteront jamais sur vous un coup
 » d'œil , et qui vous traitent comme des chiens
 » de chasse qu'on mène contre le sanglier , et
 » qu'on laisse ensuite mourir dans un chenil. »

Ces discours feront peut-être impression sur
 trois ou quatre têtes bien organisées , tandis
 que cent mille autres ne les entendront seule-
 ment pas , et brigueront l'honneur d'être lieu-
 tenans de houffards.

Pour les autres moralistes à gages , que l'on
 nomme *prédicateurs* , ils n'ont jamais seulement
 osé prêcher contre la guerre. Ils déclament
 contre les appétits sensuels après avoir pris
 leur chocolat. Ils anathématisent l'amour , et
 au sortir de la chaire où ils ont crié , gesticulé
 et sué , ils se font effuyer par leurs dévotes.
 Ils s'époumonnent à prouver des mystères
 dont ils n'ont pas la plus légère idée ; mais
 ils se gardent bien de décrier la guerre , qui
 réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche
 dans les manifestes ; tout ce que l'infâme fri-
 ponnerie a de plus bas dans les fournitures des
 armées ; tout ce que le brigandage a d'affreux
 dans le pillage , le viol , le larcin , l'homicide ,
 la dévastation , la destruction. Au contraire,

ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre ; et leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

B.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolix et argumentant *Bourdaloue*, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons ; je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant et doux *Maffillon*, en bénissant les drapeaux du régiment de *Catinat*, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. » Ce désir, dit-il, de voir
» vos services récompensés, s'il est modéré,
» s'il ne vous porte pas à vous frayer des
» routes d'iniquité pour parvenir à vos fins,
» n'a rien dont la morale chrétienne puisse
» être blessée. » Enfin il prie DIEU d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de *Catinat*. » O mon DIEU ; faites-le précéder
» toujours de la victoire et de la mort ;
» répandez sur ses ennemis les esprits de ter-
» reur et de vertige. » J'ignore si la victoire peut précéder un régiment, et si DIEU répand des esprits de vertige ; mais je fais que les prédicateurs autrichiens en disaient autant aux

cuirassiers de l'empereur, et que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

A.

Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfans à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé; et les juifs, pour prix de leurs psaumes, furent toujours vaincus et esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un *Aaron* qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'arabes, jusqu'au prédicant *Jurieu*, prophète d'Amsterdam. Les négocians de cette ville, aussi sensés que ce pauvre garçon était fou, le laissaient dire, et vendaient leur girofle et leur cannelle.

C.

Eh bien, n'allons point à la guerre, ne nous fefons point tuer au hafard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérans*.

DOUZIEME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie , qu'en dirons-nous ?

A.

Comment , par St Georges ! je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrétien ?

B.

Je le trouve par-tout. La première chose que fait Moïse avec son saint peuple , n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens , pour s'en aller , dit-il , sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est , à la vérité , accompagnée que d'un larcin ; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod , de Judith , sont très-renommées. Celles du patriarche Jacob , envers son beau-père et son frère , ne sont que des tours de maître Gonin , puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David qui , s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes et de

débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé *Akis*, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages, qui étaient sous la sauve-garde de ce roitelet; et lui fesait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes et les petits garçons appartenans au roitelet *Saül* ! Vive surtout sa perfidie envers le bon homme *Uriah* ! Vive celle du sage *Salomon*, inspiré de DIEU, qui fit massacrer son frère *Adonias*, après avoir juré de lui conserver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de *Clovis*, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime surtout sa conduite envers les assassins d'un *Renomer*, roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce roi par derrière, et les paya en fausse monnaie : mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour rattraper sa monnaie de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des princes, qui tous ont bâti des églises et fondé des monastères.

Or l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre-humain ;

car où en chercherait-il, si ce n'est dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que *Clovis* et ses pareils aient été oints ; mais je vous avoue que je souhaiterais , pour l'édification du genre-humain , qu'on jetât dans le feu toute l'histoire civile et ecclésiastique. Je n'y vois guère que les annales des crimes ; et soit que ces monstres aient été oints ou ne l'aient pas été , il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélératesse.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'histoire du grand schisme d'Occident. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides , tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et , puisque la papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long et si vaste de tous les crimes , puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne , je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui , je conçois que le roman vaudrait mieux ; on y est maître du moins de feindre des exemples de vertu : mais *Homère* n'a jamais imaginé une seule action vertueuse et honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de

Télémaque, s'il n'était pas tout en digressions et en déclamations. Mais, puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télémaque, concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman, au livre XX, *Adraſte*, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé *Dioſcore*. Ce *Dioſcore* ſe réfugie chez les princes grecs, et, n'écoutant que ſa vengeance, il leur offre de tuer le raviſſeur leur ennemi. *Télémaque*, inſpiré par *Minerve*, leur perſuade de ne point écouter *Dioſcore*, et de le renvoyer pieds et poings liés au roi *Adraſte*. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux *Télémaque*?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment *Minerve*, c'était *Tiſiphone* qui l'inſpirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le faſſe mourir dans les tourmens, et qu'*Adraſte* reſſemble en tout à *David*, qui jouiſſait de la femme en ſeſant mourir le mari! L'onctueux auteur du Télémaque n'y penſait pas. Ce n'eſt point là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant et d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de *Dioſcore*, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à ſon ennemi. *Dioſcore* était fort vindicatif, à ce que je vois, mais *Télémaque* était un perfide.

C 4

B.

Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous ?

C.

Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois; de *Louis XI le très-chrétien*, ou de *Ferdinand le catholique*; &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'Etat ?

A.

Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites, que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières, qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième et du seizième siècle.

Le vrai politique est celui qui joue bien et qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne fait que filer la carte, et qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien; et s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent,

et lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur est rare , et que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ , suprema lex esto* ?

A.

Parbleu , allez demander cela à des casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la chambre des communes , j'opinerais (Dieu me pardonne !) pour l'empoisonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cents sénateurs, et même dans trois cents mille ? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIEME ENTRETEN.

Des lois fondamentales.

B.

J'ENTENDS toujours parler des lois fondamentales ; mais y en a-t-il ?

A.

Oui , il y a celle d'être juste ; et jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

Je lifais , il n'y a pas long-temps , un de ces mauvais livres très - rares , que les curieux recherchent , comme les naturalistes amassent des végétaux pétrifiés , s'imaginant par là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris , nommé *Louis d'Orléans* , qui plaidait beaucoup contre *Henri IV* par-devant la ligue , et qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurifconsulte s'exprime sur les lois fondamentales du royaume de France : „ La loi fondamentale „ des Hébreux était que les lépreux ne pou- „ vaient régner. *Henri IV* est hérétique , donc „ il est lépreux , donc il ne peut être roi de „ France par la loi fondamentale de l'Eglise.

„ La loi veut qu'un roi de France soit chré-
 „ tien comme mâle. Qui ne tient la foi
 „ catholique , apostolique et romaine , n'est
 „ point chrétien , et ne croit point en DIEU.
 „ Il ne peut pas plus être roi de France que
 „ le plus grand faquin du monde , &c. „

Il est très-vrai à Rome que tout homme qui
 ne croit point au pape ne croit point en DIEU ;
 mais cela n'est pas absolument si vrai dans le
 reste de la terre ; il y faut mettre quelque petite
 restriction : et il me semble qu'à tout prendre ,
 maître *Louis d'Orléans* , avocat au parlement
 de Paris , ne raisonnait pas tout-à-fait aussi bien
 que *Cicéron* et *Démotsthènes*.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que devien-
 drait la loi fondamentale du Saint-Empire
 romain , s'il prenait un jour fantaisie aux
 électeurs de choisir un César protestant dans
 la superbe ville de Francfort sur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fonda-
 mentale qui fixe le nombre des électeurs à
 sept , parce qu'il y a sept cieux , et que le chan-
 delier d'un temple juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en
 France que le domaine du roi est inaliénable ?
 et cependant n'est-il pas presque tout aliéné ?

Vous m'avouerez que tous ces fondemens-là sont bâtis sur du sable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne sont, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France et d'Espagne demeurassent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous et moi du produit de leurs terres; mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes et d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas? Quand *François I* manqua de parole à *Charles-Quint*, son vainqueur; quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables, mais si *Charles-Quint* était venu lui faire des représentations contraires, à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime et essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire,

et tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations : c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays ; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis deux tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie ; puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, et sortez du capitol qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits-enfans.

A.

- Plût à Dieu que les grands-pères en eussent la joie ! c'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire ; et cependant personne n'y pense.

B.

C'est que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes est d'être fots et poltrons. Les rats romains n'en savent pas encore assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels qui décident entre lui et son persécuteur; qu'on ne prenne à personne son pré et sa vigne sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement; que les prêtres enseignent la morale et ne la corrompent point; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en s'engraissant de leur substance; que la loi règne, et non le caprice.

C.

Le genre-humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIEME ENTRETEN.

Que tout Etat doit être indépendant.

B.

APRÈS avoir parlé du droit de tuer et d'empoisonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les Etats, soit républicains, soit monarchiques, se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces Etats ne soient composés d'imbécilles et de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat *à latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé *Pandolphe*, qui fit mettre votre roi *Jean* à genoux devant lui, et qui en reçut foi et hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome, *Innocent III*, vice-dieu, serviteur des serviteurs de DIEU, le 15 mai, veille de l'Ascension 1213 ?

A.

Où , oui , nous nous en souvenons , pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Eh , mon Dieu , M. C , ne fefons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de fon humble et fainte puiffance. Le vice-dieu *Stephanus* ôta le royaume de France à *Chilpericus* pour le donner à fon principal domestique *Pipinius* , comme le dit *Eginhard* lui-même , fi les écrits de cet *Eginhard* n'ont pas été falifiés par les moines , comme tant d'autres écrits , et comme je le foupçonne.*

Le vice-dieu *Sylvestre* donna la Hongrie au duc *Etienné* , en l'an 1001 , pour faire plaifir à fa femme *Gizèle* qui avait beaucoup de vifions.

Le vice-dieu *Innocent IV* , en 1247 , donna le royaume de Norvège à un bâtard nommé *Haquin* , que ledit pape de plein droit fit légitime moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'exiftant pas alors en Norvège , il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux fiècles entiers , les rois de Caftille , d'Aragon et de Portugal ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut

de

de deux livres d'or au vice-dieu ? On fait combien d'empereurs ont été déposés , ou forcés de demander pardon , ou assassinés , ou empoisonnés en vertu d'une bulle : non-seulement , vous dis-je , le serviteur des serviteurs de DIEU a donné tous les royaumes de la communion romaine , sans exception , mais il en a retenu le domaine suprême , et le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes , des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples ; on lui en fait un hommage-lige depuis sept cents ans. Le roi de Naples , ce descendant de tant de souverains , lui paye encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal ; et de qui ? juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas long-temps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les rois et les barons ne savaient ni lire ni écrire , et la

Dialogues. Tome II.

† D

cour romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

B.

Et comment des princes et des barons qui étaient libres ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs ?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, et les jongleurs savaient gouverner : mais, lorsqu'enfin les barons ont appris à lire et à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats et chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière ; au lieu d'hommage, la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs ; l'autre moitié, qui lui baise encore les pieds, lui lie les mains : du moins c'est ainsi que je l'ai lu dans une histoire qui, quoique contemporaine, est vraie et philosophique. Je suis sûr que, si demain le roi de Naples et de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède, d'être homme-lige du pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de DIEU, et de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit; car ce n'est pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands, pour colorer leurs usurpations et pour être indépendans des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, se firent oblates de la sainte Eglise, le roi des deux Siciles, qui descend de *Hugues-Capet* en ligne droite, et non de ces normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, et le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce; je vous réponds que les tribunaux de France appelés *parlemens* enregistreront cet édit sans remontrances.

On ne connaît pas ses forces. Qui aurait proposé, il y a cinquante ans, de chasser les jésuites de tant d'Etats catholiques aurait passé pour le plus visionnaire des hommes. Ce colosse avait un pied à Rome, et l'autre au Paraguay: il couvrait de ses bras mille provinces, et portait sa tête dans le ciel. J'ai passé, et il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres

moines, ils disparaîtront de la surface de la terre.

A.

Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines et plus d'hommes ; mais j'ai tant d'aversion pour le froc , que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des processions. En un mot , en qualité de citoyen , je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger , des patriotes qui n'ont plus de patrie ; je veux que chaque Etat soit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été long-temps aveugles , ensuite borgnes , et qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en doit-on l'obligation ? à cinq ou six oculistes qui ont paru en divers temps.

B.

Oui ; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empressés à les guérir.

A.

Eh bien ; ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIEME ENTRETIEN.

De la meilleure législation.

C.

DE tous les Etats, quel est celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la jurisprudence la plus conforme au bien général et au bien des particuliers ?

A.

C'est mon pays, sans contredit. La preuve en est que, dans tous nos démêlés, nous vantons toujours *notre heureuse constitution*, et que dans presque tous les autres royaumes on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable et n'est point barbare : nous avons aboli la torture contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible et de sauver un coupable robuste, a fini avec notre infame chancelier *Jeffreys*, qui employait avec joie cet usage infernal sous le roi *Jacques II*.

Chaque accusé est jugé par ses pairs ; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait ; c'est la loi seule qui le condamne

sur le crime avéré et non sur la sentence arbitraire des juges. La peine capitale est la simple mort, et non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etendre un homme sur une croix de St André, lui casser les bras et les cuisses, et le mettre en cet état sur une roue de carrosse, nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahison on arrache encore le cœur du coupable après sa mort, c'est un ancien usage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraie le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point les tourmens à la mort ; on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé ; on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement son témoignage dans la nécessité de mentir, en le punissant s'il se rétracte ; on ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs ; la procédure est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, aussi sotte qu'abominable, est indigne de nous.

Dans le civil, c'est encore la seule loi qui juge ; il n'est pas permis de l'interpréter ; ce

ferait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur et à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit à la cour d'équité par-devant le chancelier et ses assesseurs; et s'il s'agit d'une chose importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire dans les états de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur, serait déshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger: on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie; si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs, et qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres et les fruits de la terre; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du roi qu'on nomme *parlement*, et de président qu'on nomme *à mortier*; presque toutes les places et les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'Etat;

mais pour être conseiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge ; le ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, et il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie est dans notre île aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation ?

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent ; ces deux partis veillent l'un sur l'autre, et se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique : nous avons des querelles ; mais nous bénissons

toujours

toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre gouvernement est un bel ouvrage ; mais il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups , mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'intelligence et le courage ont élevé : il vous a trop coûté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais , croyez-moi , arrangez-vous avec vos colonies , et que la mère et les filles ne se battent pas.

SEIZIEME ENTRETIE N.

Des abus. -

C.

ON dit que le monde n'est gouverné que par des abus : cela est-il vrai ?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus et moitié usages tolérables chez les nations policées ; moitié malheur et moitié fortune , de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempêtes et de beau temps pendant l'année. C'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de *Jupiter* et la secte des manichéens.

A.

Pardieu si *Jupiter* a eu deux tonneaux , celui du mal était la tonne d'Heidelberg , et celui du bien fut à peine un quartaut. Il y a tant d'abus dans ce monde , que , dans un voyage que je fis à Paris en 1751 , on appelait comme d'abus , six fois par semaine pendant toute l'année , au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B.

Où ; mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la constitution de ce monde ?

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent beaucoup plus furieusement encore, sans avoir seulement l'idée de manger?

C.

Ah ! pardonnez-moi ; nous nous faisons autrefois la guerre pour nous manger ; mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons , l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans, si vous retranchez le temps perdu du sommeil et le temps que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair et net ; que, sur ces quinze ans, il ne faut pas compter l'enfance qui n'est qu'un passage du néant à l'existence ; et que, si vous retranchez encore les tourmens du corps et les chagrins de ce qu'on appelle *ame*, il ne reste pas trois ans franc et quitte pour les plus heureux, et pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable? (*)

(*) Voyez *l'Homme aux quarante écus*, tome II des *Romans*.

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

Je le désirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abrégier votre vie.

C.

Laiſſons là les pas de clerc qu'a faits la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr ſouvent et pour donner la mort à leur mère, la ſource de la vie empoisonnée par un venin qui s'eſt gliffé dè trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite vérole qui décime le genre-humain, la peste toujours ſubſiſtante en Afrique, les poisons dont la terre eſt couverte, et qui viennent d'eux-mêmes ſi aifément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B.

La liſte ſerait longue dans la ſociété perfectionnée ; car, ſans compter l'art d'aſſaſſiner régulièrement le genre-humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art

d'arracher les vêtemens et le pain à ceux qui sèment le blé et qui préparent la laine ; l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes ; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie , avec une demi-feuille de papier , ceux qui vous ont déplu , comme une maréchale d'*Ancre* , un maréchal de *Marillac* , un duc de *Sommerfet* , une *Marie Stuart* ; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés , quand il ne peut avoir eu d'associés ; les bûchers allumés , les poignards aiguïsés , les échafauds dressés pour des argumens en *baralipton* ; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus long-temps qu'*Esdras* , si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai ; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre , et commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue ; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs et un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'*Alexandre VI* , de la Saint-Barthelemi et de *Cromwell* ?

E 3

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer et à bien écrire.

A.

J'en conviens ; la superstition excita les orages, et la philosophie les apaise.

DIX-SEPTIEME ENTRETEN.

Sur des choses curieuses.

B.

A PROPOS, M. A, et croyez-vous le monde bien ancien ?

A.

M. B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle : or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèses sont fort amusantes ; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir : car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, et nous pensons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que, depuis la création du monde qui fut faite de rien jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la Vulgate, 2309 ans selon le texte samaritain, et 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appelons des Septante. Mais j'ai toujours été étonné qu'*Adam* et *Eve* notre père et notre mère, *Abel*, *Caïn*, *Seth*, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas secret jusqu'à ce que les juifs d'Alexandrie s'avifassent, sous le premier et le second *Ptolomée*, de traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusque là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, et encore chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs et les Romains n'avaient jamais entendu parler d'*Adam* ni d'*Eve*.

B.

Il y a bien pis : c'est que *Sanchoniathon*, qui vivait incontestablement avant le temps où l'on place *Moïse*, et qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle

ni de cet *Adam* ni de cette *Eve*. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous, M. B., que *Sancho-niathon* vivait avant l'époque de *Moïse* ?

B.

C'est que, s'il avait été du temps de *Moïse*, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très-long-temps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays ; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis long-temps ; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que *Caleb* s'empara de la ville des lettres (t), nommée *Cariath-Sepher*, c'est-à-dire, ville des livres, appelée depuis *Dahir*. Certainement *Sancho-niathon* aurait parlé de *Moïse* s'il avait été son contemporain ou son puiné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les mirifiques aventures de *Mosé* ou *Moïse*, comme les dix plaies d'Egypte et les eaux de la mer suspendues à droite et à gauche, pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces

(t) Juges, chap. I, v. 11.

petits faits obscurs et journaliers qu'un grave historien passe sous silence. *Sanctoniathon* ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua* : donc il n'en savait rien ; donc il était antérieur à *Moïse*, ainsi que *Job* qui n'en parle pas. *Eusèbe*, son abrégiateur, qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

A.

Cette raison est sans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs ni parlé comme les Juifs ; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux , qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier DIEU. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonai* des Sidoniens , le nom de *Jehovah* ou *Iao* des Syriens. Leur opiniâtreté , leurs superstitions nouvelles , leur usure consacrée sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons chez qui les noms de *géométrie* et d'*Astronomie* furent toujours absolument inconnus , n'apprirent enfin à lire et à écrire que quand ils furent esclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'est là qu'ils connurent les noms des anges et même le nom d'*Israël*, comme ce transfuge juif *Flavius Josèphe* l'avoue lui-même.

C.

Quoi ! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs et toute différente ?

A.

Cela est incontestable. Voyez le Shasta et le Veidam des Indiens, les cinq Kings des Chinois, le Zend des premiers Persans, le Thaut ou *Mercuré trismégiste* des Egyptiens ; *Adam* leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis et de barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'*Adam* ! cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis *Adam*.

A.

Ils compteront comme il leur plaira ; les *Etrennes mignonnes* ne font pas mes archives.

B.

Si bien donc que M. A est pré-adamite ?

A.

Je suis pré-saturnien, pré-osirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et sur quoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne fais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal ; mais je fais que nous avons raisonné , et que nous sommes tous les trois des êtres intelligens : or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut , aveugle , insensible : il y a certainement quelque différence entre les idées de *Newton* et des crottes de mulet. L'intelligence de *Newton* venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine , nous disons qu'il y a un bon machiniste , et que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence , quelque part qu'elle soit. Cet argument est vieux et n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers , de poulies qui agissent suivant les lois de la mécanique , de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; et quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment , qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres , celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en

vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment *Platon* qui ne connaissait pas une de ces lois, le chimérique *Platon* qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, et l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule *Platon* qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour appeler DIEU l'éternel géomètre; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire *Platon*. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les pères grecs furent, sans contredit, platoniciens: mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde: *Spinoza* lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne et qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement seul a formé par lui-même

tout ce que nous voyons et tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : La combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars , Vénus , Mercure et la Terre ; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont , en faisant abstraction de tout le reste ; et voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hasards dans cette combinaison ; c'est-à-dire , il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces astres se trouveront où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter ; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter , Mars , Vénus , Mercure et notre globe seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne ; il n'y aura que sept cents vingt hasards contre un , pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cents vingt jets le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires , toutes leurs combinaisons , tous leurs mouvements , tous les êtres qui végètent , qui vivent ,

qui sentent, qui pensent, qui agissent dans les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hafards; multipliez ce nombre dans l'éternité, jusqu'au nombre qu'on appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement; donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons; la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligens; et que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre. (9)

Encore une fois *Spinoza* lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, et plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abyme où *Spinoza*

(9) Nous sommes encore trop peu au fait des choses de ce monde pour appliquer le calcul des probabilités à cette question, et l'application de ce calcul aurait des difficultés que ceux qui ont voulu la tenter n'ont pas soupçonnées.

n'a pas osé descendre ? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes comme la racine du cube de sa distance est à la racine cube des distances des autres au centre commun ? Mes amis , ou les astres sont de grands géomètres , ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures , s'il vous plaît. *Spinoza* n'en disait point : il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde , je veux bien dire avec *Virgile* :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres , les hommes , les animaux , les végétaux , la pensée sont l'effet d'un coup de dés.

A.

Pardon de m'être mis en colère , j'avais le *splén* ; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment , en admettant un D I E U , pouvez-vous soutenir par hypothèse que le monde est éternel ?

A.

Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi ! du fumier , des bacheliers en théologie , des puces , des singes , et nous , nous serions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle faute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donné cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien , puisqu'elles existent aujourd'hui , et qu'elles étaient hier , et qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles , elles ne doivent jamais être ; et dès qu'une espèce a l'existence , il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? ce ne serait pas la peine d'être géomètre et architecte pour passer une éternité sans combiner et sans bâtir. Son essence est de produire ,
puisque'il

puisqu'il a produit ; il existe nécessairement ; donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence , car alors il cesserait d'être. DIEU est agissant ; donc il a toujours agi ; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même ; donc quiconque admet un DIEU doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité , et toutes les combinaisons sont parties de l'être combineur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée , l'huître , le colimaçon ont toujours existé , parce qu'ils étaient possibles.

C.

Quoi ! vous croyez que le Demiourgos , la puissance formatrice , le grand Etre a fait tout ce qui était à faire ?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles ?

A.

Cela pourrait bien être : autrement il y

Dialogues. Tome II.

† F

aurait une cause éternelle , nécessaire , agissante par son essence , qui pouvant les faire ne les aurait point faits : or une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi bien fait de dire que DIEU a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi , par exemple , l'intelligence universelle , éternelle , nécessaire , qui préside à ce monde , aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés , sans vérole , sans scorbut , sans peste et sans inquisition ? Il est très-possible qu'une telle terre existe : elle devait paraître au grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible , et qu'il ne nous l'a pas donnée , c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison , ni bonté , ni puissance ; or c'est ce qu'on ne peut dire : donc s'il n'a pas donné cette

bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas ? elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du taureau.

A.

En ce cas nous sommes d'accord ; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire ; et je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres ; et nous avons nécessairement un des plus méchants lots. Cette imagination est belle ; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice, de l'intelligence universelle, en un mot du grand Etre, est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe.

A.

Il me paraît qu'il en est ainsi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A.

Etre libre , je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens , c'est pouvoir. Il a pu , et il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vide de sens.

B.

En conscience, êtes-vous sûr de votre système ?

A.

Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent , une puissance formatrice, un DIEU. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain , après-demain je la nie ; et je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué , quand ils étaient un peu en pointe de vin , que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'*Epicure* vît toujours bien clairement la déclinaison des atomes ? que *Descartes* fût persuadé de sa matière striée ? croyez-moi, *Leibnitz* riait de ses monades et

de son harmonie préétablie. *Telliamed* riait de ses montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant et assez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous savez, rient comme des fous quand ils se rencontrent. Il n'y a que le jésuite irlandais *Néedham* qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de systèmes il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C.

Je suis très-aise d'avoir trouvé un vieux philosophe anglais qui rit après s'être fâché, et qui croit sérieusement en DIEU : cela est très-édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en DIEU, et je crois beaucoup plus que les universités d'Oxford et de Cambridge, et que tous les prêtres de mon pays ; car tous ces gens-là sont assez ferrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans ; et moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus ; mais, là , mettez la main sur la conscience ; croyez-vous un DIEU rémunérateur et punisseur , qui distribue des prix et des peines à des créatures qui sont émanées de lui , et qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argille sous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas *Jupiter* fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied *Vulcain* du ciel en terre , parce que *Vulcain* était boiteux des deux jambes ? Je ne fais rien de si injuste : or l'éternelle et suprême intelligence doit être juste ; l'éternel amour doit chérir ses enfans , leur épargner les coups de pied , et ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A.

Je fais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstraite , et je ne m'en soucie guère. Je veux que mon procureur , mon tailleur , mes valets , ma femme même croient en DIEU ; et je m' imagine que j'en serai moins volé et moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de DIEU a retenue, et cela me suffit. Quoi donc, à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidelles en étant athées? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs et punisseurs, et je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punirait-elle?

A.

Je n'en fais rien par moi-même; mais, encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre-humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument; quoique je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel, ou qu'il soit d'avant-hier? Vivons-y doucement, adorons DIEU, soyons justes et bienfaisans; voilà l'essentiel; voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérans soient l'exécration du genre-humain, et que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir et bénir le grand Etre.

X X V.

LES ADORATEURS,

O U

LES LOUANGES DE DIEU.

LE PREMIER ADORATEUR.

MES compagnons, mes frères, hommes, qui possédez l'intelligence, cette émanation de DIEU même, adorez avec moi ce DIEU qui vous l'a donnée, ce *Li*, ce *Chang-ti*, ce *Tien*, que les Sères, les antiques habitans du Cathay adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, et qui ne sont combattues chez les peuples occidentaux que par des ignorans insensés qui mesurent le reste de la terre et les temps antiques par la petite mesure de leur province fortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange, policés avant les Sères, reconnaissaient dans des temps encore plus reculés, sous le nom de *Birmah*, père de *Brama* et de

toutes

toutes choses , et qui fut invoqué sans doute dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre nommé *Oromase* chez les anciens Perses. Adorons ce Demiourgos que *Platon* célébra chez les Grecs , ce DIEU très-bon et très-grand , *optimum* , *maximum* , qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains , lorsque dans le sénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit , et tout exista ; mais il le dit avant les temps ; il est l'Etre nécessaire , donc il fut toujours. Il est l'Etre agissant , donc il a toujours agi : sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'être inutile. Il n'a pas fait l'univers depuis peu de jours : car alors il ne serait que l'être capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans , ni depuis cent mille , que ses créatures lui durent leurs hommages ; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit , quelle absurde grossièreté de dire le chaos était éternel , et l'ordre n'est que d'hier ! Non , l'ordre fut toujours , parce que l'Etre nécessaire , auteur de l'ordre , fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand *S^t Thomas* dans la *Somme de la foi catholique* (*lib. secund. cap. 3.*) : " DIEU a eu la volonté pendant

„ toute l'éternité , ou de produire l'univers
 „ ou de ne le pas produire : or il est manifeste
 „ qu'il a eu la volonté de le produire ; donc
 „ il l'a produit de toute éternité , l'effet sui-
 „ vant toujours la puissance d'un agent qui
 „ agit par volonté. „

A ces paroles sentées, qu'on est bien étonné
 de trouver dans S' *Thomas* , j'ajoute qu'un
 effet d'une cause éternelle et nécessaire doit
 être éternel et nécessaire comme elle.

DIEU n'a pas abandonné la matière à des
 atomes qui ont eu sans cesse un mouvement
 de déclinaison , ainsi que l'a chanté *Lucrèce* ,
 grand peintre , à la vérité , des choses com-
 munes qu'il est aisé de peindre , mais physicien
 de la plus complète ignorance.

Cet Etre suprême n'a pas pris des cubes ,
 des petits *dés* pour en former la terre , les
 planètes , la lumière , la matière magnétique ,
 comme l'a imaginé le chimérique *Descartes*
 dans son roman appelé *Philosophie*.

Mais il a voulu que les parties de la matière
 s'attirassent réciproquement en raison directe
 de leurs masses , et en raison inverse du carré
 de leurs distances ; il a ordonné que le centre
 de notre petit monde fût dans le soleil , et
 que toutes nos planètes tournassent autour de
 lui , de façon que les cubes de leurs distances

feraient toujours comme les quarrés de leurs révolutions. Jupiter et Saturne observent ces lois en parcourant leurs orbites ; et les satellites de Saturne et de Jupiter obéissent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes , réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes , n'ont été découverts que de nos jours ; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'*Euclide*.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux ; mille milliers de soleils , qui la remplissent , ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrens de lumière qui partent de notre soleil ; et des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue et large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace , et que la fabuleuse Grèce nommait *la voie lactée* , en imaginant qu'un enfant nommé *Jupiter* , Dieu de l'univers , avait laissé répandre un peu de lait en tétant sa nourrice ; cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulans autour de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils et de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des

mondes plus éloignés , surmontés d'autres espaces et d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire.

Au-delà de leurs cours et loin dans cet espace ,
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse ,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin ;
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Au-delà de ces cieux le Dieu des cieux réside ,

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :
Dans ces cieux infinis le Dieu des cieux réside.

Car la force , la vertu puissante qui les dirige et qui les anime , doit être par-tout ; ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière , ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi ! la force active ferait en tous lieux ,
et le grand Etre ne ferait pas en tous lieux !
Virgile a dit :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Caton a dit :

Jupiter est quodcumque vides , quocumque moveris.

S^t Paul a dit :

In Deo vivimus , movemur et sumus.

Tout se meut , tout respire et tout existe en Dieu.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet , et des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène.

Illic secum habitans in penetralibus

Se rex ipse suo contuitu beat.

Dans son appartement ce monarque suprême

Se voit avec plaisir , et vit avec lui-même.

C'est au fond peindre DIEU comme un fat qui se regarde au miroir et qui se contemple dans sa figure ; c'est bien alors que l'homme a fait DIEU à son image.

Pensons donc comme *Platon* , *Virgile* , *Caton* , *S^t Paul* , *S^t Thomas* , sur ce grand sujet , et non comme le Victorin auteur de cet hymne. Ne cessons de répéter que l'intelligence infinie de l'Etre nécessaire , de l'Etre formateur , produit tout , remplit tout , vivifie tout de toute éternité. Il nous faut à nous , ombres passagères , à nous atomes d'un moment , à nous atomes pensans , il nous faut une portion d'intelligence bien rare , bien exercée pour

comprendre seulement une petite partie de ses mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-sept mille neuf cents vingt années, outre son cours dans son orbite et sa rotation sur elle-même ? comment l'astre de nos nuits se balance-t-il, et pourquoi la terre et lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent se rencontrer ? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaissances divines, n'est pas une unité sur un million dans le genre-humain ; tandis que presque tous les hommes courbés vers la fange de la terre, ou consument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, et en sont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui se pavanent sur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces augustes vérités.

C'est à ce petit nombre de sages que je m'adresse pour admirer avec eux l'immensité et l'ordre des choses, la puissante intelligence qui respire dans elles, et l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent, qui sentent et qui pensent.

Vous avez admiré, vous avez adoré ; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importent des millions d'univers nécessaires, sans doute, puisqu'ils existent mais qui ne me feront aucun bien, et que je ne verrai jamais ? Que m'importe l'immensité, à moi qui suis à peine un point ? Que me fait l'éternité quand mon existence est bornée à ce moment qui s'écoule ? Ce qui peut exciter ma reconnaissance, c'est que je suis un être végétant, sentant et ayant du plaisir quelquefois.

Grâces soient à jamais rendues à cet Etre nécessaire, éternel, intelligent et puissant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organisation et de la végétation. Il a voulu que nous eussions tous des poumons, un foie, un pancréas, un estomac, un cœur avec des oreillettes, des veines et des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'est un artifice aussi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs soleils ; mais cet artifice prodigieux ne ferait rien, si nous n'avions le sentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits et les organes qui la conservent ; et ; ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les instrumens

si chers et si inconcevables par qui la vie est donnée aux êtres qui naissent de nous.

Le grand Etre nous fait présent à tous de six organes auxquels sont attachés des sentimens , tous étrangers les uns aux autres. Le tact répandu dans toutes les parties du corps , mais plus sensible dans les mains ; l'ouïe que plusieurs animaux nos confrères ont incomparablement plus fine que nous , mais qui nous donne sur eux un avantage dont ils ne sont que très-grossièrement susceptibles ; c'est celui de la musique ; nous entendons des accords où presque tous les animaux n'entendent que des sons. L'harmonie n'est faite que pour nous ; et si les rossignols ont la voix plus légère , nous l'avons beaucoup plus étendue et plus variée.

La vue de l'homme est moins perçante que celle de tous les oiseaux de proie , moins pénétrante que celle de tous les insectes auxquels il est donné de voir un univers en petit qui nous échappe : mais placés entre l'aigle et la mouche , nous devons être contents de nos yeux ; c'est un tact qui se prolonge jusqu'aux étoiles. Nous voyons par un seul trou le quart du ciel , cette propriété est assez avantageuse.

Le goût est aussi un don fait par la nature à tous les êtres vivans. Il est bien difficile de

deviner quelle espèce est la plus gourmande et a le goût le plus délicat : on dit qu'il n'en faut pas disputer ; mais il faut convenir que sans le goût aucun animal ne penserait à se nourrir ; rien ne serait plus insupportable que de manger et de boire , si DIEU n'avait attaché à cette action autant de plaisir que de besoin. Le plaisir vient manifestement de DIEU. Cette vérité est si palpable , qu'il est impossible de se donner , d'imaginer même une sensation agréable qui ne soit pas dans les organes que nous possédons ; et que nous n'ayons pas éprouvée.

Le sixième sens , le plus exquis de tous , donné à tout le genre animal , est celui qui unit si délicieusement les deux sexes , celui dont le seul désir surpasse toutes les autres voluptés ; celui qui , par ses seuls avant-goûts , est un plaisir ineffable. Les autres sens se bornent à la satisfaction de l'individu qui les possède : mais le sens de l'amour enivre à la fois deux êtres pensans , et en fait naître un troisième. Quel adorable mystère ! la jouissance devient une création. Aussi le comte de *Rocheſter* a dit que le plaisir de l'amour suffirait à faire bénir DIEU dans un pays d'athées ; aussi le grand *Mahomet* a promis l'amour pour récompense à ses braves guerriers. Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on

ressusciterait avec ses organes sans faire usage de ses organes. Il a choisi le plus noble , le plus exquis de tous pour être éternellement le prix du courage et de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée , les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée , dans le cristallin , les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille , l'os pier-reux , le tambour , le tympan et sa corde , le marteau , l'enclume et l'étrier ; et qu'après avoir examiné tous ces instrumens de l'ouïe , ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on dise que mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse *Borelli* attribuer au cœur une force de quatre-vingts mille livres que *Keil* réduit à cinq onces. Je laisse *Hecquet* faire de l'estomac un moulin , et *Van-Helmont* un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à considérer , avec autant de reconnaissance que d'étonnement , la multiplicité , la finesse , la force , la souplesse , la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu et nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les

couvrir et des accompagnemens qui les environnent, regardez-les des yeux d'un anatomiste ; ils vous font horreur. Mais les deux sexes dans la jeunesse ne les voient qu'avec les yeux de la volupté ; ils parlent à votre imagination , ils l'embrasent , ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau , il tourne auprès des yeux , de la bouche , et passe auprès du cœur , il descend aux organes de la génération , et de-là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites , si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération , de cette mécanique admirable de leviers , de cette contraction de fibres , de cette filtration de liqueurs , vous ne pourriez consommer les vues de la nature ; vous trahiriez le grand Etre qui vous a donné les organes de la génération pour la produire et non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle ; et plus vous êtes ignorant , mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols et les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout temps la vie a passé d'un corps dans un autre , et qu'ainsi elle est éternelle comme le grand Etre dont elle est émanée.

Enfin, rendons grâces à l'Etre suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, que le ciron et l'éléphant, la matière brute, la matière organisée, la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Demiourgos éternellement agissant par sa nature, et de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous tenez de lui, et que vous ne pouvez vous être donné vous-même : mais vous ne l'avez pas remercié du don de la pensée. L'instinct et le sentiment sont divins, sans doute. C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvemens, et que nous sentons tous nos besoins. Mais les choses sont tellement combinées, que, si les autres animaux sont doués d'un instinct qui surpasse le nôtre, nous avons une raison qui surpasse infiniment la leur. En mille occasions fiez-vous à votre chien, et même à votre cheval; que l'Indien consulte son éléphant : mais en mathématique consultez *Archimède*. DIEU a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la

résistance et le ressort ; c'est-là son instinct, il est incompréhensible ; celui des animaux l'est aussi, mais la pensée est encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipse et d'observer la route des comètes semble, si on l'ose dire, tenir quelque chose de la puissante intelligence du grand Etre qui les a formées. C'est bien là que nous paraissions n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses lois invariables de mouvement. Toute espèce chez les animaux a son instinct presque toujours assez uniforme, et qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites ; mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la Divinité.

Il est très-certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît son maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage.

Qui donne cette mémoire et ces idées aux animaux ? celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvemens, celui de qui tout émane, de qui procède tout être, et par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner leur instinct. Il y a des singes, des éléphans qui ont plus d'esprit que d'autres,

c'est-à-dire, plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, et devenir excellens chefs de meute, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé et défendu leurs maîtres; plusieurs ont été rebelles et ingrats; mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, caressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtifan. Presque tous les quadrupèdes et les reptiles mêmes perfectionnent, en vieillissant, leur instinct jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups en font une preuve évidente. Un vieux loup et sa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance et la démente peuvent seules combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps et la commodité d'observer la conduite des animaux lisent l'excellent article *Instinct* dans l'Encyclopédie; ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des bêtes, raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tournebroche l'est à l'horloge de Strasbourg; raison bornée, mais réelle; intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre; faible et inoctructible

ruisseau de cette intelligence immense et incompréhensible qui a présidé à tout en tout temps.

Un espagnol , nommé *Péreira* , qui n'avait que de l'imagination , s'en servit pour hasarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation ; il fit de DIEU un joueur de marionnettes occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages , à leur faire jeter les cris de la joie et de la douleur , sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie , à les accoupler sans amour , à les faire manger et boire sans soif et sans faim. *Descartes* , dans ses romans , adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez les ignorans qui se croyaient savans.

Le cardinal de *Polignac* , homme de beaucoup d'esprit , et qui même montra du génie dans les détails , bon poète latin , s'il en peut être parmi les modernes , mais très-peu philosophe , et ne connaissant malheureusement que les absurdes systèmes de *Descartes* , s'avisa d'écrire un poème contre *Lucrèce* ; mais , bien moins poète que ce romain , il fut aussi mauvais physicien que lui : il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs dans son ouvrage sec et décharné , qu'on loua beaucoup et qu'on ne peut lire.

Il rapporte dans son poème des exemples incroyables de la sagacité des animaux , qui

prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers , par exemple , au fixième chant , un conte qu'il avait souvent fait à la cour de France , à son retour de Pologne , et dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle , il lui arracha une plume ; que l'aigle quelque temps après le dépluma tout entier , et dédaigna de lui ôter la vie. Le milan , poursuivit-il , médita sa vengeance pendant tout le temps que ses plumes revinrent. Enfin il trouva sur un vieux pont une ouverture par laquelle il pouvait passer son corps à toute force , mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il se fut essayé à plusieurs reprises , il va défier son ennemi dans les airs ; il le trouve à point nommé : le combat s'engage ; le milan , par une retraite habile , plonge dans le trou et passe à travers ; l'aigle le poursuit avec rapidité , la tête et le cou passent aisément , le reste du corps ne peut suivre. Il se débat pour se dégager : tandis qu'il s'épuise en efforts , le milan revole sur lui à son aise , le déplume comme il avait été déplumé , et lui donne généreusement la vie comme l'aigle la lui avait donnée , mais il le laisse en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne , témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les stratagèmes de *Frontin* aucune ruse de guerre qui approche de celle-ci, et *Scipion* l'africain ne fut jamais si magnanime. On s'attend que le cardinal de *Polignac* va conclure que ce milan avait une très-belle ame; point du tout: il conclut que c'est un automate sans esprit et sans aucune sensation.

C'est ainsi que le fils du grand *Racine*, qui hérita de son père le talent de la versification se fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raisonnement dans les bêtes. Et il n'y répond qu'en assurant sans raisonner qu'elles sont de pures machines.

Oui, sans doute, elles sont machines, mais machines à sentiment, machines à idées, machines plus ou moins pensantes, selon qu'elles sont organisées. Il y a de grandes différences entre leurs talens, comme il en est entre les nôtres. Quel est le chien de chasse, l'ourang-outang, l'éléphant bien organisé, qui n'est pas supérieur à nos imbécilles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les restes d'une inutile vie dans l'abrutissement d'une végétation interrompue, sans mémoire, sans idées, languissant entre quelques sensations et le néant? Quel est l'animal qui ne soit pas cent fois au-dessus de nos enfans nouveaux nés,

chez qui DIEU cependant , selon nos théologiens , infusa une ame spirituelle et immortelle, au bout de six semaines , dans l'utérus de leur mère ? Que dis-je , quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes ! quelle distance immense entre le jeune *Newton* inventant le calcul de l'infini , et *Newton* expirant sans connaissance , sans aucune trace de ce génie qui avait pesé les mondes ! c'est la suite des lois éternelles de la nature que *Newton* lui-même ne put comprendre , parce qu'il n'était pas DIEU. Adorons le grand Etre dont ces lois émanent ; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la pensée qui nous élève jusqu'à lui.

Un profond philosophe , et qui aurait saisi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les mensonges des préjugés , a dit que nous voyons tout en DIEU. Mais c'est plutôt DIEU qui voit tout en nous , qui fait tout en nous , puisqu'il est nécessairement le grand , le seul , l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment pensons-nous , comment sentons-nous ? qui pourra nous le dire ? DIEU n'a pas mis (il faut le répéter sans cesse) , DIEU n'a pas caché dans les plantes un être secret qui s'appelle *végétation* ; elles végètent , parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siècles. Il n'est point dans l'animal une créature secrète qui

s'appelle *sensation* ; le cerf court , l'aigle vole , le poisson nage sans avoir besoin d'une substance inconnue, résidente en eux, qui les fasse voler , courir et nager. Ce que nous avons nommé leur instinct est une faculté ineffable , inhérente dans eux par les lois ineffables du grand Etre. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain ; mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain : il n'en est point qui s'appelle *la volonté*. L'homme raisonne, l'homme désire, l'homme veut ; mais ses volontés , ses désirs , ses raisonnemens ne sont point des substances à part. Le grand défaut de l'école platonicienne , et ensuite de toutes nos écoles , fut de prendre des mots pour des choses ; ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensans , tantôt ne pensant pas , comme tantôt éveillés , tantôt dormans , tantôt excités par des désirs involontaires , tantôt plongés dans une apathie passagère ; esclaves dès notre enfance jusqu'à la mort de tout ce qui nous environne , ne pouvant rien par nous seuls , recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'instant suivant ; et toujours sous la main du grand Etre qui agit dans toute la nature par des voies aussi incompréhensibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR.

- Je l'adore avec vous ; je reconnais en lui la cause, la fin, l'enveloppe et le centre de toutes choses ; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offense, si pourtant le fini peut outrager l'infini, si un être misérable qui est à peine un mode de l'Etre, un embryon né entre de l'urine et des excréments, excrément lui-même, formé pour engraisser la fange dont il sort, peut faire une injure à l'Etre éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut et de tout ce qui sera, que nous le faisons auteur du mal. Je considère avec douleur que toutes les sectes qui ont admis comme nous un seul DIEU, sont tombées dans ce piège où je crains que ma raison ne soit prise. Leurs prétendus sages ont répondu que DIEU ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dit, lorsque les rayons du soleil trop ardens ont aveuglé un enfant, que ce n'est pas le soleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que ses rayons lui crevassent les yeux.

Je vous disais tout à l'heure que j'étais pénétré de reconnaissance et de joie ; mais d'autres idées s'étant présentées nécessairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remerciemens sont suivis de mes murmures.

involontaires ; j'éclate en gémissemens , et je me dissous en larmes , comme un enfant qui passe en un moment du rire à la plainte entre les bras de sa nourrice.

Toute l'antiquité admira et pleura comme moi. Elle rechercha la cause des imperfections du monde avec autant d'empressement que de désespoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans* , enfans du ciel et de la terre , qui demandèrent à *Jupiter* leur part du bien de leurs père et mère , et firent la guerre aux dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philosophes peut-être en paraissant ne l'être pas) mirent *Jupiter* entre deux tonneaux versant le bien goutte à goutte et le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui , possédant les deux sexes à la fois , devinrent fort insolens , et furent pour leur châtimement séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur *Shafta* , qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du *Hanscrit* entre les mains des brames , que des anges , des génies se révoltèrent dans le ciel contre DIEU. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originellement pour être habitée par des gens raisonnables , mais que parmi les citoyens du ciel , il se trouva deux gourmands mari et femme qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite

de la gourmandise , ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre , ce petit globe qui est à mille millions de lieues ? c'est là qu'est le privé de l'univers ; ils y allèrent ; et DIEU les y laissa pour les punir.

Quelques autres asiatiques rapportent que DIEU , ayant formé l'homme , lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin ; l'homme en chargea son âne avec d'autres petits meubles , et se mit à courir le monde. Chemin faisant l'âne rencontra le serpent , et lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire ; le serpent le conduisit avec courtoisie ; mais , tandis que l'âne buvait , et que l'homme était éloigné , le serpent vola la recette ; il y lut le secret de changer de peau , ce qui le rendit immortel , selon l'idée commune de l'Asie. L'homme garda sa peau et fut sujet à la mort.

Les Egyptiens et surtout les Persans reconnurent un Dieu diable , ennemi du Dieu favorable , un *Typhon* , un *Arimane* , un *Satan* , un mauvais principe qui se plaisait à gâter tout ce que le bon principe faisait de bien. Cette idée était prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains. Nous sommes presque toujours en guerre. Le chef

d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation opposée a pu faire d'utile. *Laomédon* bâtit une belle ville, *Agamemnon* la détruit; c'est l'histoire du genre-humain. Les hommes ont toujours transporté dans le ciel toutes les sottises de la terre, soit sottises atroces, soit sottises ridicules. La doctrine de *Zoroastre* et celle de *Manès* ne font au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la cause de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon et une petite fille frère et sœur; que le frère cassait quelquefois la cruche de sa petite sœur, et qu'alors on avait des pluies et des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéisme; et tous les systèmes sur lesquels on a tant disputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères et de chagrins d'avoir justifié si mal la Providence dans les bons momens où quelque relâche dans leurs peines leur laissait la liberté de penser. Pardonnons-leur d'avoir supposé un grand Etre malfesant, éternel ennemi d'un grand Etre favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il considère que la terre entière n'est que l'empire, de la destruction? La génération, la vie des animaux font l'ouvrage d'une main si puissante et si industrieuse,

que la puissance de tous les rois et le génie de cent mille *Archimèdes* ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliers d'êtres sensibles ? à les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes, si un homme avait fait un automate admirable, marchant de lui-même et jouant de la flûte, et qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe est couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes ; ce n'est qu'un vaste champ de carnage et d'infection. Toute espèce est impitoyablement poursuivie, déchirée, mangée sur la terre, dans l'air et dans les eaux. L'homme est plus malheureux que tous les animaux ensemble ; il est continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent ; l'inquiétude et l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi-même. Il aime la vie et il fait qu'il mourra. S'il est né pour goûter quelques plaisirs passagers dont il loue la Providence, il est né pour des souffrances sans nombre et pour être mangé des vers ; il le fait, et les animaux ne le savent pas. Cette idée funeste le tourmente ; il consume l'instant de sa détestable existence à faire le malheur de ses semblables.

semblables , à les égorger lâchement pour un vil falaire , à tromper et à être trompé , à piller et à être pillé , à servir pour commander , à se repentir sans cesse. Exceptez-en quelques sages , la foule des hommes n'est qu'un assemblage horrible de criminels infortunés , et le globe ne contient que des cadavres.

Je tremble , encore une fois , d'avoir à me plaindre de l'Etre des êtres en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon frère , puisque vous aimez DIEU , puisque vous êtes vertueux , loin de maudire votre naissance , bénissez-la. Vous avez commencé par remercier , finissez de même. Vivez pour servir l'Etre des êtres et les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal et de la prétendue dégradation de l'homme ont rendu DIEU ridicule ; rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages ; elle produit une vertu consolante , la résignation. Grâce à la résignation , la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil et dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme

se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand Etre. La justice, la bienfaisance, la tolérance en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfaisans, tolérans, puisque c'est la destinée des sages et la nôtre; laissons les imbécilles perdre leurs jours sans penser, et les fripons penser à persécuter les âmes honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la lie, calomnier avec bassesse, et chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature, comme la soif du sang est dans la fouine, et la gravitation dans la matière.

D'ailleurs toute consolation nous est-elle interdite? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses? Rien n'est sorti du néant; rien n'y rentre, *omnia mutantur, nihil interit*. S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques momens, je ne sais comment, dans un corps de cinq pieds et demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne fera-t-il pas

accordé à un des atomes qui a été le principal et l'invisible organe de cette machine ? ajoutons à nos vertus celle de l'espérance, souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher ; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand Etre.

LE SECOND ADORATEUR.

Oui, frère, je me résigne ; il le faut bien. J'espère autant que je puis, et je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand Etre.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéry avec le jésuite *Lavaur*, qui avait onze cents mille francs dans son porte-feuille en lettres de change et en diamans, je connus beaucoup de guèbres et de brames. Ces guèbres ou parsis font d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier ; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Etre nécessaire éternellement agissant de ne former les mondes que depuis quatre cents cinquante mille années, et qu'il les avait formés en six *gahambars*, en six temps. Les pauvres mages ! ils font de DIEU un homme,

un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage, et qui se donne ce qu'on appelle du bon temps la septième semaine.

Si vous saviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs six *gahambars*, vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne n'est pas comparable à celle des Parfis. On y voit des serpens et des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Etre, l'Etre nécessaire, éternel, infini, se promène tous les jours à midi sous des palmiers ; il forme une espèce de *Pandore* qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la substance d'un homme ; cet homme s'appelait *Misha* et sa femme *Mishana*. (a)

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enseigne le passé, le présent et le futur, et qui donne des leçons de morale et de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès. Tout est prodige dans les temps antiques de tous les peuples ; rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissaient pas. On ne

(a) Ce sont les premiers hommes, selon *Zoroastre* : comme, suivant *Sanchoniathon*, ce sont *Protegenos* et *Genos*, ou du moins des créatures que le traducteur grec nomme ainsi. Chez les Indiens ce sont *Adimo* et *Procriti* ; chez les Grecs *Prométhée*, *Epiméthée* et *Pandore* ; chez les Chinois *Puan-cu*, &c.

voit aucun historien sage qui raconte les siècles passés , mais on voit par-tout des forciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces forciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là se met un bât sur le dos , et court tout nu dans les rues de la capitale ; celui-ci mange des excréments sur son pain ; cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs ; un quatrième se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. *Hercule* est englouti dans le ventre d'un poisson , il y reste trois jours , mais il y fait très-bonne chère ; car il fait griller le foie du poisson , et le mange ; de là il court au détroit de Gibraltar , il le passe dans son gobelet. (b)

— *Bacchus* avec sa verge va conquérir les Indes ; il change sa verge en serpent , et rechange le serpent en verge ; il passe la mer des Indes à pied sec , arrête le soleil et la lune , et fait cent tours de cette force. Voilà l'histoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire ; mais voici ce qui fait verser des larmes.

Les charlatans qui montèrent sur des tréteaux les jours de foire , pour divertir la canaille par ces contes , ne se contentèrent

(b) Voyez *Lycophron*.

pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait, ils crièrent : „ Nous attestons les „ dieux immortels qui habitent sur le sommet „ de l'Olympe et de l'Atlas , nous jurons „ par le grand *Demiourgos*, le grand *Zeus*, leur „ père et leur maître, que nous vous avons „ annoncé la vérité pure ; nous sommes les „ ambassadeurs du ciel ; payez - nous notre „ voyage. Les deux tiers de vos biens sont „ à nous de droit divin , et l'autre de droit „ humain. Nous avons la condescendance de „ vous laisser jouir de ce dernier tiers , mais à la „ condition que les rois tiendront la bride de „ notre cheval, et l'arçon de notre selle quand „ nous viendrons vous visiter ; qu'ils mettront „ leurs diadèmes à nos pieds ; qu'ils croiront „ fermement que nous sommes infailibles ; „ et, pour les récompenser de leur foi, non- „ seulement nous leur concédons la dignité „ de notre porte-coton quand nous irons à „ la selle , mais nous voulons bien, par grâce „ spéciale, leur faire distribuer nos matières , „ qu'ils porteront pendues à leur cou respec- „ tueusement. Ainsi DIEU leur soit en aide. „ (c)

Si quelqu'un ose jamais disputer, même avec la plus grande retenue, sur les dimensions de la tasse d'*Hercule*, dans laquelle il navigea d'une de ses colonnes à l'autre, s'il ose

(c) Voyez toutes les relations concernant le grand lama.

demander comment *Hercule* fut avalé par un poisson, et comment il trouva un gril dans son ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il sera pendu sur le champ.

Celui qui doutera que *Deucalion* et *Pyrrha*, s'étant trouffés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, sera lapidé, comme de raison, par nos théologiens; et le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche.... jettera la première pierre.

Si quelqu'un est assez insolent pour réciter une chanson sur *Cybèle*, la mère de *Zeus*, ou *Vénus*, sa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main, on lui fendra la poitrine, dont on lui tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues; on jettera son cœur, sa main, sa langue et son corps dans les flammes, pour la consolation des fidèles, pour la plus grande gloire de DIEU, qui est très-glorieux, qui aime passionnément à voir un cœur sanglant dont on donne des soufflets sur les joues du propriétaire.

Quand ceux qui voudront rectifier quelques points de votre doctrine seront en grand nombre, faites vite une Saint-Barthelemi, c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule.... Que vos grands stolifères n'aient

jamais moins de dix talens d'or de rente , et que les très-grands flolifères n'en aient jamais moins de mille. . . . Qu'on dépeuple la terre et les mers pour leurs tables somptueufes , tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainfi qu'il conyient de servir l'Etre des êtres.

LE PREMIER ADORATEUR.

Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux fur notre globe ; il y en a , fans doute ; nous fommes dans un orage , fauve qui peut ; mais , encore une fois , efperons de beaux jours. Où et quand ? je n'en fais rien ; mais fi tout eft néceffaire , il l'eft que le grand Etre ait de la bonté. La boîte de *Pandore* eft la plus belle fable de l'antiquité , l'efpérance étoit au fond. Vous voudriez quelque chofe de plus positif. Si vous en connaiffez , daignez me l'apprendre.

XXVI.

LE DINER

DU COMTE.

DE BOULAINVILLIERS.

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET.

QUOI ! monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre-humain que la religion apostolique, catholique et romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS.

La philosophie étend son empire sur tout l'univers, et votre Eglise ne domine que sur une partie de l'Europe, encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis long-temps.

L' A B B É.

Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie ?

L E C O M T E.

J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Etre éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

L' A B B É.

Eh bien , n'est-ce pas là ce que notre religion annonce ?

L E C O M T E.

Si c'est-là ce que vous annoncez , nous sommes d'accord ; je suis bon catholique , et vous êtes bon philosophe ; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philosophie religieuse et sainte , ni par des sophismes et des absurdités qui outragent la raison , ni par la cupidité effrénée des honneurs et des richesses qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités et la modération de la philosophie ; alors cette philosophie adoptera la religion pour sa fille.

L' A B B É.

Avec votre permission , ce discours sent un peu trop le fagot.

L E C O M T E.

Tant que vous ne cesserez de nous conter

des fagots , et de vous servir de fagots allumés , au lieu de raisons , vous n'aurez pour partisans que des hypocrites et des imbécilles. L'opinion d'un seul sage l'emporte, sans doute, sur les prestiges des fripons , et sur l'asservissement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philosophie , je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion ?

L' A B B É.

Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

L E C O M T E.

C'est déjà une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres ; et à moi il ne faut que quatre mots : *Sers DIEU , sois juste.*

L' A B B É.

Jamais notre religion n'a dit le contraire.

L E C O M T E.

Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : *Contrains-les d'entrer* (a) , dont on abuse avec tant de barbarie ; et celles-ci : *Je suis venu apporter le glaive et non la paix* (b) ; et celles-là

(a) *Luc*, chap. XIV, v. 23.

(b) *Matth.* chap. X, v. 34.

encore : *Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un païen , ou comme un receveur des deniers publics (c) ;* et cent maximes pareilles, effraient le sens commun et l'humanité.

Y'a-t-il rien de plus dur et de plus odieux que cet autre discours (d) : *Je leur parle en paraboles , afin qu'en voyant ils ne voient point , et qu'en écoutant ils n'entendent point.* Est-ce ainsi qu'es expliquent la sagesse et la bonté éternelle?

Le Dieu de tout l'univers, qui se fait homme pour éclairer et pour favoriser tous les hommes, a-t-il pu dire (e) : *Je n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Israël, c'est-à-dire, à un petit pays de trente lieues tout au plus?*

Est-il possible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devaient rien payer; que les rois (f) *ne reçoivent des impôts que des étrangers, et que les enfans en sont exempts?*

L' A B B É.

Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différens.

L E C O M T E.

Juste ciel! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin

(c) *Matth.* chap. XVIII, v. 17.

(d) *Idem*, chap. XIII. v. 13.

(e) *Idem*, chap. XV, v. 24.

(f) *Idem*, chap. XVII, v. 24, 25, 26.

de commentaire, et à qui l'on fait dire perpétuellement le pour et le contre ? Qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit ? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, et dont les auteurs si peu avérés se contredisent à chaque page ?

L' A B B É.

Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du discours sur la montagne.

L E C O M T E.

Oui, on prétend que JESUS a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère *Raka* (g), comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de *Moïse* que vous avez en horreur (h). Il demande avec quoi on salera, si le sel s'évanouit (i). Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux (k). Je fais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé (l) pourrisse et meure en terre pour germer; que le royaume des cieux est un grain de moutarde (m); que c'est de l'argent mis à

(g) *Matth.* chap. V, v. 22.

(h) *Ibidem*, v. 17.

(i) *Ibidem*, v. 3.

(k) *Ibidem*, v. 13.

(l) I. *Épître de Paul aux Corinthiens*, chap. XV, v. 36.

(m) *Luc*, chap. XIII, v. 19.

ufure (n); qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parens quand ils sont riches (o). Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu; mais ayez la bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici :

„ C'est DIEU qui m'a formé. DIEU est
 „ par-tout et dans moi : oserai-je le souiller
 „ par des actions criminelles et basses, par
 „ des paroles impures, par d'infâmes désirs ?

„ Puissé-je, à mes derniers momens, dire
 „ à DIEU: O mon maître ! ô mon père ! tu
 „ as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec
 „ résignation : tu as voulu que je fusse pauvre,
 „ j'ai embrassé la pauvreté : tu m'as mis dans
 „ la bassesse, et je n'ai point voulu la gran-
 „ deur : tu veux que je meure, je t'adore en
 „ mourant. Je sors de ce magnifique spec-
 „ tacle en te rendant grâce de m'y avoir
 „ admis pour me faire contempler l'ordre
 „ admirable avec lequel tu régis l'univers. „

L' A B B É.

Cela est admirable; dans quel père de l'Eglise avez-vous trouvé ce morceau divin ?

(n) *Matth.* chap. XXV.

(o) *Luc*, chap. XIV, v. 12.

est-ce dans *S^t Cyprien*, dans *S^t Grégoire de Nazianze*, ou dans *S^t Cyrille* ?

L E C O M T E.

Non, ce sont les paroles d'un esclave païen, nommé *Epictète*; et l'empereur *Marc-Aurèle* n'a jamais pensé autrement que cet esclave.

L' A B B É.

Je me souviens en effet d'avoir lu dans ma jeunesse des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impression : je vous avouerai même que les lois de *Zaleucus*, de *Charondas*, les conseils de *Confucius*, les commandemens moraux de *Zoroastre*, les maximes de *Pythagore*, me parurent dictés par la sagesse pour le bonheur du genre-humain : il me semblait que DIEU avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à *Virgile*, plus d'éloquence à *Cicéron*, et plus de sagacité à *Archimède* qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie; ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin et un séraphin, entre la grâce efficace à laquelle on peut résister, et la grâce suffisante qui ne suffit pas : ils ignoraient que

DIEU était mort, et qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah! monsieur le comte, si les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Caton*, les *Epictète*, les *Antonin* avaient su que le père a engendré le fils, et qu'il ne l'a pas fait; que l'esprit n'a été ni engendré ni fait, mais qu'il procède par spiration tantôt du père et tantôt du fils; que le fils a tout ce qui appartient au père, mais qu'il n'a pas la paternité: si, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté et de cette force; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes! la consubstantialité surtout, monsieur le comte, la transsubstantiation sont de si belles choses! plût au ciel que *Scipion*, *Cicéron* et *Marc-Aurèle* eussent approfondi ces vérités! ils auraient pu être grands-vicaires de monseigneur l'archevêque, ou syndics de la forbonne.

L E C O M T E.

Çà, dites-moi en conscience, entre nous et devant DIEU, si vous pensez que les âmes de ces grands hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient retrouvé leur corps qui fera éternellement rôti avec elles, et cela pour n'avoir pu être syndics de forbonne et grands-vicaires de monseigneur l'archevêque?

L'ABBÉ.

L' A B B É.

Vous m'embarrâlez beaucoup ; car, hors de l'Eglise point de salut.

Nul ne doit plaire au ciel que nous et nos amis. Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit comme un païen ou comme un fermier général (p). Scipion et Marc-Aurèle n'ont point écouté l'Eglise ; ils n'ont point reçu le concile de Trente : leurs âmes spirituelles seront rôties à jamais ; et quand leurs corps dispersés dans les quatre élémens seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs âmes. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste : cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement Socrate, Aristide, Pythagore, Epictète, les Antonin, tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire, et d'accorder la béatitude éternelle à l'âme et au corps de François Ravaillac qui mourut en bon chrétien, bien confessé, et muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire ; car enfin je suis juge de tous les hommes ; leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi, et j'aurais quelque répugnance à sauver Ravaillac et à damner Scipion.

Il y a une chose qui me console, c'est que

(p) Math. chap. XVIII, v. 17.

Dialogues. Tome II.

† K

nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons ; nous lisons dans les actes de *S^t Thècle*, grande théologienne, disciple de *S^t Paul*, laquelle se déguisa en homme pour le fuivre, qu'elle délivra de l'enfer son amie *Faconille*, qui avait eu le malheur de mourir païenne. (q)

Ce grand *S^t Jean Damascène* rapporte que le grand *S^t Macaire*, le même qui obtint de DIEU la mort d'*Arius* par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut ; le crâne lui répondit que les prières des théologiens soulageaient infiniment les damnés. (r)

Enfin nous savons de science certaine que le grand *S^t Grégoire*, pape, tira de l'enfer l'ame de l'empereur *Trajan* (s) : ce font-là de beaux exemples de la miséricorde de DIEU.

LE COMTE.

Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer par vos saintes prières *Henri IV*, qui mourut sans sacrement comme un païen, et mettez-le dans le ciel avec *Ravaillac* le bien confessé ; mais mon embarras est de savoir

(q) Voyez *Damascène*, *orat. de iis qui in pace dormierunt*, page 585.

(r) *Apud Grab. spicilleg. pp. tom. I.*

(s) *Eucholog. c. 96. et alii lib. græc. Damascène*, page 588.

comment ils vivront ensemble , et quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS.

Le dîner se refroidit ; voilà M. *Freret* qui arrive ; mettons-nous à table , vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DINER.

L' A B B É.

AH ! Madame , vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienné ! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Eglise ? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre , parce qu'alors il ruminait et qu'il n'avait pas le pied fendu (*t*) ; c'était un crime horrible de manger de l'ixion et du griffon. (*u*)

L A C O M T E S S E.

Vous plaîfantez toujours , monsieur l'abbé ; dites-moi de grâce ce que c'est qu'un ixion ?

L' A B B É.

Je n'en fais rien , Madame ; mais je fais que quiconque mange le vendredi une aîle de

(*t*) Deutéron. chap. XIV , v. 7. (*u*) *Ibidem* , v. 12 et 13.

poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de faumon et d'esturgeon, pêche mortellement; que son ame sera brûlée en attendant son corps, et que quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout à l'heure.

L A C O M T E S S E.

Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aîle de ce perdreau?

L E C O M T E.

Prenez, croyez-moi; JESUS-CHRIST a dit: Mangez ce qu'on vous présentera (x). Mangez, mangez, que la honte ne vous fasse d'omage.

L' A B B É.

Ah! devant vos domestiques, un vendredi, qui est le lendemain du jeudi! ils l'iraient dire par toute la ville.

L E C O M T E.

Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour JESUS-CHRIST?

L' A B B É.

Il est bien vrai que notre sauveur n'a jamais

(x) Luc, chap. X, v. 8.

connu les distinctions des jours gras et des jours maigrès ; mais nous avons changé toute la doctrine pour le mieux ; il nous a donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus ? et je vous en citerai des exemples.

L A C O M T E S S E.

Mon DIEU ! que cela est édifiant ! et qu'on voit bien que votre religion est divine !

L' A B B É.

Si divine que, dans le pays même où l'on faisait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on faisait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, et que l'Eglise en use encore ainsi quelquefois ; tant elle fait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes. — A boire.

L E C O M T E.

A propos, M. le grand-vicaire, votre Eglise permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L' A B B É.

Toutes deux à la fois ? non ; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, et la protection : remarquez bien que tout change toujours, et que tout dépend de notre sainte Eglise. La sainte Eglise juive, notre mère,

que nous détestons et que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche *Jacob* épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le Lévitique de se marier à la veuve de son frère (y), elle l'ordonne expressément dans le Deutéronome (z) ; et la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur ; car vous savez que quand *Ammon*, fils du chaste roi *David*, viola sa sœur *Thamar*, cette sœur pudique et avisée lui dit ces paroles : *Mon frère, ne me faites pas de sottises, mais demandez-moi en mariage à notre père, et il ne vous refusera pas.* (a)

Mais pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon le temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape *Clément VII* n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre *Henri VIII* avec la sœur du prince *Arthur*, son frère, de peur que *Charles-Quint* ne le fit mettre en prison une seconde fois, et ne le fit déclarer bâtard comme il était ; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape et monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — À boire.

(y) *Lévit.* chap. XVIII, v. 16.

(z) *Deutéron.* chap. XXV, v. 5.

(a) II. *Rois*, chapitre XIII, v. 12 et 13.

L A C O M T E S S E.

Eh bien , M. *Freret* , vous ne répondez rien à ces beaux discours , vous ne dites rien !

M. F R E R E T.

Je me tais , Madame , parce que j'aurais trop à dire.

L' A B B É.

Et que pourriez-vous dire , Monsieur , qui pût ébranler l'autorité , obscurcir la splendeur , infirmer la vérité de notre mère sainte Eglise catholique , apostolique et romaine ? — A boire.

M. F R E R E T.

Parbleu , je dirais que vous êtes des juifs et des idolâtres , qui vous moquez de nous et qui emboursez notre argent.

L' A B B É.

Des juifs et des idolâtres ! comme vous y allez !

M. F R E R E T.

Oui , des juifs et des idolâtres , puisque vous m'y forcez. Votre DIEU n'est-il pas né juif ? n'a-t-il pas été circoncis comme juif (b) ? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives ? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de *Moïse* (c) ? n'a-t-il pas

(b) *Luc* , chap. II , v. 22 et 39.

(c) *Matt.* chap. V , v. 17 et 18.

facrifié dans le temple ? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les Orientaux ? n'appellez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes ? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans , dans une musique diabolique , des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif , brigand , adultère et homicide , homme selon le cœur de DIEU ? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries , que vous appelez *monts de piété* ? et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme ?

L E C O M T E.

Il a raison ; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive , c'est un bon jubilé , un vrai jubilé , par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des fots , dans le temps que vous leur persuadiez qu'*Elie* et l'antechrist allaient venir , que le monde allait finir , et qu'il fallait donner tout son bien à l'Eglise *pour le remède de son ame , et pour n'être point rangé parmi les boucs*. Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais pour ma part plus de cent mille livres de rentes.

L' A B B É.

Je le veux bien , pourvu que sur ces cent
mille

mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. *Freret* nous appelle-t-il idolâtres ?

M. F R E R E T.

Pourquoi , Monsieur ? demandez - le à S^t *Christophe* , qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale , et qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez. Demandez-le à S^{te} *Claire* qu'on invoque pour le mal des yeux , et à qui vous avez bâti des temples , à S^t *Genou* qui guérit de la goutte , à S^t *Janvier* dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête , à S^t *Antoine* qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome. (d)

Oferiez-vous nier votre idolâtrie , vous qui adorez du culte de dulia dans mille églises le lait de la Vierge , le prépuce et le nombril de son fils , les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne , le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Etre éternel est mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte , de peur des fouris ? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce

(d) Voyage de *Misson*, tome II, page 294 ; c'est un fait public.

morceau de pâte en DIEU par la vertu de quelques mots latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmoter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite et à gauche, par devant et par derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire et les manger, et les rendre ensuite à son pot de chambre ! et vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse et la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine ? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en DIEU ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le *Zeus*, le *Demiourgos*, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux secondaires ; sachez que *Cérès*, *Pomone* et *Flore*, valent mieux que votre *Ursule* et ses onze mille vierges ; et que ce n'est pas aux prêtres de *Marie-Magdelène* à se moquer des prêtres de *Minerve*.

L A C O M T E S S E .

Monsieur l'abbé, vous avez dans M. *Freret*

un rude adverfaire. Pourquoi avez - vous voulu qu'il parlât ? c'est votre faute.

L' A B B É.

Oh , Madame , je suis aguerri , je ne m'effraie pas pour si peu de chose ; il y a long - temps que j'ai entendu faire tous ces raisonnemens contre notre mère sainte Eglise.

L A C O M T E S S E.

Par ma foi vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin ; elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit ; et je voudrais qu'on me le dit trente ans encore.

L' A B B É.

Madame , Madame , un bon mot ne prouve rien.

L E C O M T E.

Cela est vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L' A B B É.

Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des prophéties , aux miracles de Moïse , aux miracles de JESUS , aux martyrs ?

L E C O M T E.

Ah ! je ne vous conseille pas de parler des prophéties , depuis que les petits garçons et

L 2

les petites filles savent ce que mangea le prophète *Ezéchiël* à son déjeuner (e), et qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'*Oolla* et d'*Ooliba* (f), dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète *Osee* de prendre une catin (g), et de faire des fils de catin. Hélas ! trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias et des obscénités ?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un *Amos*, d'un *Joël*, d'un *Habacuc*, d'un *Jérémiah*; sur quelques mots concernant *Elijah*, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel *Elijah*, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs évangiles. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbécilles et assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation quand JESUS prédit dans *Luc* (h):

(e) *Ezech.* chap. IV, v. 12.

(f) *Idem*, chap. XVI et XXIII, v. 20.

(g) *Osee*, chap. I, v. 2, et chap. III, v. 1 et 2.

(h) Chap. II.

Il y aura des signes dans la lune et dans les étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; des hommes séchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébranlées , et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puissance et grande majesté. En vérité je vous dis que la génération présente ne passera point que tout cela ne s'accomplisse.

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée , plus circonstanciée et plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie , et que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. D'où vient que *Paul* , dans son épître aux Thessaloniens , confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? *Nous qui vivons et qui vous parlons , nous serons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air , &c.*

Pour peu qu'on soit instruit , on sait que le dogme de la fin du monde et de l'établissement d'un monde nouveau , était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouverez cette opinion dans *Lucrèce* , au livre IV. Vous la trouverez dans le premier livre des métamorphoses d'*Ovide*. *Héraclite* , long-temps auparavant , avait dit

que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs demi-chrétiens, qui fabriquèrent les évangiles, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu, et de s'en prévaloir. Mais, comme le monde subsista encore long-temps, et que JESUS ne vint point dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, au premier siècle de l'Eglise, ils dirent que ce serait pour le second siècle; ils le promirent ensuite pour le troisième; et de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont-neuf sur le quai de l'école; il montrait au peuple, vers le soir, un coq et quelques bouteilles de baume: Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, et je le ressusciterai le moment d'après en votre présence; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan; mais, comme il est tard, et que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain.

Deux membres de l'académie des sciences eurent la curiosité et la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire; la farce dura huit jours de suite;

mais la farce de l'attente de la fin du monde dans le christianisme a duré huit siècles entiers. Après cela, Monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. F R E R E T.

Je ne vous conseille pas de parler des miracles de *Moïse* devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature se serait conservée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Egypte et de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien, ni grec, ni syrien, ni égyptien, n'en a dit un seul mot. *Flavien Joseph*, si bon patriote, si entêté de son judaïsme, ce *Joseph* qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies d'Egypte, et le passage à pied sec au milieu de la mer, &c.

Vous savez que l'auteur du Pentateuque est encore incertain : quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne fais quel juif, soit *Esdra*, soit un autre, de si

épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre ? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événemens étranges , il serait impossible de les croire ; mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du Pentateuque sur cet amas de miracles , pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures ; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature : Quel motif , quelle raison aurait pu avoir le Dieu des Juifs ? était-ce de favoriser son petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? que ne lui donnait-il l'Egypte , au lieu de faire des miracles , dont la plupart , dites-vous , furent égalés par les forciers de *Pharaon* ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte , et faire mourir tous les animaux , afin que les Israélites , au nombre de six cents trente mille combattans , s'en-fussent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge , afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert ? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises ; vous avez trop de sens pour les admettre , et pour croire sérieusement à la religion chrétienne , fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il

ne faut pas interroger DIEU, qu'il ne faut pas sonder l'abyme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à DIEU pourquoi il a créé des poux et des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux et les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent; mais nous ne sommes pas si sûrs que *Moïse* ait changé sa verge en serpent et ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple: nous n'interrogeons point DIEU; nous interrogeons des fous qui osent faire parler DIEU, et lui prêter l'excès de leurs extravagances. . .

LA COMTESSE.

Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de JESUS. Le créateur de l'univers se ferait-il fait juif pour changer l'eau en vin à (i) des noces où tout le monde était déjà ivre? aurait-il été emporté par le diable (k) sur une montagne dont on voit tous les royaumes de la terre? aurait-il envoyé le diable (l) dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons? aurait-il séché un figuier (m) pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps*

(i) *Jean*, chap. II, v. 9. (l) *Idem*, chap. VIII, v. 32.

(k) *Matth.* chap. IV, v. 8. (m) *Marc*, chap. XI, v. 13.

des figues ? Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de *Moïse*. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L' A B B É.

Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît ; laissez-moi faire mon métier ; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties et sur les miracles ; mais pour les martyrs il est certain qu'il y en a eu ; et *Pascal*, le patriarche de Port-Royal-des-Champs, a dit : *Je crois volontiers aux faits dont les témoins se font égorger.*

M. F R E R E T.

Ah, Monsieur, que de mauvaise foi et d'ignorance dans *Pascal* ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, et qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? qui lui a dit que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, a été crucifié à Rome, la tête en bas ? qui lui a dit que ce *Barjone*, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, et y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints aurait été Saint-Pierre de Rome, et non pas Saint-Jean de Latran ; les papes n'y eussent pas manqué ; leur ambition y eût trouvé

un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce *Pierre Barjone* a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue datée de Babylone était en effet écrite de Rome même (n) ? sur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que, moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de *Pierre*. C'est un *Abdias*, qui le premier écrivit que *Pierre* était venu du lac de Genezareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre *Simon* le magicien ; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, ressuscité à moitié par *Simon*, et entièrement par l'autre *Simon Barjone* ; c'est lui qui met aux prises les deux *Simon*, dont l'un vole dans les airs et se casse les deux jambes par les prières de l'autre ; c'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par *Simon* pour manger *Pierre*. Tout cela est répété par un *Marcel*, par un *Egésippe*. Voilà les fondateurs de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

(n) I de saint *Pierre*, chap. V, v. 13.

C'est une suite non interrompue de faus-faires. Ils forgent des lettres de JESUS-CHRIST, ils forgent des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque*, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de *Barnabé*, des liturgies de *Pierre*, de *Jacques*, de *Matthieu* et de *Marc*, &c. &c. Vous le savez, Monsieur, vous les avez lues, sans doute, ces archives infames du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses; et vous n'aurez par l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères, pour le malheur du genre-humain?

L' A B B É.

Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme et le mensonge?

L E C O M T E.

Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, et son fanatisme plus généreux. Du moins *Mahomet* a écrit et combattu; et JESUS n'a su ni écrire, ni se défendre. *Mahomet* avait le courage d'*Alexandre* avec l'esprit de *Numa*; et votre JESUS a sué

sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos usages et ceux du roi *Dagobert*. Misérables chrétiens ! non, vous n'adorez pas votre JESUS, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos agnus, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples et votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos Noël dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge *Marie*, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, et le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L' A B B É.

C'est pourtant ce ridicule que *S^t Augustin* a trouvé divin ; il disait : *Je le crois, parce que cela est absurde ; je le crois, parce que cela est impossible.*

M. F R E R E T.

Eh, que nous importent les rêveries d'un africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien,

tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur ? que nous fait son galimatias théologique ? Voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon XXII, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille ? *imprægnavit per aurem.*

L A C O M T E S S E.

En effet, je vois l'absurde ; mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-simple que le christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des anabaptistes et des quakers se sont établies, comme les prophètes du Vivarais et des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. F R E R E T.

Il n'est que trop vrai, Madame. Ce qui résulte de plus probable du chaos des histoires de JESUS écrites contre lui par les Juifs, et en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un juif de bonne foi, qui voulait se faire

valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, et de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de sectes; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, et qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné, ou sous le règne d'*Hérode* le grand, comme le prétendent les talmudistes, ou sous *Hérode* le tétrarque, comme le disent quelques évangiles, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très-obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie, qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de *Platon*. Les peuples alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possessions, de magie, comme le sont aujourd'hui les sauvages. Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine barath, mise sous le nez des malades, et quelques paroles attribuées à *Salomon*. Le

jeune *Tobie* chassait les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens se vantèrent.

Les gentils étaient assez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges : car les gentils croyaient en en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les disciples de JÉSUS. Si quelques malades guérissaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'affirmer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantemens. Ils disaient aux chrétiens : Vous avez de beaux secrets , et nous aussi : vous guérissez avec des paroles , et nous aussi ; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens , ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'Etat ; quand , après avoir demandé la tolérance , ils osèrent être intolérans ; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien , alors les prêtres et les magistrats romains les eurent en horreur ; alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils supposèrent , comme nous l'avons vu , mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent fripons , ils devinrent faussaires , ils se défendirent par les plus indignes fraudes , ne pouvant employer d'autres armes , jusqu'au
temps

temps où *Constantin*, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la fédition des Cévènes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L' A B B É.

Ah ! Monsieur, c'est beaucoup dire.

M. F R E R E T.

Non, ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'histoire ecclésiastique ; voyez les donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton ; les anathasiens et les ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphtongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur *Julien* les empêche de s'égorger et de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres ; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles ; douze millions d'innocens, habitans d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens ; et, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres,

Dialogues. Tome II.

† M

vicillards , enfans , mères , femmes , filles , expirant en foule dans les croisades des Albigeois , dans les guerres des hussites , dans celles des luthériens , des calvinistes , des anabaptistes , à la Saint - Barthelemi , aux massacres d'Irlande , à ceux du Piémont , à ceux des Cévènes ; tandis qu'un évêque de Rome , mollement couché sur un lit de repos , se fait baiser les pieds , et que cinquante châtres lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. DIEU m'est témoin que ce portrait est fidelle , et vous n'oseriez me contredire.

L' A B B É.

J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai ; mais , comme disait l'évêque de Noyon , ce ne sont pas là des matières de table ; ce sont des tables des matières. Les diners feraient trop tristes si la conversation roulait longtemps sur les horreurs du genre - humain. L'histoire de l'Eglise trouble la digestion.

L E C O M T E.

Les faits l'ont troublée davantage.

L' A B B É.

Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne , c'est celle des abus.

L E C O M T E.

Cela ferait bon s'il n'y avait eu que peu

d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que *Paul*, ou celui qui a pris son nom, a écrit : *Ne suis-je pas en (o) droit de me faire nourrir et vêtir par vous, moi, ma femme ou ma sœur ?* Si l'Eglise a voulu toujours envahir, si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens et nos vies, depuis la prétendue aventure d'*Ananias* et de *Saphira*, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de *Simon Barjone* le prix de leurs héritages, et qui avaient gardé quelques dragmes pour leur subsistance (p); s'il est évident que l'histoire de l'Eglise est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines et de meurtres; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, et que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

L' A B B É.

Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

L E C O M T E.

Point du tout; je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans

(o) I aux Corinthiens, chap. IX, v. 4 et 5.

(p) Actes des apôtres, chap. V.

une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis *Romulus* jusqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez, en rougissant, la vérité qui nous presse, et vous n'avez rien à répondre.

L' A B B É.

Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes et funestes.

M. F R E R E T.

Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L' A B B É.

C'est ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

L E C O M T E.

Il n'en est pas d'un Etat comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, et a été florissante; mais quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang;

et en dernier lieu , quand le célèbre *Locke* , voulant ménager à la fois les impostures de cette religion et les droits de l'humanité , a écrit son livre du christianisme raisonnable , il n'a pas eu quatre disciples ; preuve assez forte que le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses , encore n'est-il qu'un palliatif ; c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain et des magistrats.

M. F R E R E T.

Oui , pourvu que le souverain et les magistrats soient éclairés , pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion , regarder tous les hommes comme leurs frères , n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent , et en avoir beaucoup à ce qu'ils font ; les laisser libres dans leur commerce avec DIEU et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L' A B B É.

Et si toutes les religions étant autorisées , elles se battent toutes les unes contre les autres ? si le catholique , le protestant , le grec , le turc , le juif , se prennent par les oreilles en

fortant de la messe, du prêche, de la mosquée, et de la synagogue ?

M. F R E R E T.

Alors il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

L É C O M T E.

J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régimens ; je voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L' A B B É.

Instruire les hommes ! que dites - vous , Monsieur le comte ? les en croyez-vous dignes ?

L E C O M T E.

J'entends ; vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper : vous n'êtes qu'à moitié guéri ; votre ancien mal vous reprend toujours.

L A C O M T E S S E.

A propos , j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans , qui m'a beaucoup frappée, *Affan* , fils d'*Ali* , étant au bain , un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'*Affan* voulurent empaler le coupable. *Affan* , au lieu de le faire empaler , lui fit donner vingt pièces d'or. *Il y a* , dit-il ,

un degré de gloire dans le paradis pour ceux qui payent les services, un plus grand pour ceux qui pardonnent le mal, et un plus grand encore pour ceux qui récompensent le mal involontaire. Comment trouvez-vous cette action et ce discours?

L E C O M T E.

Je reconnais là mes bons musulmans du premier siècle.

L' A B B É.

Et moi, mes bons chrétiens.

M. F R E R E T.

Et moi, je suis fâché qu'*Affan* l'échaudé, fils d'*Ali*, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurais voulu qu'*Affan* eût été assez vertueux et assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

L A C O M T E S S E.

Allons prendre du café. J'imagine que, si à tous les dîners de Paris, de Madrid, de Lisbonne, de Rome et de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIEME ENTRETEN.

APRÈS DINER.

L' A B B É.

VOILA d'excellent café, Madame; c'est du Moka tout pur.

L A C O M T E S S E.

Oui, il vient du pays des musulmans; n'est-ce pas grand dommage?

L' A B B É.

Raillerie à part, Madame, il faut une religion aux hommes.

L E C O M T E.

Oui, sans doute; et DIEU leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'est celle que, selon vous, pratiquaient *Enoch*, les noachides et *Abraham*; c'est celle que les lettrés chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un DIEU, l'amour de la justice et l'horreur du crime.

L A C O M T E S S E.

Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure et si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre?

M.

M. FRERET.

En fait de religion, Madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement et de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes et du gland. Nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine et de soie filées, des maisons propres et commodes; mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes et aux cavernes.

L'ABBÉ.

Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est par-tout incorporée à l'Etat; et que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure et digne de DIEU.

LA COMTESSE.

Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion pure du temps de votre *Enoch*, de votre *Noé* et de votre *Abraham*. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

Dialogues. Tome II.

† N

L' A B B É.

Il faut bien que je le dise : c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Vurtzbourg avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

L E C O M T E.

Quoique j'aye été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres et aux moines ; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur ; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux et plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, et que les chefs de l'Eglise tremblassent d'être persécuteurs.

L' A B B É.

Il est bien mal-aisé (puisque'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous seriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de sainte Geneviève par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRERET.

Je ne crois point ce que vous dites ; la raison a déjà fait tant de progrès , que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse et celle de *Marcel* dans Paris. Je pense qu'il est très-aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux forciers , on n'exorcise plus les diables ; et quoiqu'il soit dit que votre JESUS ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables (q) , aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou , ni assez sot pour se vanter de les chasser ; les reliques de *S^t François* sont devenues ridicules , et celles de *S^t Ignace* , peut-être , feront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse , à la vérité , au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé , les domaines que *César Borgia* ravit par le fer et par le poison , et qui sont retournés à l'Eglise de Rome , pour laquelle il ne travaillait pas ; on laisse Rome même aux papes , parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare ; on lui veut bien payer encore des annates , quoique ce soit un ridicule honteux et une simonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes , subjugués par la coutume , ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis

(q) *Matth.* chap. X , v. 8. *Marc* , chap. VI , v. 13.

près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats à *latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat à *latere* : je ne désespérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fit pendre.

L E C O M T E.

Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces-Unies aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient seules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, et la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers ; tous ces peuples nous ont passés de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes ; l'abolition des moines a peuplé et enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs ; la France sera plus opulente et plus peuplée.

L' A B B É.

Eh bien, quand vous auriez secoué en

France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne payerions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriserait assez la consubstantialité et la procession du Saint-Esprit par le père et par le fils, et la transsubstantiation pour n'en plus parler; quand ces mystères resteraient ensevelis dans la Somme de S'-Thomas, et quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore chrétiens; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

● M. F R E R E T.

Est quadam prodire tenus, si non datur ultra.

Je vous dirai avec *Horace* : Votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera; mais peu à peu on adorera DIEU sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infame, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine,

enfin sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Être suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; et bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L' A B B É.

Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui , et ne le conduise au crime ? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions et à d'horribles malheurs ; il leur faut un frein qui les retienne , et une erreur qui les console.

M. F R E R E T.

Le culte raisonnable d'un DIEU juste , qui punit et qui récompense , serait sans doute le bonheur de la société ; mais quand cette connaissance salutaire d'un DIEU juste est défigurée par des mensonges absurdes et par des superstitions dangereuses , alors le remède se tourne en poison ; et ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (et il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant , qui a de grandes passions dans une ame faible , est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les

prêtres lui offrent. De quelque multitude énorme de crimes que vous soyez souillé, confessez-vous à moi ; et tout vous sera pardonné par les mérites d'un homme qui fut pendu en Judée il y a plusieurs siècles. Plongez-vous, après cela, dans de nouveaux crimes sept fois soixante et sept fois, et tout vous sera pardonné encore. N'est-ce pas là véritablement induire en tentation ? n'est-ce pas applanir toutes les voies de l'iniquité ? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait ? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même ?

Les anciens avaient, comme nous, leur confession et leurs expiations, mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs et des Romains, et nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent ; je l'avoue ; mais nos diables sont plus fols que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées ; on les regardait comme les exécutrices, et non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux et patiens, brûlans et brûlés, comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, et d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la Genèse, ni

dans l'Evangile. C'est une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, Monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dont on espérerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtimement du crime, en ignorant l'espèce des châtimens et des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que DIEU est juste.

LE COMTE.

Il me semble que M. *Freret* a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des âmes dévotes, je le crois; il y en a aussi aux petites-maisons. Mais quels tourmens quand ces âmes viennent à s'éclairer! dans quel doute et dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même: les cloîtres sont le séjour du repentir; mais chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte

un très-petit nombre qui sont ou véritablement pénitens ou utiles ; mais, en vérité, DIEU a-t-il mis l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils traînaient leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais ? Est-ce-là le but de la nature ? Tout le monde crie contre les moines ; et moi je les plains. La plupart, au sortir de l'enfance, ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté ; et sur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où sont donc ces grandes consolations que votre religion donne aux hommes ? Un riche bénéficiaire est consolé, sans doute ; mais c'est par son argent, et non par sa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de son état. Il n'est heureux que comme homme du monde, et non pas comme homme d'Eglise. Un père de famille, sage, résigné à DIEU, attaché à sa patrie, environné d'enfans et d'amis, reçoit de DIEU des bénédictions mille fois plus sensibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais à bien plus forte raison des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils sont des pénitences cent fois plus rigoureuses ; ils se sont voués à des austérités plus effrayantes ; et ces chaînes de fer sous lesquelles ils sont

courbés, ces bras toujours étendus dans la même situation, ces macérations épouvantables ne sont rien encore en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les consolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Être suprême sans superstition. Laissez là les cachots des couvens; laissez là vos mystères contradictoires et inutiles, l'objet de la risée universelle; prêchez DIEU et la morale, et je vous réponds qu'il y aura plus de vertu et plus de félicité sur la terre.

L A C O M T E S S E.

Je suis fort de cette opinion.

M. F R E R E T.

Et moi aussi, sans doute.

L' A B B É.

Eh bien, puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le président de *Maisons*, l'abbé de *Saint-Pierre*, M. du *Fay*, M. du *Marfais* arrivèrent: et M. l'abbé de *Saint-Pierre* lut, selon la coutume, *ses pensées du matin*, sur chacune desquelles on pouvait faire un bon ouvrage.

P E N S É E S

Détachées de M. l'abbé de Saint-Pierre.

LA plupart des princes , des ministres , des hommes constitués en dignité , n'ont pas le temps de lire ; ils méprisent les livres , et ils sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.

S'ils avaient su lire , ils auraient épargné au monde tous les maux que la superstition et l'ignorance ont causés. Si *Louis XIV* avait su lire , il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes et leurs suppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance , qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur religion ; ils ont dit : Voilà votre loi , et nous vous défendons de la lire ; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible ; elle existe pourtant , et toute Bible en langue qu'on parle est défendue à Rome ; elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpations papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots , une équivoque des rues , une pointe qu'on fait dire à DIEU , et pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : *Tu es Pierre , et sur cette pierre je fonderai mon assemblée.*

Si on savait lire , on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement ; elle en a fait encore beaucoup en France , par les persécutions contre les protestans , par les divisions sur je ne fais quelle bulle , plus méprisable qu'une chanson du pont-neuf , par le célibat ridicule des prêtres , par la fainéantise des moines , par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome , &c.

L'Espagne et le Portugal , beaucoup plus abrutis que la France , éprouvent presque tous ces maux , et ont l'inquisition par-dessus ; laquelle , un enfer supposé , serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne , il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le traité de Vestphalie : les habitans des pays immédiatement soumis aux prêtres allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie , cette religion qui a détruit l'empire romain , n'a laissé que de la misère et de

la musique , des eunuques , des arlequins et des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée *la Madone de Lorette* ; et les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les alimens.

Ayez des temples où DIEU soit adoré , ses bienfaits chantés , sa justice annoncée , la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti , faction , imposture , orgueil , avarice , et doit être pros crit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances , qui procure des assistances aux pauvres , console les malades , ensevelit les morts , met la paix dans les familles , et qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile , il faut qu'il soit au-dessus du besoin , et qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur et contre ses paroissiens , comme font tant de curés de campagne : qu'il soit gagé par la province , selon l'étendue de sa paroisse , et qu'il n'ait d'autre soin que celui de remplir ses devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère , conférée

par un prêtre étranger? dignité sans fonction, et qui presque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même.

Le meilleur gouvernement est, sans contredit, celui qui n'admet que le nombre de prêtres nécessaire; car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés; car ils en sont meilleurs citoyens; ils donnent des enfans à l'Etat, et les élèvent avec honnêteté: c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale; car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur; ils rient des disputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi? oui; comme il y a eu des gens qui se sont crus forciers.

M. Destlandes, de l'académie des sciences, qui vient de nous donner l'*Histoire de la philosophie*, dit, au tome III, page 299: *La faculté de théologie me paraît le corps le plus méprisable*

du royaume : il deviendrait un des plus respectables s'il se bornait à enseigner DIEU et la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre *Henri III* et le grand *Henri IV*.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin , si M. le cardinal de *Fleuri* n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix , et défendre sévèrement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne, et à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition ; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois et les arts ; peut-on oublier la religion ?

Qui commencera à l'épurer ? ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle , et que les sages n'en aient pas ? Il faut être prudent , mais non pas timide.

X X V I I.

L'EMPEREUR DE LA CHINE
ET FRERE RIGOLET.

LA Chine, autrefois entièrement ignorée, long-temps ensuite défigurée à nos yeux, et enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant et le plus antique de l'univers : on fait que, par le dernier dénombrement fait sous l'empereur *Cam-hi*, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dites, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni les jeunes gens au-dessous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'ames, ou soixante millions à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur font deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cents cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'Etat consistent, nous dit-on,
dans

dans une milice d'environ huit cents mille soldats. L'empereur a cinq cents soixante et dix mille chevaux , soit pour monter les gens de guerre , soit pour les voyages de la cour , soit pour les courriers publics.

On nous assure encore que cette vaste étendue de pays n'est point gouvernée despotiquement , mais par six tribunaux principaux , qui servent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y est simple , et c'est une preuve incontestable de son antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine sont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un Dieu unique , ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur *Cam-hi* écrivit et fit graver dans le frontispice de son temple ces propres mots : *Le Chang-ti est sans commencement et sans fin ; il a tout produit ; il gouverne tout ; il est infiniment bon et infiniment juste.*

Yont-chin , fils et successeur de *Cam-hi* , fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : *Il y a entre le Tien et l'homme une correspondance de fautes et de punitions , de prières et de bienfaits , &c. (a)*

Cette religion de l'empereur , de tous les colaos , de tous les lettrés , est d'autant plus

(a) Voyez la collection du jésuite *du Halde*.

belle qu'elle n'est souillée par aucune superstition.

Toute la sagesse du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne se soient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne se glissent dans les caves et dans les greniers.

L'esprit de tolérance, qui se fait le caractère de toutes les nations asiatiques, laissa les bonzes séduire le peuple; mais en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner: on les a traités comme on traite les charlatans; on les laisse débiter leur orviétan dans les places publiques; mais s'ils amentent le peuple, ils sont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés et réprimés.

L'empereur *Cam-hi* avait accueilli avec une bonté singulière les bonzes jésuites; ceux-ci, à la faveur de quelques sphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes, qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de *Cam-hi* la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit observer que cet empereur fut obligé de consulter les tribunaux, de les solliciter lui-même, et de dresser de sa main la requête des bonzes jésuites, pour leur obtenir la permission d'exercer leur religion: ce qui

prouve évidemment que l'empereur n'est point despotique, comme tant d'auteurs mal instruits l'ont prétendu, et que les lois sont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés et indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe, et surtout contre les jésuites; ainsi que nous avons vu depuis peu les parlemens de France requérir et ensuite ordonner l'abolition de cette société.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorsque l'empereur *Cam-hi* mourut, le 20 décembre 1722. Un de ses fils, nommé *Yontchin*, lui succéda; c'était un des meilleurs princes que DIEU ait jamais accordés aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus de fermeté et plus de justice dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jésuites. On l'avertissait que ces bonzes, sous prétexte de religion, faisaient un commerce immense; qu'ils prêchaient une doctrine intolérante; qu'ils avaient été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était

péri plus de quatre cents mille ames, qu'ils étaient les soldats et les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre, que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en évêchés, qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation, et qu'enfin, si l'on ne réprimait pas au plutôt ces entreprises inouïes, une révolution était à craindre.

L'empereur *Yont-chin*, avant de se décider, voulut s'instruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes ; il fut qu'il y en avait un, nommé le frère *Rigolet*, qui avait converti quelques enfans des crocheteurs et des lavandières du palais : il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère *Rigolet* n'était pas un homme de cour, comme les frères *Parennin* et *Verbieft*. Il avait toute la simplicité et l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a des ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses ; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à *Oliwa*, général des jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de fots dans une société qui passait pour éclairée ? il répondit : *Il nous faut des saints*. Ainsi donc *S^t Rigolet* comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, et ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur

dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires , et frappé neuf fois la terre de son front , l'empereur lui fit apporter du thé et des biscuits , et lui dit : *Frère Rigolet*, dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières et aux crocheteurs de mon palais ?

FRÈRE RIGOLET.

Auguste souverain des quinze provinces anciennes de la Chine et des quarante-deux provinces tartares , ma religion est la seule véritable , comme me l'a dit mon préfet le frère *Bouvet* , qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois , les Japonais , les Coréens , les Tartares , les Indiens , les Persans , les Turcs , les Arabes , les Africains et les Américains seront tous damnés. On ne peut plaire à DIEU que dans une partie de l'Europe , et ma secte s'appelle la religion catholique , ce qui veut dire universelle.

L'EMPEREUR.

Fort bien , frère *Rigolet*. Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe , et vous l'appellez universelle ! apparemment que vous espérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRÈRE RIGOLET.

Sire , votre majesté a mis le doigt dessus ; c'est comme nous l'entendons. Dès que nous

sommes envoyés dans un pays , par le révérend frère général, au nom du pape qui est vice-dieu en terre , nous catéchisons les esprits qui ne sont point encore pervertis par l'usage dangereux de penser. Les enfans du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; ensuite nous allons aux femmes ; bientôt elles nous donnent leurs maris ; et dès que nous avons un nombre suffisant de profélytes, nous devenons assez puissans pour forcer le souverain à gagner la vie éternelle en se faisant sujet du pape.

L' E M P E R E U R.

On ne peut mieux , frère *Rigolet* ; les souverains vous sont fort obligés. Montrez - moi un peu sur cette carte géographique où demeure votre pape ?

F R È R E R I G O L E T.

Sacrée Majesté impériale , il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez , et c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre : il est vice-dieu , vice - Chang - ti , vice - Tien ; il doit gouverner la terre entière au nom de DIEU , et notre frère général doit gouverner sous lui.

L' E M P E R E U R.

Mes complimens au vice-dieu et au frère

général ; mais votre Dieu quel est-il ? Dites-moi un peu de ses nouvelles ?

FRERE RIGOLET.

Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelque dix-sept cents vingt-trois ans , entre un bœuf et un âne ; et trois rois , qui étaient apparemment de votre pays , conduits par une étoile nouvelle , vinrent au plus vite l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR.

Vraiment , frère *Rigolet* , si j'avais été là , je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRERE RIGOLET.

Je le crois bien , Sire ; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage , il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique , dans la même maison où elle accoucha de DIEU (b). Cette maison , à la vérité , n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif ; mais au bout de treize cents ans , les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de DIEU n'y est pas , à la vérité , en chair et en os , mais en bois. C'est une statue que quelques-uns de

(b) Notre-Dame de Lorette.

nos frères pensent avoir été faite par le Dieu son fils , qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR.

Un Dieu charpentier ! un Dieu né d'une femme ! tout ce que vous me dites est admirable.

FRERE RIGOLET.

Oh ! Sire , elle n'était point femme ; elle était fille. Il est vrai qu'elle était mariée , et qu'elle avait eu deux autres enfans , nommés *Jacques* , comme le disent de vieux évangiles ; mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR.

Quoi ! elle était pucelle , et elle avait des enfans !

FRERE RIGOLET.

Vraiment oui. C'est-là le bon de l'affaire ; ce fut DIEU qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR.

Je ne vous entends point. Vous me disiez tout à l'heure qu'elle était mère de DIEU. DIEU coucha donc avec sa mère pour naître ensuite d'elle ?

FRERE RIGOLET.

Vous y êtes , sacrée Majesté ; la grâce opère déjà. Vous y êtes , dis-je ; DIEU se changea en

en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier , et cet enfant fut DIEU lui-même.

L'EMPEREUR.

Mais voilà donc deux dieux de compte fait, un charpentier. et un pigeon?

FRERE RIGOLET.

Sans doute , Sire ; mais il y en a encore un troisième qui est le père de ces deux-là , et que nous peignons toujours avec une barbe majestueuse ; c'est ce dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier ; mais, au fonds, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde , le fils a été ensuite engendré par le pigeon , et le pigeon procède du père et du fils. Or vous voyez bien que le pigeon qui procède , le charpentier qui est né du pigeon , et le père qui a engendré le fils du pigeon ne peuvent être qu'un seul Dieu ; et qu'un homme qui ne croirait pas cette histoire , doit être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre.

L'EMPEREUR.

Cela est clair comme le jour. Un dieu né dans une étable , il y a dix-sept cents vingt-trois ans , entre un bœuf et un âne ; un autre dieu dans un colombier ; un troisième dieu de qui viennent les deux autres , et qui n'est

Dialogues. Tome II.

† P

pas plus ancien qu'eux , malgré sa barbe blanche ; une mère pucelle ; il n'est rien de plus simple et de plus sage. Hé ! dis-moi un peu , frère *Rigolet* , si ton dieu est né , il est sans doute mort ?

F R E R E R I G O L E T .

S'il est mort , sacrée Majesté , je vous en réponds , et cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité , qu'il se laissa fouetter et pendre , malgré ses miracles , mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vît , et s'en retourna au ciel , après avoir solennellement promis qu'*il reviendrait incessamment dans une nuée avec une grande puissance et une grande majesté* , comme le dit , dans son vingt-unième chapitre , *Luc* , le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revint point.

L' E M P E R E U R .

Viens , frère *Rigolet* , que je t'embrasse ; va , tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion est charmante ; tu épanouiras la rate de tous mes sujets ; mais il faut que tu me dises tout. Voilà ton dieu né , féllé , pendu et enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

F R E R E R I G O L E T .

Oui vraiment , il y en avait un dans le

même petit pays , qui s'appelait le Seigneur , tout court. Celui-là ne se laissait pas pendre comme l'autre ; c'était un dieu à qui il ne fallait pas se jouer : il s'avisa de prendre sous sa protection une horde de voleurs et de meurtriers , en faveur de laquelle il égorga , un beau matin , tous les bestiaux et tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expressément à son cher peuple de voler tout ce qu'ils trouveraient sous leurs mains , et de s'enfuir sans combattre , attendu qu'il était le dieu des armées. Il leur ouvrit ensuite le fond de la mer , suspendit des eaux à droite et à gauche pour les faire passer à pied sec , faute de bateaux. Il les conduisit ensuite dans un désert où ils moururent tous ; mais il eut grand soin de la seconde génération. C'est pour elle qu'il faisait tomber les murs des villes au son d'un cornet à bouquin ; et par le ministère d'une cabaretière. C'est pour ses chers Juifs qu'il arrêtait le soleil et la lune en plein midi , afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aise ; il aimait tant ce cher peuple , qu'il le rendit esclave des autres peuples , qu'il l'est même encore aujourd'hui. Mais , voyez - vous , tout cela n'est qu'un type , une ombre , une figure , une prophétie qui annonçait les aventures de notre Seigneur JESUS , dieu juif , fils de

dieu le père , fils de *Marie* , fils du dieu pigeon qui procède de lui , et de plus ayant un père putatif.

Admirez , sacrée Majesté , la profondeur de notre divine religion. Notre dieu pendu , étant juif , a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que chez ce peuple divin il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir , mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe , et aussitôt tous les futurs contingens se présentaient à leurs yeux. Un prophète , nommé *Isaïe* , coucha par l'ordre du Seigneur avec une femme ; il en eut un fils , et ce fils était notre Seigneur JESUS-CHRIST ; car il s'appelait *Maher Salal-has-bas* , partagez vite les dépouilles. Un autre prophète , nommé *Ezéchiël* , se couchait sur le côté gauche trois cents quatre-vingts jours , et quarante sur le côté droit , et cela signifiait JESUS-CHRIST. Si votre sacrée majesté me permet de le dire , cet *Ezéchiël* mangeait de la merde sur son pain , comme il le dit dans son chapitre IV , et cela signifiait JESUS-CHRIST.

Un autre prophète , nommé *Osée* (c) , couchait par ordre de DIEU avec une fille

(c) *Osée* , chap. I.

de joie , nommée *Gomer* , fille de *Diblaïm* ; il en avait trois enfans ; et cela signifiait non-seulement JESUS-CHRIST , mais encore ses deux frères aînés *Jacques le majeur* et *Jacques le mineur* , selon l'interprétation des plus savans pères de notre mère sainte Eglise.

Un autre prophète , nommé *Jonas* , est avalé par un chien marin , et demeure trois jours et trois nuits dans son ventre ; c'est visiblement encore JESUS-CHRIST qui fut enterré trois jours et trois nuits , en retranchant une nuit et deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs *Oolla* et *Ooliba* (d) ouvrent leurs cuisses à tout venant , font bâtir un b..... et donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval , selon les propres expressions de la sainte Ecriture ; cela signifie l'Eglise de JESUS-CHRIST.

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a été prédite. J'ai été prédit , moi qui vous parle ; car il est écrit : *Je les appellerai des extrémités de l'Orient* ; et c'est frère *Rigolet* qui vient vous appeler pour vous donner à JESUS-CHRIST mon sauveur.

L'EMPEREUR.

Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites ?

(d) *Ezéchiel* , chap. XVI et XXII.

FRERE RIGOLET.

Je ne le fais pas bien précisément ; mais je fais que les prophéties prouvent les miracles de JESUS mon sauveur , et ces miracles de JESUS prouvent à leur tour les prophéties. C'est un argument auquel on n'a jamais répondu , et c'est ce qui établira , sans doute , notre secte dans toute la terre , si nous avons beaucoup de dévotes , de soldats et d'argent comptant.

L'EMPEREUR.

Je le crois , et on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent et des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton dieu ; tu m'as dit seulement qu'il fut fessé et pendu.

FRERE RIGOLET.

Eh , Sire , n'est-ce pas là déjà un très-grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement le diable l'emporta sur le haut d'une petite montagne , dont on découvrait tous les royaumes de la terre , et il lui dit : *Je te donnerai tous ces royaumes si tu veux m'adorer ;* mais DIEU se moqua du diable. Ensuite on pria notre Seigneur JESUS à une noce de village , et les garçons de la noce étant ivres (e) et manquant de vin , notre Seigneur JESUS-CHRIST changea l'eau en vin sur le champ ,

(e) *Inebriati* . . . en saint Jean , chap. II.

après avoir dit des injures à sa mère. Quelque temps après , s'étant trouvé dans Gadara , ou Gésara , au bord du petit lac de Genezareth , il rencontra des diables dans le corps de deux possédés ; il les chassa au plus vite , et les envoya dans un troupeau de deux mille cochons , qui allèrent en grognant se jeter dans le lac , et s'y noyer : et ce qui consolate encore la grandeur et la vérité de ce miracle , c'est qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays - là.

L' E M P E R E U R.

Je suis fâché , frère *Rigolet* , que ton dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton dieu. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui ; et je t'assure que , si dans mon pays un pareil dieu venait faire un pareil miracle , il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur JESUS , et comment il s'y prit pour justifier des miracles d'une si étrange espèce.

F R E R E R I G O L E T.

Sacrée Majesté , il n'a jamais fait de livre ; il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR. -

Ah ! ah ! voici qui est digne de tout le reste.
Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi.

FRERE RIGOLET.

Fi donc ! Sire , quand un dieu vient se faire pendre , il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles ; il fait écrire ses secrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine cent ans après de mettre par écrit toutes ces vérités. Il est vrai qu'ils se contredisent tous ; mais c'est en cela même que la vérité consiste ; et dans ces quarante histoires nous en avons à la fin choisi quatre , qui sont précisément celles qui se contredisent le plus , afin que la vérité paraisse avec plus d'évidence.

Tous ses disciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en faisons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu *S^t François Xavier* qui ressuscita neuf morts , de compte fait, dans l'Inde : personne , à la vérité , n'a vu ces résurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre , et nous avons été crus. Croyez-moi , Sire , faites-vous jésuite ; et je vous suis caution que nous ferons imprimer la liste de vos miracles , avant qu'il soit deux ans ; nous ferons un saint de vous , on fêtera votre fête à Rome , et on vous appellera *S^t Yont-chin* après votre mort.

L'EMPEREUR.

Je ne suis pas pressé , frère *Rigolet* ; cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande , c'est que je ne sois pas pendu comme ton dieu l'a été ; car il me semble que c'est acheter la divinité un peu cher.

FRERE RIGOLET.

Ah ! Sire , c'est que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptisé , vous ferez enchanté d'être pendu pour l'amour de JESUS-CHRIST notre sauveur ; quel plaisir vous auriez de le voir à la messe , de lui parler , de le manger !

L'EMPEREUR.

Comment , mort de ma vie ! vous mangez votre dieu , vous autres !

FRERE RIGOLET.

Oui , Sire , je le fais et je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; et je vais vous les chercher tout à l'heure , si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR.

Tu me feras grand plaisir , mon ami. Va-t-en vite chercher tes dieux ; je vais en attendant faire ordonner à mes-cuistiniens de se tenir prêts pour les faire cuire ; tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un

plat de dieux est une chose excellente , et que je n'aurai jamais fait une meilleure chère.

FRERE RIGOLET.

Sacrée Majesté, j'obéis à vos ordres supérieurs , et je reviens dans le moment. DIEU soit béni ; voilà un empereur dont je vais faire un chrétien, sur ma parole.

Pendant que frère *Rigolet* allait chercher son déjeuner , l'empereur resta avec son secrétaire d'Etat *Ouangt-tsé* ; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise , et de la plus vive indignation.

Les autres jésuites , dit l'empereur , comme *Parennin* , *Verbieft* , *Pereira* , *Bouvet* , et les autres , ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbécilles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en faisant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient , et les imbécilles réussissent auprès de la populace : ils sont persuadés , et ils persuadent ; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi , je vous prie , vous qui avez étudié l'histoire de l'Europe , comment il s'est pu faire qu'une

religion si absurde, si blasphématoire, se soit introduite chez tant de petites nations?

LE SECRETAIRE D'ETAT.

« Hélas, Sire, tout comme la secte du dieu *Fo* s'est introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont faits les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce misérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle, la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Asie, et le sang a coulé pendant plus de quatorze siècles par les divisions de ces fycophantes, qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, et bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé *Débonnaire*, un *Henri IV*, un *Frédéric*, plus de trente rois, et qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

Si la sagesse du gouvernement chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe.

Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, et une fureur plus raisonnée dans leur démente, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, de Siam, et de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les fots prêchent parmi eux, et les fripons intriguent; ils subjuguent les hommes par les femmes, et les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs supérieurs, ils sont bientôt les maîtres d'un Etat, sans même paraître l'être encore; d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins, qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité, à la richesse par la pauvreté, et à la cruauté par la douceur.

Vous vous fouvenez, Sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus furement les hommes: voilà leur caractère: il n'y a jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux; et DIEU n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR.

Taisez-vous, voici frère *Rigolet* qui arrive avec son déjeûner. Il est bon de s'en divertir un peu.

Frère *Rigolet* arrivait en effet, tenant à la main une grande boîte de fer-blanc, qui ressemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit

l'empereur, ton dieu qui est dans ta boîte. Frère *Rigolet* en tira aussitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds et plats comme du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, si nous n'avons que cela à notre déjeuner, nous ferons très-maigre chère; un dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle? Sire, dit *Rigolet*, que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge, et vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférerait le vin rouge au vin blanc qui est meilleur à déjeuner? *Rigolet* lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, et qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette raison excellente, et ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amusa à considérer les dieux que frère *Rigolet* avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire et d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh, Sire, lui dit *Rigolet*, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre dieu avait été pendu? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons par-tout des potences

dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins; nous chantons (f), *bon jour, notre unique espérance*. Nous avalons DIEU avec sa potence. C'est fort bien, dit l'empereur : tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge; frère *Rigolet* la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc, et tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite, puis se tournant vers l'empereur, il lui dit : Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre et prêtre. Notre saint père le pape, le grand *Innocent III*, dans son premier livre des mystères de la messe, a décidé que notre dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon *S^t Luc*, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons; il fut *acolyte*, parce que le prophète juif *Jérémie* avait dit : *Je suis la lumière du monde*, et que les acolytes portent des chandelles; il fut *sous-diacre*, quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table; il fut

(f) *O cruz, ave, spes unica.*

diacre quand il nourrit quatre mille hommes , fans compter les femmes et les petits enfans , avec sept petits pains et quelques goujons dans le pays de Magédan , connu de toute la terre , selon saint *Matthieu* ; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux goujons près de Betzaïda , comme le dit S' *Luc* : enfin , il fut *prêtre* selon l'ordre de *Melchisédech* , quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Etant donc *prêtre* comme lui , je vais changer ces pains en dieux : chaque miette de ce pain fera un dieu en corps et en ame ; vous croirez voir du pain , manger du pain , et vous mangerez DIEU.

Enfin , quoique le sang de ce dieu soit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles , je changerai votre vin rouge dans le sang de ce dieu même ; pour surabondance de droit , je le boirai ; il ne tiendra qu'à votre majesté d'en faire autant ; je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage : je vous ferai ensuite portier , lecteur , conjureur , acolyte , sous-diacre , diacre et *prêtre* ; vous ferez avec moi une chère divine.

Aussitôt voilà frère *Rigolet* qui se met à prononcer des paroles en latin , avale deux douzaines d'hosties , boit chopine , et dit grâces très-dévotement.

Mais , mon cher ami , lui dit l'empereur , tu as mangé et bu ton dieu : que deviendra-t-il

quand tu auras besoin d'un pot de chambre ? Sire, dit frère *Rigolet*, il deviendra ce qu'il pourra ; c'est son affaire ; quelques-uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe ; d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration ; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel ; pour moi , j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me suffit ; et pourvu qu'après ce déjeuner on me donne un bon diner avec quelque argent pour ma peine , je suis content.

Or ça , dit l'empereur à frère *Rigolet* , ce n'est pas tout ; je fais qu'il y'a aussi dans mon empire d'autres missionnaires qui ne sont pas jésuites , et qu'on appelle dominicains , cordeliers , capucins ; dis-moi en conscience s'ils mangent DIEU comme toi.

Ils le mangent , Sire, dit le bon homme , mais c'est pour leur condamnation. Ce sont tous des coquins , et nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe sous le pied. Ils nous accusent sans cesse auprès de notre saint père le pape. Votre majesté serait fort bien de les chasser tous , et de ne conserver que les jésuites ; ce serait un vrai moyen de gagner la vie éternelle , quand même vous ne seriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère *Rigolet* ,
qui

qui courut sur le champ annoncer cette bonne nouvelle à ses confrères.

Le lendemain l'empereur tint sa parole ; il fit assembler tous les missionnaires, soit ceux qu'on appelle séculiers, soit ceux qu'on nomme très-irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apostoliques, évêques *in partibus*, prêtres des missions étrangères., capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites, et jésuites. Il leur parla en ces termes, en présence de trois cents colaos.

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes et le premier devoir des souverains ; s'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit exclusif, ce serait assurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Etre suprême un culte pur et sans mélange, avant qu'aucun des pays dont vous venez fût seulement connu de ses voisins ; avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût seulement l'usage de l'écriture. Vous n'existiez pas quand nous formions déjà un puissant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires de Laokium ; et regardant tous les hommes comme nos

frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. DIEU n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule; un père ne chasse point ceux de ses enfans qui le saluent en faisant mal la révérence; pourvu qu'il en soit aimé et respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités; ils vous plaignent d'être insaturés du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées: ils plaignent encore plus le malheureux usage que vous faites du peu de raison qui vous reste pour justifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les instrumens aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires de nos régions orientales.

Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causés au Japon. Douze religions y florissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage et modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes: vous parûtes, et la discorde bouleversa le Japon; le sang coula de tous côtés; vous en fîtes autant à Siam et aux Manilles: je

dois préserver mon empire d'un fléau si dangereux. Je suis tolérant, et je vous chasse tous, parce que vous êtes intolérans. Je vous chasse, parce qu'étant divisés entre vous, et vous détestant les uns les autres, vous êtes près d'infecter mon peuple du poison qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne sont pas de votre opinion. Je suis encore plus éloigné de vous faire condamner au supplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne soutenons point ici notre religion par des bourreaux; nous ne disputons point avec de tels argumens. Partez; portez ailleurs vos folies atroces, et puissiez-vous devenir sages! Les voitures qui vous doivent conduire à Macao sont prêtes. Je vous donne des habits et de l'argent: des soldats veilleront en route à votre sûreté. Je ne veux pas que le peuple vous insulte: allez, foyez dans votre Europe un témoignage de ma justice et de ma clémence.

Ils partirent; le christianisme fut entièrement aboli à la Chine, ainsi qu'en Perse, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique: c'est grand dommage; mais voilà ce que c'est que d'être infailibles.

X X V I I I.

LE MANDARIN ET LE JESUITE.

Un chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeunesse, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, et devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jésuites : ils eurent ensemble les conférences suivantes.

P R E M I E R E C O N F E R E N C E .

L E M A N D A R I N .

Vous êtes donc bien mal édifié de nos bonzes ?

L E J E S U I T E .

Je vous avoue que je suis indigné de voir quel joug honteux ces séducteurs imposent sur votre populace superstitieuse. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénis ! persuader aux hommes que des pagodes ont parlé ! qu'elles ont fait des miracles ! se mêler de prédire l'avenir ! Quelle charlatanerie insupportable !

L E M A N D A R I N .

Je suis bien aise que l'imposture et la superstition vous déplaisent.

LE JÉSUITÉ.

Il faut que vos bonzes soient de grands fripons.

LE MANDARIN.

Pardonnez ; j'en disais autant en voyant en Europe certaines cérémonies , certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuses , les autres des scandales. Chaque pays a ses bonzes ; mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre est de ceux que l'enthousiasme aveugle dans leur jeunesse , et qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conservé un œil , et qui voient tout de travers. Ceux-là sont des charlatans imbécilles.

LE JÉSUITÉ.

Vous devez faire une grande différence entre nous et vos bonzes , ils bâtissent sur l'erreur et nous sur la vérité ; et si quelquefois nous l'avons embellie par des fables , n'est-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien ?

LE MANDARIN.

Je crois qu'il n'est permis de tromper en aucun cas , et qu'il n'en peut résulter que beaucoup de mal.

LE JÉSUITÉ.

Quoi ! ne jamais tromper ? Mais dans votre

gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies et vos rites, n'entre-t-il rien qui fascine les yeux du peuple pour le rendre plus soumis et plus heureux? Vos lettrés se passeraient-ils d'erreurs utiles?

L E M A N D A R I N.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un seul exemple parmi les lettrés des saintes fourberies dont vous parlez; c'est de tout temps, il est vrai, le partage des bonzes et du peuple; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les siècles un seul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime dans cette vie et dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raison universelle; notre empereur présente au souverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompagnons dans ces cérémonies simples et augustes; nous joignons nos prières aux siennes. Notre sacerdoce est la magistrature; notre religion est la justice; nos dogmes sont l'adoration, la reconnaissance et le repentir: il n'y a rien là dont on puisse abuser; point de métaphysique obscure qui

divise les esprits , point de sujet de querelles ; nul prétexte d'opposer l'autel au trône ; nulle superstition qui indigné les sages ; aucun mystère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité , et qui , en les irritant contre des choses incompréhensibles leur puisse faire rejeter l'idée d'un DIEU que tout le monde doit comprendre.

L E J E S U I T E.

Comment donc , avec une doctrine que vous dites si pure , pouvez-vous souffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine si ridicule ?

L E M A N D A R I N.

Eh ! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaste empire aussi peuplé que votre Europe ? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte simple et sublime ; ce ne peut être que l'ouvrage des temps et des sages. Les hommes seraient plus justes et plus heureux. Je suis certain , par une longue expérience , que les passions , qui font commettre de si grands crimes , s'autorisent presque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

L E J E S U I T E.

Comment ! vous croyez que les passions raisonnent , et qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raisonnent mal ?

L E M A N D A R I N.

Cela n'arrive que trop souvent.

L E J E S U I T E.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs superstitieuses?

L E M A N D A R I N.

Vous le savez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un esprit assez juste pour les sentir, et non assez sage pour chercher la vérité ailleurs; ou bien ces erreurs entrent dans un esprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduisent souvent à l'athéisme: on dit: Mon bonze m'a trompé; donc il n'y a point de religion; donc il n'y a point de DIEU; donc je dois être injuste si je puis l'être impunément. Dans le second cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatisme: on dit: Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode sont les ennemis de DIEU; qu'on peut, en sûreté de conscience, égorger tous ceux qui disent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a sept. Ainsi je peux assassiner dans l'occasion mes amis, mes parens, mon roi, pour faire mon salut.

L E J E S U I T E.

Il semble que vous vouliez parler de nos moines

moines sous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort ; ne seriez-vous pas un peu malin ?

L E M A N D A R I N.

Je suis juste , je suis vrai , je suis humain. Je n'ai acception de personne ; je vous dis que les particuliers et les hommes publics commettent souvent sans remords les plus abominables injustices , parce que la religion qu'on leur prêche et qu'on altère leur semble absurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde , qui ne connaît que sa presqu'île , se moque de ses théologiens qui lui crient que son dieu *Vishnou* s'est métamorphosé neuf fois pour venir converser avec les hommes ; et que , malgré le petit nombre de ses incarnations , il est fort supérieur au dieu *Sommona-Codom* qui s'est incarné chez les Siamois jusqu'à cinq cents cinquante fois. Notre raïa , qui entend à droite et à gauche cent rêveries de cette espèce , n'a pas de peine à sentir combien une telle religion est impertinente ; mais son esprit , séduit par son cœur pervers , en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion : alors il s'abandonne à toutes les fureurs de son ambition aveugle ; il insulte ses voisins , il les dépouille ; les campagnes sont ravagées ; les villes mises en cendres , les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre , au contraire , ils avaient fait en chaire

Dialogues. Tome II.

† R

le panégyrique des destructeurs nommés conquérans , et ils avaient même arrosé ses drapeaux en cérémonie de l'eau lustrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monstrueuses débauches, toutes les barbaries des assassinats sont commis alors sans scrupule; la famine et la contagion achèvent de désoler cette terre abreuvée de sang. Et cependant les prédicateurs du voisinage prêchent tranquillement la controverse devant de bonnes vieilles femmes qui, au sortir du sermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, si leur prochain soutenait que *Sommona-Codom* s'est incarné cinq cents quarante-neuf fois et non pas cinq cents cinquante.

J'ose dire que si ce raïa avait été infiniment persuadé de l'existence d'un DIEU infini, présent par-tout, infiniment juste, et qui doit par conséquent venger l'innocence opprimée, et punir un scélérat né pour le malheur du genre-humain; si ses courtisans avaient les mêmes principes, si tous les ministres de la religion avaient fait tonner dans son oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoses de *Vishnou*, alors ce raïa aurait hésité à se rendre si coupable.

Il en est de même dans toutes les conditions; j'en ai vu plus d'un triste exemple dans les pays étrangers et dans ma patrie.

LE JESUITE.

Ce que vous dites n'est que trop vrai ; il faut en convenir, et j'en augure un bon succès pour l'objet de ma mission : mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, si vous pensez qu'il soit possible d'obtenir des hommes qu'ils se bornent à un culte simple, raisonnable et pur envers l'Etre suprême ? Ne faut-il pas aux peuples quelque chose de plus ? n'ont-ils pas besoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illusions respectables ? n'est-il pas avantageux pour eux qu'ils soient pieusement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens sages ? Une prédiction heureusement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien ?

LE MANDARIN.

Vous me paraissez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, si elle pouvait en effet être utile au genre humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité.

LE JESUITE.

Cela est bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie et en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand succès ; les apparitions des saints, les

possessions du malin ont fait chez nous bien des conversions. Ce n'est pas comme chez vos bonzes :

L E M A N D A R I N.

Chez vous , comme chez eux , la superstition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos histoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aisée. La plupart de vos Européans ont ressemblé à un certain roi (*) d'une petite province de votre Occident , qui portait , dit-on , je ne fais quelle petite pagode à son bonnet , et qui lui demandait toujours permission de faire assassiner ou empoisonner ceux qui lui déplaisaient. Votre premier empereur chrétien se souilla de parricides , comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre-humain est bien à plaindre ; les passions portent les hommes aux crimes ; s'il n'y a point d'expiation , ils tombent dans le désespoir et dans la fureur ; s'il y en a , ils commettent le crime impunément.

L E J E S U I T E.

Eh bien , ne vaudrait-il pas mieux proposer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laisser sans secours. »

L E M A N D A R I N.

Oui ; et le meilleur remède est de réparer ,

(*) *Louis XI.*

par une vie pure , les injustices qu'on peut avoir commises. Adieu. Voici le temps où je dois soulager quelques-uns de mes frères qui souffrent. J'ai fait des fautes comme un autre ; je ne veux pas les expier autrement ; je vous conseille d'en faire de même.

SECONDE CONFERENCE.

LE JESUITE.

Je vous supplie , avec humilité , de me procurer une place de mandarin , comme plusieurs de nos pères en ont eu , et d'y faire joindre la permission de nous bâtir une maison et une église , et de prêcher en chinois ; vous savez que je parle la langue.

LE MANDARIN.

Mon crédit ne va pas jusque-là ; les juifs , les mahométans qui sont dans notre empire , et qui connaissent un seul Dieu , comme nous , ont demandé la même permission , et nous n'avons pu la leur accorder : il faut suivre les lois.

LE JESUITE.

Point du tout ; il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes.

LE MANDARIN.

Oui , si les hommes vous commandent des choses évidemment criminelles ; par exemple ,

d'égorger votre père et votre mère, d'empoisonner vos amis ; mais il me semble qu'il n'est pas injuste de refuser à un étranger la permission d'apporter le trouble dans nos Etats , et de balbutier dans notre langue , qu'il prononce toujours fort mal , des choses que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

L E J E S U I T E.

J'avoue que je ne prononce pas tout-à-fait aussi bien que vous ; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce : pour le trouble et la discorde , c'est vraiment tout le contraire ; c'est la paix que j'apporte.

L E M A N D A R I N.

Vous souvenez-vous de la fameuse requête présentée à nos neuf tribunaux suprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les propres mots qui vous regardent , et que vous avez conservés vous-mêmes (a) : » Ils vinrent d'Europe à Manille
 » sous la dynastie Defning. Ceux de Manille
 » se faisaient leur commerce avec les Japonais.
 » Ces européens se servirent de leur religion
 » pour gagner le cœur des Japonais ; ils en
 » séduisirent un grand nombre. Ils attaquèrent

(a) Recueil des Lettres intitulées *édifiantes*, pages 98 et suivantes.

» ensuite le royaume en dedans et en dehors,
 » et il ne s'en fallut presque rien qu'ils ne s'en
 » rendissent tout-à-fait les maîtres. Ils répan-
 » dent dans nos provinces de grandes sommes
 » d'argent ; ils rassemblent , à certains jours ,
 » des gens de la lie du peuple mêlés avec les
 » femmes ; je ne fais pas quel est leur dessein ,
 » mais je fais qu'ils ont apporté leur religion
 » à Manille ; et que Manille a été envahie , et
 » qu'ils ont voulu subjuguier le Japon , &c. »

LE JESUITE.

Ah ! pour Manille et pour le Japon , passe ;
 mais pour la Chine , vous savez que c'est tout
 autre chose ; vous connaissez la grande véné-
 ration , le profond respect , le tendre attache-
 ment , la sincère reconnaissance que....

LE MANDARIN.

Mon Dieu, oui , nous connaissons tout cela ;
 mais souvenez-vous , encore une fois , des
 paroles que le dernier empereur *Yont-Chin* ,
 d'éternelle mémoire , adressa à vos bonzes noirs ;
 les voici : (b)

» Que diriez-vous si j'envoyais une troupe
 » de bonzes et de lamas dans votre pays ?
 » comment les recevriez-vous ? Si vous avez
 » su tromper mon père , n'espérez pas me

(b) Lettres intitulées *édifiantes* , dix-septième recueil ,
 page 263.

„ tromper de même; vous voulez que tous les
 „ Chinois embrassent vos lois; votre culte
 „ n'en tolère pas d'autres, je le fais. En ce
 „ cas, que deviendrons-nous? les sujets de
 „ vos princes? Les disciples que vous faites
 „ ne connaissent que vous; dans un temps de
 „ troubles, ils n'écouteront d'autre voix
 „ que la vôtre. Je fais bien qu'à présent il n'y
 „ a rien à craindre; mais quand les vaisseaux
 „ viendront par milliers, il pourrait y avoir
 „ du désordre; &c. „

L E J E S U I T E.

Il est vrai que nous avons transmis à notre
 Europe ce triste discours de l'empereur *Yont-
 Chin*. Nous sommes d'ailleurs obligés d'avouer
 que c'était un prince très-sage et très-vertueux,
 qui a signalé son règne par des traits de bien-
 fesance au-dessus de tout ce que nos princes
 ont jamais fait de grand et de bon. Mais après
 tout, les vertus des infidèles sont des crimes
 (c); c'est une des maximes incontestables de
 notre petit pays. Mais qu'est-il arrivé à ce
 grand empereur? il est mort sans sacrements, il
 est damné à tout jamais. J'aime la paix, je

(c) Cette doctrine est très-nouvelle dans le christianisme.
 Les premiers pères ont soutenu précisément tout le contraire;
 mais les théologiens sont devenus barbares à mesure qu'ils
 sont devenus puissans. Voyez la *Mothé le Vayer*, *Traité de la*
vertu des païens.

vous l'apporte ; mais plutôt au ciel , pour le bien de vos ames , que tout votre empire fût bouleversé , que tout nageât dans le sang , et que vous expirassiez tous jusqu'au dernier , confessés par des jésuites ! Car enfin , qu'est-ce qu'un royaume de sept cents lieues de long sur sept cents lieues de large réduit en cendres ? c'est une bagatelle. C'est l'affaire de quelques jours , de quelques mois , de quelques années tout au plus , et il s'agit de la gloire éternelle que je vous souhaite.

L E M A N D A R I N.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais , en vérité , vous devriez être content d'avoir fait massacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes ; mais , quand vous aurez armé dans notre empire les mains des enfans contre les pères , les disciples contre les maîtres , et les peuples contre les rois , il fera certain que vous aurez commis un très-grand mal ; et il n'est pas absolument démontré que vous et moi soyons éternellement récompensés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui soit sur la terre.

L E J E S U I T E.

Que votre nation soit la plus ancienne ou non , ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous savons

que depuis près de cinq mille ans votre empire est sagement gouverné ; mais vous avez trop de raison pour ne pas sentir qu'il faudrait , sans balancer , anéantir cet empire , s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Ça , répondez-moi , je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine , n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler ?

L E M A N D A R I N .

Non , je vous jure ; je ne brûlerais pas une grange.

L E J E S U I T E .

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

L E M A N D A R I N .

Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï dire qu'en votre année 1604 , quelques gens charitables voulurent en effet consumer , en un moment , par le feu toute la famille royale , et tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre , uniquement pour faire triompher une de vos sectes sur les ruines des autres sectes. Vous avez employé tantôt le fer , tantôt le feu à ces saintes intentions ; et c'est donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix ?

LE JESUITE.

Ce que je vous en dis n'est qu'une supposition théologique ; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfaisance et toutes les vertus : j'ajoute seulement que ma doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.

C'est vendre cher ses coquilles. Mais comment votre doctrine est-elle si belle, puisque vous me disiez hier qu'il fallait tromper ?

LE JESUITE.

Rien ne s'accorde plus aisément. Nous annonçons des vérités ; ces vérités ne sont pas à la portée de tout le monde, et nous rencontrons des ennemis, des jansénistes, qui nous poursuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors ? il faut bien soutenir une vérité utile par quelques mensonges qui le sont aussi ; on ne peut se passer de miracles : cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en faisons point ; mais nous disons que nous en avons fait ; et, si l'on nous croit, nous gagnons des âmes. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but ? Il est bien sûr que notre petit portugais *Xavier* ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaisseaux, cependant nous l'avons dit ; et plus

la chose est impossible et extravagante , plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait aussi ressusciter quatre garçons et cinq filles : cela était important. Un homme qui ne ressuscite personne n'a guère que des succès médiocres. Laissez - nous au moins guérir de la colique quelques servantes de votre maison ; nous ne demandons que la permission d'un petit miracle : ne fait-on rien pour son ami ?

L E M A N D A R I N.

Je vous aime ; je vous servirais volontiers ; mais je ne peux mentir pour personne.

L E J E S U I T E.

Vous êtes bien dur ; mais j'espère enfin vous convertir.

TROISIEME CONFERENCE.

L E J E S U I T E.

OUI , je veux bien convenir d'abord que vos lois et votre morale sont divines. Chez nous on n'a que de la politesse pour son père et sa mère ; chez vous on les honore , et on leur obéit toujours : nos lois se bornent à punir les crimes ; les vôtres décernent des récompenses aux vertus. Nos édits , pour l'ordinaire , ne parlent que d'impôts , et les vôtres

sont souvent des traités de morale ; vous recommandez la justice , la fidélité , la charité , l'amour du bien public , l'amitié ; mais tout cela devient criminel et abominable si vous ne pensez pas comme nous ; et c'est ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN.

Il vous sera difficile de remplir cet engagement.

LE JESUITE.

Rien n'est plus aisé ; toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi ; donc , malgré vos vertus que j'honore , vous êtes tous des coquins , théologiquement parlant.

LE MANDARIN.

Honnêtement parlant , votre père *le Comte* , votre père *Ricci* et plusieurs autres , n'ont-ils pas dit , n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions , il y a quatre mille ans , le peuple le plus juste de la terre , et que nous adorions le vrai DIEU dans le plus ancien temple de l'univers ? Vous n'existiez pas alors ; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans ; et avoir tort à présent ?

LE JESUITE.

Je vais vous le dire : notre doctrine est

incontestablement la meilleure : or les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine ; donc ils ont évidemment tort.

L E M A N D A R I N.

On ne peut mieux raisonner ; mais nous avons à Kanton des anglais , des hollandais , des danois qui pensent tout différemment de vous ; qui vous ont chassés de leurs pays , parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable , et qui disent que vous êtes des corrupteurs ; vous-mêmes vous avez eu des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte ; vous vous anathématisiez les uns les autres : ne sentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européens qui venaient nous enseigner un système dans lequel ils n'étaient pas d'accord entre eux ? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfans perdus des puissances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers ? Quel fanatisme ! quelle fureur vous fait passer les mers pour venir aux extrémités de l'Orient , nous étourdir par vos disputes , et fatiguer nos tribunaux de vos querelles ? Vous nous apportez votre pain et votre vin , et vous dites qu'il n'est permis qu'à vous de boire du vin ; assurément cela n'est pas honnête et civil. Vous nous dites que nous ferons damnés si nous ne mangeons de votre pain ; et puis , quand quelques-uns de nous ont eu la politesse d'en

manger , vous leur dites que ce n'est pas du pain , que ce sont des membres d'un corps humain et du sang , et qu'ils seront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penser autre chose de vous , sinon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes , et qui couriez par le monde comme des échappés ? Du moins les européens d'Angleterre , de Hollande , de Danemarck et de Suède , ne nous disent pas que du pain n'est pas du pain , et que du vin n'est pas du vin ; ne soyez pas surpris s'ils ont paru à la Chine et dans l'Inde plus raisonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin ; et vous voulez qu'on vous le permette ?

L E J E S U I T E.

Ne parlons point de ce mystère. Il est vrai que dans notre Europe le réformé , le protestant , le moliniste , le janséniste , l'anabaptiste , le méthodiste , le morave , le memnoniste , l'anglican , le quaker , le piétiste , le coccéen , le voëtien , le focinien , l'unitaire rigide , le millénaire veulent chacun tirer à eux la vérité , qu'ils la mettent en pièces , et qu'on a bien de la peine à en rassembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons sur le fonds des choses.

L E M A N D A R I N .

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque disputeur , vous verriez qu'ils ne font de même avis sur aucun point. Vous savez combien nous fûmes scandalisés quand notre prince *Ourlebert* , que vous avez séduit , nous dit que vous aviez deux lois , que ce qui avait été autrefois vrai et bon était devenu faux et mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés ; ils le feraient bien davantage , s'ils apprenaient que depuis dix-sept siècles vous êtes occupés à expliquer , à retrancher et à ôter , à concilier , à rajuster , à forger : nous , au contraire , depuis cinquante siècles , nous n'avons pas varié un seul moment.

L E J E S U I T E .

C'est parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre simple raison ; elle vous a dit qu'il y a un DIEU , et qu'il faut être juste ; il n'y a pas moyen de disputer sur cela ; mais il fallait écouter quelque chose au-dessus de votre raison ; il fallait lire tous les livres du peuple juif , que malheureusement vous ne connaissez pas , et il fallait les croire ; et ensuite il fallait ne les plus croire , et lire tous nos livres grecs et latins. Alors vous auriez eu , comme nous , mille belles querelles toutes les années ; chaque querelle aurait occasionné une décision
admirable

admirable , un jugement nouveau : voilà ce qui vous a manqué , et c'est ce que je veux apprendre aux Chinois , mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN.

Eh bien , quand les Chinois , pour le bien de la paix , sauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident ; en feront-ils plus justes ? honoreront-ils leurs parens davantage ? feront-ils plus fidelles à l'empereur ? l'empire fera-t-il mieux gouverné , les terres mieux cultivées ?

LE JESUITE.

Non assurément ; mais les Chinois seront sauvés comme moi ; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent ?

LE JESUITE.

Ils ne le comprendront pas non plus ?

LE MANDARIN.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre ?

LE JESUITE.

C'est qu'il est nécessaire aujourd'hui à tous les hommes de le savoir.

Dialogues. Tome II.

† S

L E M A N D A R I N.

S'il est nécessaire à tous les hommes de le favoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré ? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-mêmes si long-temps , pourquoi n'en a t-on jamais rien su dans toute la grande Tartarie , dans l'Inde et au Japon ? Ce qui est nécessaire à tous les hommes ne leur est-il pas donné à tous ? n'ont-ils pas tous les mêmes sens , le même instinct d'amour propre , le même instinct de bienveillance , le même instinct qui les fait vivre en société ? Comment se pourrait-il faire que l'Etre suprême , qui nous a donné tout ce qui nous est convenable , nous eût refusé la seule chose essentielle ? N'est-ce pas une impiété de le croire ?

L E J E S U I T E.

C'est qu'il n'a fait ce présent qu'à ses favoris.

L E M A N D A R I N.

Vous êtes donc son favori ?

L E J E S U I T E.

Je m'en flatte.

L E M A N D A R I N.

Pour moi , je suis simplement son adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples et à toutes les sectes de votre Europe , qui croient que vous êtes des réprouvés , et tant que vous

vous persécuterez les uns les autres, il ne sera pas prudent de vous écouter.

LE JESUITE.

Ah ! si jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine !

LE MANDARIN.

Faites mieux ; pardonnez-leur. Vivons doucement tous ensemble, tant que vous serez ici ; secourons-nous mutuellement ; adorons tous l'Etre suprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites et l'esprit plus inquiet, cependant nous sommes tous frères.

LE JESUITE.

Tous frères ! et que deviendra mon titre de père ?

LE MANDARIN.

Vous convenez tous qu'il faut aimer DIEU ?

LE JESUITE.

Pas tout-à-fait, mais je le permets.

LE MANDARIN.

Qu'il faut être modéré, sobre, compatissant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen ?

L E J E S U I T E.

Oui.

L E M A N D A R I N.

Eh bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous assure que vous êtes de ma religion.

L E J E S U I T E.

Ah ! vous vous rendez à la fin. Je savais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin et le jésuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profession de foi.

1°. La religion consiste dans la soumission à DIEU et dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité incontestable est reconnue de toutes les nations et de tous les temps : il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un consentement unanime : les vaines opinions qui se contredisent sont fausses.

3°. Tout peuple qui se vante d'avoir une religion particulière pour lui seul offense la Divinité et le genre-humain ; il ose supposer que DIEU abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les superstitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer sur les esprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont séduite, d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il est constaté par l'histoire que ces différentes sectes , qui se proscrivent réciproquement avec tant de fureur , ont été la source de mille guerres civiles , et il est évident que , si les hommes se regardaient tous comme des frères , également soumis à leur père commun , il y aurait eu moins de sang versé sur la terre , moins de saccagemens , moins de rapines , et moins de crimes de toute espèce.

6°. Des lamas et des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit , après avoir avalé un enfant , disent une sottise ; s'ils ordonnent de la croire , ce sont des charlatans tyranniques ; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas , ils sont des monstres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins absurdes , et non moins fausses , auraient également tort de commander de les croire , quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance ; car l'Etre suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame , mais sur leurs vertus et sur leurs iniquités : une opinion , quelle qu'elle soit n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu ; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose , tel ou tel prodige , mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal , on ne vous

demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père et sa mère, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge sur vos actions.

8°. *Si tu n'es pas instruit de certains faits, si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu ne sais par cœur certaines formules, si tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu seras éternellement malheureux.* Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde et de plus horrible. *Si tu es juste tu seras récompensé, si tu es injuste tu seras puni.* Voilà ce qui est raisonnable.

9°. Certains brames, qui croient que les enfans morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange sont condamnés à des supplices éternels, sont les plus insensés de tous les hommes et les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles et dans l'Etat ne sont pas les moins méchans.

10°. Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré et sage.

11°. Si vous donnez à un charlatan le privilège exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstitions pour tous les jours

de l'année ; il intimidera les peuples et les magistrats par les conjonctions et les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs , ils prédiront des événemens différens ; ils se décrediteront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12°. Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvemens des globes , qui n'attribuent d'influence à aucun , et qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur et le guide de tous les globes ; et notre petit globe en sera plus heureux.

13°. Il est impossible que l'esprit de paix , l'amour du prochain , le bon ordre , en un mot , la vertu subsiste au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute entre les lettrés , qui se bornent à reconnaître un DIEU , à l'aimer , à le servir sans mélange de superstitions , et à servir leur prochain.

14°. C'est-là le premier devoir : le second est d'éclairer les superstitieux ; le troisième est de les tolérer en les plaignant , si on ne peut les éclairer.

15°. Il peut y avoir plusieurs cérémonies ; mais il n'y a qu'une seule morale. Ce qui vient de DIEU est universel et immuable ; ce qui vient des hommes est local , inconstant , périssable.

16°. Un imbécille dit : *Je dois penser comme mon bonze ; car tout mon village est de son avis : fors de ton village , pauvre homme , et tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze , et qui pensent tous différemment.*

17°. Voyage d'un bout de la terre à l'autre , tu verras que par-tout deux et deux font quatre , que DIEU est adoré par - tout ; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir sans huile , et que là , en mourant , il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laisse là leur huile et leur queue , et sers le maître de l'univers.

18°. Voici un des grands maux que la superstition a fait naître. Un homme a violé sa sœur et tué son frère ; mais il fréquente une pagode ; il récite certaines formules dans une langue étrangère ; il porte une certaine image sur sa poitrine ; mille vieilles s'écrient : Le bon homme ! le saint homme !

Un juste avoue franchement qu'on peut adorer DIEU sans faire ce pèlerinage , sans réciter cette formule ; mille vieilles s'écrient : Au monstre , au scélérat.

19°. Voici le comble de l'abomination. Voici ce qui fait sécher d'horreur et gémir d'être

d'être né homme. Un chef des pagodes ,
 affassin , empoisonneur public , a peuplé l'Inde
 de ses bâtards , et a vécu tranquille et respecté ;
 il a donné des lois aux princes. Un juste a
 dit : Gardez-vous d'imiter ce chef des pago-
 des ; gardez-vous de croire les métamorphoses
 qu'il enseigne , et ce juste a été brulé à petit
 feu dans la place publique.

20°. O vous , fanatiques actifs , qui depuis
 long-temps troublez la terre par vos querelles
 raisonnées ! et vous , fanatiques passifs , qui ,
 sans raisonner , avez été mordus de ces enra-
 gés , et qui êtes malades de la même rage ,
 tâchez de guérir si vous pouvez ; essayez de
 cette recette que voici. Adorez DIEU sans
 vouloir le comprendre ; aimez -le sans vous
 plaindre des maux qui sont mêlés sur la terre
 avec les biens ; regardez comme vos frères , le
 Japonais , le Siamois , l'Indien , l'Africain , le
 Persan , le Turc , le Russe , et même les habitans
 des Pays-Bas de l'Occident méridional de
 l'Europe qui tient si peu de place sur la carte.

X X I X.

D I A L O G U E S.

D'EVHEMERE. (a).

P R E M I E R D I A L O G U E.

S U R A L E X A N D R E.

C A L L I C R A T E.

Eh bien, sage *Evhémère*, qu'avez-vous vu dans vos voyages ?

E V H E M E R E.

Des sottises.

C A L L I C R A T E.

Quoi ! vous avez voyagé à la suite d'*Alexandre*, et vous n'êtes point en extase d'admiration ?

E V H E M E R E.

Vous voulez dire de pitié.

(a) *Evhémère* était un philosophe de Syracuse, qui vivait dans le siècle d'*Alexandre*. Il voyagea autant que les *Pythagore* et les *Zoroastre*. Il écrivit peu ; nous n'avons sous son nom que ce petit ouvrage.

CALLICRATE.

De pitié pour *Alexandre* !

EVHEMERE.

Pour qui donc ? je ne l'ai vu que dans l'Inde et dans Babylone, où j'avais couru comme les autres, dans la vaine espérance de m'instruire. On m'a dit qu'en effet il avait commencé ses expéditions comme un héros, mais il les a finies comme un fou : j'ai vu ce demi-dieu devenu le plus cruel des barbares après avoir été le plus humain des Grecs. J'ai vu le sobre disciple d'*Aristote* changé en un méprisable ivrogne. J'arrivai auprès de lui, lorsqu'au sortir de table il s'avisa de mettre le feu au superbe temple d'*Esthékar*, pour contenter le caprice d'une misérable débauchée, nommée *Thaïs*. Je le suivis dans ses folies de l'Inde ; enfin je l'ai vu mourir à la fleur de son âge dans Babylone, pour s'être enivré comme le dernier des goujats de son armée.

CALLICRATE.

Voilà un grand homme bien petit.

EVHEMERE.

Il n'y en a guère d'autres : ils sont comme l'aimant dont j'ai découvert une propriété ; c'est qu'il a un côté qui attire et un côté qui repousse.

C A L L I C R A T E.

Alexandre me repousse furieusement quand il brûle une ville étant ivre. Mais je ne connais point cette Esthékar dont vous me parlez ; je savais seulement que cet extravagant et la folle *Thaïs* avaient brûlé Persépolis pour s'amuser.

E V H E M E R E.

Esthékar est précisément ce que les Grecs appellent Persépolis. Il plaît à nos Grecs d'habiller tout l'univers à la grecque ; ils ont donné au fleuve Zom-bodpo le nom d'Indos ; ils ont appelé Hydaspes un autre fleuve : aucune des villes assiégées et prises par *Alexandre* n'est connue par son véritable nom ; celui même d'Inde est de leur invention. Les nations orientales l'appelaient Odhu. C'est ainsi qu'en Egypte ils ont fait les villes d'Héliopolis, de Crocodilopolis, de Memphis ; pour peu qu'ils trouvent un mot sonore , ils sont contents. Ils ont ainsi trompé toute la terre , en nommant les dieux et les hommes.

C A L L I C R A T E.

Il n'y a pas grand mal à cela. Je ne me plains pas de ceux qui ont ainsi trompé le monde ; je me plains de ceux qui le ravagent. Je n'aime point votre *Alexandre* qui s'en va de la Grèce en Cilicie , en Egypte , au mont

Caucaſe , et de là jufqu'au Gange , toujours tuant tout ce qu'il rencontre , ennemis , indifférens , et amis.

E V H E M E R E.

Ce n'étoit qu'un rendu : s'il alla tuer des perſes , les Perſes étoient auparavant venus tuer des grecs ; s'il courut vers le Caucaſe , dans les vaſtes contrées habitées par les Scythes , ces Scythes avoient ravagé deux fois la Grèce et l'Afie. Toutes les nations ont été de tout temps volées , enchaînées , exterminées les unes par les autres. Qui dit *ſoldat* dit *voleur*. Chaque peuple va voler ſes voiſins au nom de ſon dieu. Ne voyons-nous pas aujourd'hui les Romains nos voiſins ſortir du repaire de leurs ſept montagnes , pour voler les Volſques , les Antiates , les Samnites ? Bientôt ils viendront nous voler nous-mêmes , s'ils peuvent parvenir à faire des barques. Dès qu'ils ſavent que Véies , leur voiſine , a un peu de blé et d'orge dans ſes magafins , ils ſont déclarer par leurs prêtres ſéciales qu'il eſt juſte d'aller voler les Véiens. Ce brigandage devient une guerre ſacrée. Ils ont des oracles qui commandent le meurtre et la rapine. Les Véiens ont auſſi leurs oracles qui leur promettent qu'ils voleront la paille des Romains. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* volent aujourd'hui pour eux les provinces

qu'ils avaient volées pour leur maître voleur. Tel a été, tel est, et tel sera toujours le genre humain. J'ai parcouru la moitié de la terre, et je n'y ai vu que des folies, des malheurs et des crimes.

C A L L I C R A T E.

Puis-je vous demander si parmi tant de peuples vous en avez trouvé un qui fût juste?

E V H E M E R E.

Aucun.

C A L L I C R A T E.

Dites-moi donc qui est le plus sot et le plus méchant?

E V H E M E R E.

C'est le plus superstitieux.

C A L L I C R A T E.

Pourquoi le plus superstitieux est-il le plus méchant?

E V H E M E R E.

C'est que le superstitieux croit faire par devoir ce que les autres font par habitude ou par un accès de folie. Un barbare ordinaire, tel qu'un grec, un romain, un scythe, un perse, quand il a bien tué, bien volé, bien bu le vin de ceux qu'il vient d'assassiner, bien violé les filles des pères de famille égorgés, n'ayant plus besoin de rien, devient tranquille et humain pour se délasser. Il écoute

la pitié que la nature a mise au fond du cœur de l'homme. Il est comme le lion qui ne court plus après la proie dès qu'il n'a plus faim ; mais le superstitieux est comme le tigre qui tue et qui déchire encore lors même qu'il est rassasié. L'hierophante de Pluton lui a dit : *Massacre tous les adorateurs de Mercure , brûle toutes les maisons , tue tous les animaux : mon dévot se croirait un sacrilège s'il laissait un enfant et un chat en vie dans le territoire de Mercure.*

CALLICRATE.

Quoi ! il y a sur la terre des peuples aussi abominables , et *Alexandre* ne les a pas exterminés , au lieu d'aller attaquer vers le Gange des gens paisibles et humains , et qui même , à ce qu'on dit , ont inventé la philosophie ?

EVHÉMERE.

Non vraiment ; il a passé comme un trait auprès d'une de ces petites peuplades de barbares fanatiques dont je viens de parler ; et , comme le fanatisme n'exclut pas la bassesse et la lâcheté , ces misérables lui ont demandé pardon , l'ont flatté , lui ont donné une partie de l'or qu'ils avaient volé , et ont obtenu permission d'en voler encore.

CALLICRATE.

L'espèce humaine est donc une espèce bien horrible ?

E V H E M E R E.

Il y a quelques moutons parmi le grand nombre de ces animaux ; mais la plupart sont des loups et des renards.

C A L L I C R A T E.

Je voudrais savoir pourquoi cette différence énorme dans la même espèce.

E V H E M E R E.

On dit que c'est pour que les renards et les loups mangent des agneaux.

C A L L I C R A T E.

Non , ce monde-ci est trop misérable et trop affreux ; je voudrais savoir pourquoi tant de calamités , et tant de bêtises.

E V H E M E R E.

Et moi aussi. Il y a long-temps que j'y rêve en cultivant mon jardin à Syracuse.

C A L L I C R A T E.

Eh bien , qu'avez-vous rêvé ? Dites-moi , je vous prie , en peu de mots , si cette terre a toujours été peuplée d'hommes ; si la terre elle-même a toujours existé ; si nous avons une ame ; si cette ame est éternelle , comme on le dit de la matière ; s'il y a un dieu ou plusieurs dieux ; ce qu'ils font , à quoi ils sont bons. Qu'est-ce que la vertu ? Qu'est-ce que l'ordre et le désordre ? Qu'est-ce que la nature ? a-t-elle des lois ? qui les a faites ?

qui a inventé la société et les arts ? quel est le meilleur gouvernement ? et surtout , quel est le meilleur secret pour échapper aux périls dont chaque homme est environné à chaque instant ? Nous examinerons le reste une autre fois.

EVHEMERE.

En voilà pour dix ans au moins , en parlant dix heures par jour.

CALLICRATE.

Cependant tout cela fut traité hier chez la belle *Eudoxe* par les plus aimables gens de Syracuse.

EVHEMERE.

Eh bien , que fut-il conclu ?

CALLICRATE.

Rien. Il y avait là deux sacrificateurs , l'un de *Cérès* , l'autre de *Junon* , qui finirent par se dire des injures. Allons , dites-moi sans façon tout ce que vous pensez. Je vous promets de ne vous point battre , et de ne vous point déferer au sacrificateur de *Cérès*.

EVHEMERE.

Eh bien , venez m'interroger demain : je tâcherai de vous répondre ; mais je ne vous promets pas de vous satisfaire.

SECON D. DIALOGUE.

Sur la Divinité.

CALLICRATE.

JE commence par la question ordinaire : Y a-t-il un *Théos* ? Le grand-prêtre de *Jupiter Ammon* a déclaré qu'*Alexandre* était son fils, et il a été bien payé ; mais ce *Théos* existe-t-il ? et depuis le temps qu'on en parle ne s'est-on pas moqué de nous ?

EVHEMERE.

On s'en est bien moqué en effet, quand on nous a fait adorer un *Jupiter* mort en Crète, et un belier de pierre caché dans les fables de la Lybie. Les Grecs, qui ont de l'esprit jusqu'à la folie, se sont indignement moqués du genre-humain, quand d'un mot grec qui signifiait *courir*, ils ont fait des *théoi*, des dieux qui courent (*). Leurs prétendus philosophes, qui sont, à mon avis, les raisonneurs de ce monde les moins raisonnables, ont prétendu que les coureurs, tels que *Mars*, *Mercury*, *Jupiter*, *Saturne*, étaient des dieux immortels, parce qu'ils marchent toujours, et qu'ils paraissent se mouvoir eux-mêmes. Ils auraient pu,

(*) Les planètes.

par le même argument , donner de la divinité aux moulins à vent.

CALLICRATE.

Non, non , je ne vous parle pas des rêveries d'Athènes , ni de celles de l'Egypte. Je ne vous demande pas si une planète est dieu , si le belier d'*Ammon* est dieu , si le bœuf *Apis* est dieu , et si *Cambise* a mangé un dieu en le faisant mettre à la broche ; je vous demande très-sérieusement s'il y a un Dieu qui ait fait le monde. On m'a ri au nez dans Syracuse , quand j'ai dit que peut-être il y en avait un.

EVHEMERE.

Et où logez-vous , s'il vous plaît , dans Syracuse ?

CALLICRATE.

Chez *Hiérax* , l'archonte , qui est mon ami intime , et qui ne croit pas plus en DIEU qu'*Epicure*.

EVHEMERE.

N'a-t-il pas un beau palais cet archonte ?

CALLICRATE.

Admirable ; c'est un corps de logis orné de trente-six colonnes corinthiennes , entre lesquelles sont des statues de la main des plus grands maîtres. Et pour les deux ailes....

E V H E M E R E.

Faites-moi grâce des deux ailes. Il me suffit qu'un beau palais me démontre un architecte.

C A L L I C R A T E.

Ah ! je vois où vous en voulez venir ; vous allez me dire que l'arrangement de l'univers, l'immensité de l'espace, remplie de mondes qui tournent régulièrement autour de leurs soleils, la lumière qui jaillit en torrens de ces soleils, et qui court animer tous ces globes ; enfin cette fabrique incompréhensible démontre un fabricant souverainement intelligent, puissant, éternel ; vous allez m'étaler les belles découvertes des *Platon* qui ont agrandi la sphère des êtres ; vous m'allez faire voir le grand Etre qui préside à cette foule d'univers tous faits les uns pour les autres. Ces discours tant rebattus ne persuadent pas nos épicuriens. Ils vous disent froidement qu'ils ne disconviennent pas que la nature a tout fait, que c'est-là le grand Etre ; qu'on la voit, qu'on la sent dans le soleil, dans les astres, dans toutes les productions de notre globe, dans nous-mêmes, et qu'il y a une grande faiblesse, et bien peu de bon sens, à vouloir attribuer à je ne sais quel être imaginaire qu'on ne peut voir, et dont il est impossible de se former la plus légère idée, de lui attribuer, dis-je, les opérations de cette nature qui nous est si sensible, si

connue par ses travaux continuels , qui est partout , sous nos pieds , sur nos têtes , qui nous a fait naître , qui nous fait vivre et mourir ; et qui est visiblement le Dieu que vous cherchez : lisez le système de la nature , l'histoire de la nature , les principes de la nature , la philosophie de la nature , le code de la nature , les lois de la nature , &c.

E V H E M E R E .

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature ; que tout est art dans l'univers , et que l'art annonce un ouvrier.

C A L L I C R A T E .

Comment donc , point de nature , et tout est art ? quelle idée creuse !

E V H E M E R E .

C'est un philosophe peu connu , et peu compté peut-être parmi les philosophes , qui a le premier avancé cette vérité ; mais elle n'est pas moins vérité pour être d'un homme obscur (*). Vous m'avouerez que vous ne pouvez entendre par ce terme vague , *nature* , qu'un assemblage de choses qui existent , et dont la plupart n'existeront pas demain ; certes , des arbres , des pierres , des légumes , des chenilles , des chèvres , des filles et des singes , ne composent point un être absolu , quel qu'il

(*) C'est de lui-même que M. de Voltaire parle ici.

soit : des effets qui n'existaient point hier ne peuvent être la cause éternelle , nécessaire et productive. Votre nature , encore une fois , n'est qu'un mot inventé pour signifier l'universalité des choses.

Pour vous faire voir à présent que l'art a tout fait , observez seulement un insecte , un limaçon , une mouche , vous y verrez un art infini qu'aucune industrie humaine ne peut imiter : il faut donc qu'il y ait un artiste infiniment habile , et c'est ce que les sages appellent Dieu.

C A L L I C R A T E .

Cet artisan que vous supposez est , selon nos épicuriens , la force secrète qui agit éternellement dans cet assemblage toujours périssant et toujours reproduit que nous appelons nature.

E V H E M E R E .

Comment une force peut-elle être répandue dans des êtres qui ne sont plus , et dans ceux qui ne sont pas encore nés ? Comment cette force aveugle peut - elle avoir assez d'intelligence pour former des animaux sentans ou pensans , et tant de soleils qui probablement ne pensent point ? Vous sentez qu'un tel système , n'étant fondé sur aucune vérité antécédente , n'est qu'un rêve produit par

l'imagination en délire : la force secrète dont vous parlez ne peut subsister que dans un être assez puissant et assez intelligent pour former des animaux intelligens ; dans un être nécessaire ; puisque sans son existence il n'y aurait rien ; dans un être éternel , puisque , existant par lui-même , on ne peut assigner de moment où il n'ait pas existé ; dans un être bon , puisqu'étant la cause de tout , rien ne peut avoir fait entrer le mal dans lui. Voilà ce que nous autres stoïciens nous appelons Dieu : voilà le grand Etre à qui nous nous efforçons de ressembler par la vertu , autant que de faibles créatures peuvent approcher de l'ombre de leur créateur.

C A L L I C R A T E.

Et voilà ce que nos épicuriens vous nient. Vous êtes comme les sculpteurs ; ils font à coups de ciseaux une belle statue , et ils l'adorent. Vous forgez votre Dieu , et puis vous lui donnez le titre de bon ; mais regardez seulement notre Etna , la ville de Catane , engloutie depuis peu d'années , et ses ruines encore fumantes. Souvenez-vous de ce que Platon nous apprend de la destruction de l'île Atlantique , abymée il n'y a pas plus de dix mille ans ; songez à l'inondation qui détruisit la Grèce.

A l'égard du mal moral , souvenez-vous seulement de tout ce que vous avez vu , et

donnez l'épithète de bon à votre Dieu, si vous l'osez. On n'a jamais répondu à ce fameux argument. Ou DIEU n'a pu empêcher le mal, et en ce cas est-il tout-puissant ? ou il l'a pu, et il ne l'a pas fait ; alors où est sa bonté ?

DIEU HÉMERIE. NOUS ÉTIONS

Cet ancien raisonnement, qui semble détrôner DIEU, et mettre à sa place le chaos, m'a toujours effrayé : les folles horreurs dont j'ai été témoin sur ce malheureux globe, m'épouvantent encore davantage. Cependant aux pieds de ce mont Etna qui vomit la flamme et la mort autour de nous, je vois les campagnes les plus riantes et les plus fertiles : et, après dix ans de carnage et de destruction, je vois renaître dans Syracuse la paix, l'abondance, les plaisirs, les chansons et la philosophie ; il y a donc du bien dans ce monde, s'il y a tant de mal ; il est donc démontré que DIEU n'est pas absolument méchant, s'il est l'auteur de tout.

CALLICRATE.

Ce n'est pas assez qu'un Dieu ne soit pas toujours et complètement cruel, il faut qu'il ne le soit jamais ; et la terre, son prétendu ouvrage, est toujours affligée de quelque affreux désastre. Quand l'Etna se repose, d'autres

d'autres volcans sont en fureur. Quand *Alexandre* n'est plus , d'autres destructeurs s'élèvent ; il n'y a jamais eu un moment sur ce globe sans désastre et sans crime.

E V H E M E R E .

C'est à quoi j'en veux venir. L'idée d'un dieu bourreau , qui fait des créatures pour les tourmenter , est horrible et absurde : l'idée de deux dieux , dont l'un fait le bien , et l'autre fait le mal , est plus absurde encore , et n'est pas moins horrible. Mais si on vous prouve une vérité , existe-t-elle moins parce qu'elle traîne après elle des conséquences inquiétantes ? Il y a un Etre nécessaire , éternel , source de tous les êtres ; existera-t-il moins parce que nous souffrons ? existera-t-il moins parce que je suis incapable d'expliquer pourquoi nous souffrons ?

C A L L I C R A T E .

Capable ou non , je vous prie de hasarder avec moi ce que vous en pensez.

E V H E M E R E .

Je tremble ; car je vais vous dire des choses qui ressemblent à un système , et un système qui n'est pas démontré n'est qu'une folie ingénieuse : quoi qu'il en soit , voici la très-faible clarté que je crois apercevoir dans cette

Dialogues. Tome II.

† V

profonde nuit ; c'est à vous de l'éteindre ou de l'augmenter.

Je remarque d'abord que je n'ai pu acquérir l'idée d'un Dieu qu'après avoir acquis l'idée d'un Être nécessaire existant par lui-même , par sa nature , éternel , intelligent , bon et puissant. Tous ces caractères , qui me paraissent essentiels à DIEU , ne me disent pas qu'il ait fait l'impossible. Il n'empêchera jamais que les trois angles d'un triangle ne soient égaux à deux droits. Il ne pourra faire que deux propositions contradictoires s'accordent. Il était probablement contradictoire que le mal n'entrât pas dans le monde ; je présume qu'il était impossible que les vents nécessaires pour balayer les terres , et pour empêcher les mers de croupir , ne produisissent pas des tempêtes. Les feux répandus sous l'écorce de la terre , pour former les minéraux et les végétaux , devaient aussi ébranler ces terres , renverser des villes , écraser leurs habitans , affaïsser des montagnes et en élever d'autres.

Il eût été contradictoire que tous les animaux vécussent toujours et procréassent toujours : l'univers n'aurait pu les nourrir. Ainsi la mort , qu'on regarde comme le plus grand des maux , était aussi nécessaire que la vie. Il fallait que les désirs s'allumassent dans

les organes de tous les animaux, qui ne pouvaient chercher leur bien-être sans le désirer; ces affections ne pouvaient être vives sans être violentes, et par conséquent sans exciter ces fortes passions qui produisent les querelles, les guerres, les meurtres, les fraudes et le brigandage : enfin, DIEU n'a pu former l'univers qu'aux conditions suivant lesquelles il existe.

C A L L I C R A T E.

Votre dieu n'est donc pas tout-puissant?

E V H E M E R E.

Il est véritablement le seul puissant, puisque c'est lui qui a tout formé, mais il n'est pas extravagamment puissant. De ce qu'un architecte a élevé une maison de cinquante pieds bâtie de marbre, ce n'est pas à dire qu'il ait pu en faire une de cinquante lieues bâtie de confitures. Chaque être est circonscrit dans sa nature; et j'ose croire que l'Etre suprême est circonscrit dans la sienne. J'ose penser que cet architecte de l'univers, si visible à notre esprit, et en même temps si incompréhensible, n'habite ni les choux de nos jardins, ni le petit temple du capitolé. Quel est son séjour? de quel ciel, de quel soleil envoie-t-il ses éternels décrets à toute la nature? Je n'en fais rien; mais je fais que toute la nature lui obéit.

V 2

CALLICRATE.

Mais si tout lui obéit, quand croyez-vous qu'il ait donné les premières lois à toute cette nature, et qu'il ait formé ces soleils innombrables, ces planètes, ces comètes, cette chétive et malheureuse terre ?

EVHEMERE.

Vous me faites toujours des questions auxquelles on ne peut répondre que par des doutes. Si j'osais faire encore une conjecture, je dirais que l'essence de l'Être suprême, de cet Être éternel, formateur, conservateur, destructeur et reproducteur, étant d'agir, il est impossible qu'il n'ait pas agi toujours. Les œuvres de l'éternel *Demiourgos* ont été nécessairement éternelles, comme dès qu'un soleil existe, il est nécessaire que ses rayons pénètrent l'espace en droite ligne.

CALLICRATE.

Vous me répondez par des comparaisons : cela me fait soupçonner que vous ne voyez pas bien nettement les choses dont nous parlons ; vous cherchez à les éclaircir ; et quelque peine que vous preniez, vous rentrez toujours, malgré vous, dans le système de nos épicuriens qui attribuent tout à une force occulte, à la nécessité. Vous appelez cette force occulte Dieu, et ils l'appellent nature.

EVHEMERE.

Je ne serais pas fâché d'avoir quelque chose de commun avec les vrais épicuriens, qui sont d'honnêtes gens, très-sages et très-respectables ; mais je ne suis point d'accord avec ceux qui n'admettent des dieux que pour s'en moquer, en les représentant comme de vieux débauchés inutiles, abrutis par le vin, la bonne chère et l'amour.

À l'égard des bons épicuriens qui ne placent le bonheur que dans la vertu, mais qui n'admettent que le pouvoir secret de la nature, je suis de leur avis, pourvu qu'ils reconnaissent que ce pouvoir secret est celui d'un Être nécessaire, éternel, puissant, intelligent : car l'être qui raisonne, appelé homme, ne peut être l'ouvrage que d'un maître très-intelligent, appelé DIEU.

CALLICRATE.

Je leur communiquerai vos pensées, et je souhaite qu'ils vous regardent comme leur confrère.

T R O I S I E M E D I A L O G U E .

Sur la philosophie d'Epicure et sur la théologie grecque.

C A L L I C R A T E .

J'AI parlé à nos bons épicuriens. La plupart persistent à croire que leur doctrine au fond n'est guère différente de la vôtre. Vous admettez également un pouvoir éternel, occulte, invifible ; mais comme ils font gens de bon sens , ils avouent qu'il faut que ce pouvoir foit pensant , puisqu'il a fait des animaux qui pensent.

E V H E M E R E .

C'est un grand pas dans la connoissance de la vérité : mais pour ceux qui osent dire que la matière peut avoir d'elle-même la faculté de la pensée , il m'est impossible de raisonner avec eux ; car je pars d'un principe : *Pour produire un être pensant il faut l'être* ; et ils partent d'une supposition : *La pensée peut être donnée par un être qui ne pense point* : disons plus , par un être qui n'existe point ; car nous avons vu clairement qu'il n'y a point d'être qui foit la nature , et que ce n'est qu'un nom abstrait donné à la multitude des choses.

CALLIGRATE.

Dites-nous donc comment ce pouvoir secret et immense que vous appelez Dieu nous donne la vie , le sentiment et la pensée ? avons nous une ame ? les autres animaux en ont-ils une ? qu'est-ce que cette ame ? arrive-t-elle dans notre corps quand nous sommes en embryon dans le ventre de notre mère ? où va-t-elle quand ce corps est dissous ?

EVHEMERE.

Je suis invinciblement persuadé que DIEU nous a donné à tous , aux animaux , aux végétaux , aux soleils et aux grains de sable tout ce que nous avons , toutes nos facultés , toutes nos propriétés. Il est un art si profond et si incompréhensible dans les organes qui nous mettent au monde , qui nous font vivre , qui nous font penser , et dans les lois qui dirigent toutes choses , que je suis prêt à tomber ébloui et accablé , quand j'ose tenter de regarder la moindre partie de ce ressort universel par qui tout subsiste.

J'ai des sens qui d'abord me font du plaisir ou de la douleur. J'ai des idées , des images qui me viennent par mes sens , et qui entrent dans moi sans que je les appelle. Je ne les fais pas ces idées , et lorsqu'il s'en est amassé en moi une quantité assez grande , je suis tout

étonné de sentir en moi le pouvoir d'en composer quelques-unes. La propriété qui se développe en moi de me ressouvenir de ce que j'ai vu, et de ce que j'ai senti, fait que je compose dans ma tête l'image de ma nourrice avec celle de ma mère, et celle de la maison où je suis élevé avec celle de la maison voisine. Je rassemble ainsi mille idées différentes dont je n'ai créé aucune : ces opérations sont l'effet d'une autre faculté, celle de répéter les mots que j'ai entendus, et d'y attacher d'abord un peu de sens. On me dit qu'on appelle tout cela mémoire.

Enfin, quand le temps a un peu fortifié mes organes, on me dit que mes facultés de sentir, de me ressouvenir, d'assembler des idées, sont ce qu'on appelle *ame*.

Ce mot ne signifie et ne peut signifier que ce qui anime. Toutes les nations orientales ont donné le nom de vie à ce que nous nommons *ame* : nous avons la faculté de donner ainsi des noms généraux et abstraits aux choses que nous ne pouvons définir. Nous désirons ; mais il n'y a point dans nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons ; mais il n'y a pas dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. Les hommes de tout pays, j'entends

les

les hommes qui raisonnent , ont inventé des termes généraux pour exprimer toutes les opérations , tous les effets de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils voient ; ils ont dit la vie et la mort , la force et la faiblesse. Il n'y a pourtant point d'être réel qui soit , ou la faiblesse , ou la force , ou la mort , ou la vie : mais ces manières de s'exprimer sont si commodes qu'elles ont été adoptées de tout temps par les nations raisonneuses.

Si ces expressions ont servi pour la facilité du discours , elles ont produit bien des méprises. Les peintres , par exemple , et les sculpteurs ont voulu représenter la force , et ils ont figuré un gros homme avec une poitrine velue et des bras musculeux ; ils ont dessiné un enfant pour donner une idée de la faiblesse. On a personifié ainsi les passions , les vertus , les vices , les années et les jours. Les hommes se sont accoutumés , par ce déguisement continuel , à prendre toutes leurs facultés , toutes leurs propriétés , tous leurs rapports avec le reste de la nature , pour des êtres réels , et des mots pour des choses.

De ce mot *ame* qui est abstrait , ils ont fait une personne habitante dans notre corps ; ils ont divisé cette personne en trois , et des philosophes prétendus ont dit que ce nombre trois est parfait , parce qu'il est composé de

l'unité et de la dualité. De ces trois parties ils en ont fait présider une aux cinq sens, et ils l'ont appelée *psyché* ; une autre est dans la poitrine, et c'est *pneuma*, le souffle, l'haleine, l'esprit ; une troisième est dans la tête, et c'est la pensée, *nous*. De ces trois ames ils en ont fait une quatrième quand on est mort, c'est *skia*, ombres, manes ou farfadet.

On est bientôt parvenu à ne se jamais entendre, quand on prononce ce mot *ame* : il a fait naître mille questions qui forcent les savans à se taire, et qui autorisent les charlatans à parler. Ces ames, dit-on, viennent-elles toutes du premier homme créé par l'éternel *Demiourgos*, ou de la première femelle ? ou bien furent-elles formées d'ailleurs toutes à la fois, pour descendre chacune à leur tour ici-bas ? leur substance est-elle d'éther ou de feu ? ou bien ni de l'un ni de l'autre ? est-ce la femme ou son mari qui darde une ame avec la liqueur prolifique ? vient-elle dans l'utérus avant ou après que les membres de l'enfant sont formés ? sent-elle, pense-t-elle dans l'enveloppe de l'amnios où le fœtus est emprisonné ? son être augmente-t-il quand son corps augmente ? toutes les ames sont-elles de la même nature ? n'y a-t-il nulle différence entre l'ame d'*Orphée* et celle d'un imbécille ?

Quand cette ame est parvenue à sortir de la

matrice où elle a séjourné neuf mois entre une vessie pleine d'urine, et un sale boyau rempli de matière fécale, on a osé demander alors si cette personne est arrivée dans ce cloaque avec une pleine notion de l'infini, de l'éternité, de l'abstrait et du concret, du beau, du bon, du juste, de l'ordre. Ensuite on a disputé pour savoir si cette pauvre créature pensait toujours, comme si on pensait dans un sommeil plein et paisible, dans une profonde ivresse, dans l'anéantissement d'idées qui résulte d'une apoplexie complète, d'une épilepsie. Que de querelles absurdes, grand Dieu, entre tous ces aveugles sur la nature des couleurs ! Enfin que devient cette ame quand le corps n'est plus ? les grands précepteurs du genre-humain, *Orphée*, *Homère*, ont dit : elle est *skia*, elle est ombre, *farfadet*. *Ulysse* voit à l'entrée des enfers des farfadets, des ombres qui viennent lécher du sang et boire du lait dans une fosse. Des enchanteurs et des enchanteresses, qui ont un esprit de *Python*, évoquent des manes, des ombres qui montent de la terre. Il y a des ames dont les vautours mangent le foie ; d'autres se promènent continuellement sous des arbres ; et c'est-là la souveraine félicité, c'est le paradis d'*Homère*.

Les honnêtes gens n'ont pas été satisfaits de ces innombrables puérilités. Pour moi, j'ai

pris le parti de recourir à DIEU, et de lui dire : *C'est à toi, maître absolu de la nature que je dois tout ; tu m'as accordé le don du sentiment et de la pensée, comme tu m'as donné la faculté de digérer et de marcher. Je t'en remercie, et je ne te demande pas ton secret.* Cette prière est, à mon avis, plus raisonnable que les vaines et interminables disputes sur psyché, pneuma, nous et skia.

C A L L I C R A T E.

Si vous croyez que c'est DIEU qui nous tient lieu d'ame, vous n'êtes donc qu'une machine dont DIEU gouverne les ressorts ; vous êtes dans lui, vous voyez tout en lui, il agit en vous. Trouvez-vous, en conscience, ce système meilleur que le nôtre ?

E V H E M E R E.

J'aimerais mieux avoir confiance en DIEU qu'en moi. Quelques philosophes pensent ainsi ; leur petit nombre même me porte à croire qu'ils ont raison. Ils soutiennent que l'ouvrier doit être le maître de son ouvrage, et que rien ne peut arriver dans l'univers qui ne soit soumis à l'artisan souverain.

C A L L I C R A T E.

Quoi ! vous oseriez dire que DIEU est sans cesse occupé à faire jouer toutes ses machines ?

E V H E M E R E.

DIEU m'en préserve ! Voilà comme, dans

toutes les disputes, on fait dire à son adversaire ce qu'il n'a point dit ; je prétends , au contraire , que le Souverain éternel a établi , de toute éternité , ses lois qui seront toujours accomplies par tous les êtres. DIEU a commandé une fois , et l'univers obéit toujours.

CALLICRATE.

J'ai bien peur que mes théologiens épicuriens ne vous reprochent de faire DIEU auteur du péché : car enfin , s'il vous anime et si vous faites une faute , c'est lui qui la commet.

EVHEMERE.

C'est un reproche qu'on peut faire à toutes les sectes , excepté aux athées ; toute secte qui admet la plénitude de la puissance divine , la charge des délits qu'elle n'empêche pas : elle dit à DIEU : Seigneur souverain de tout , vous devez écarter tout mal ; c'est votre faute si vous laissez entrer l'ennemi dans la place que vous avez bâtie. DIEU lui répond : Ma fille , je ne peux faire les choses contradictoires ; il est contradictoire que le mal n'existe pas quand le bien existe ; il est contradictoire qu'il y ait du feu , et que ce feu ne puisse causer d'embrasement ; qu'il y ait de l'eau , et que cette eau ne puisse noyer un animal.

CALLICRATE.

Trouvez-vous cette solution bien suffisante ?

E V H E M E R E.

Je n'en connais point de meilleure.

C A L L I C R A T E .

Prenez garde, on vous dira que les adorateurs des dieux ont raisonné plus conséquemment que vous en Egypte et en Grèce, quand ils ont inventé un Tartare où les crimes sont punis, alors la justice divine est justifiée.

E V H E M E R E.

Etrange manière de justifier leurs dieux ! et quels dieux ! des adultères, des homicides, des chats et des crocodiles ! Il s'agit ici de savoir pourquoi le mal existe. Vos Grecs, vos Egyptiens, en rendent-ils raison ? en changent-ils la nature ? en adoucissent-ils les horreurs, en nous présentant une série de crimes et de tourmens éternels ? Ces dieux ne font-ils pas des monstres de barbarie d'avoir fait naître un *Tantale* pour qu'il mangeât son fils en ragoût, et pour qu'il fût ensuite dévoré de faim, en demeurant à table dans une suite infinie de siècles ? Un autre prince tourne incessamment sa roue entourée de serpens ; quarante-neuf filles d'un autre roi ont égorgé leurs maris, et remplissent un tonneau vide pendant l'éternité. Certes, il eût bien mieux valu que ces quarante-neuf filles, et tous ces princes damnés, n'eussent jamais été au monde : rien n'était

plus aisé que de leur épargner l'existence , les crimes et les supplices. Vos Grecs peignent leurs dieux comme des tyrans et des bourreaux immortels , occupés sans relâche à former des malheureux condamnés à commettre des crimes passagers , et à subir des supplices sans fin. Vous m'avouerez que cette théologie est bien infernale. Celle des épicuriens est plus humaine ; mais j'ose croire que la mienne est plus divine : Mon Dieu n'est ni un voluptueux indolent , comme ceux d'*Epicure* , ni un monstre barbare comme ceux de l'*Egypte* et de la Grèce.

CALLICRATE.

J'aime mieux votre Dieu que tous les autres : mais il me reste bien des scrupules ; je vous prierai de les lever dans notre premier entretien.

EVHEMERE.

Je ne vous donnerai jamais mes opinions que comme des doutes.

QUATRIEME DIALOGUE.

Si un Dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Epicure qui ne font rien.

C A L L I C R A T E .

JE suis convaincu que toute la terre et ce qui l'environne , le genre-humain et le genre animal , et tout ce qui est au-delà de nous , l'univers en un mot , ne s'est pas formé lui-même , et qu'il y règne un art infini ; je reçois avec respect l'idée d'un artisan unique , d'un maître suprême , que la nombreuse secte des épicuriens rejette. Je suppose que ce souverain de la nature est , à plusieurs égards , ce qu'était le dieu de *Timée* , le dieu d'*Ocellus Lucanus* et de *Pythagore* : il n'a pas créé la matière du néant , car le néant , comme vous savez , n'a point de propriétés ; rien ne vient de rien , rien ne retourne à rien : je conçois que l'universalité des choses est émanée de ce Dieu , qui seul est par lui-même , et dont tout est l'ouvrage : il a tout arrangé suivant les lois universelles qui résultent de sa sagesse autant que de sa puissance ; j'admets une grande partie de votre philosophie , quoiqu'elle révolte la plupart de

nos sages ; mais deux grandes difficultés m'arrêtent : il me semble que vous ne faites votre Dieu ni assez libre ni assez juste.

Il n'est point libre, puisqu'il est l'être nécessaire de qui l'immensité des choses est émanée nécessairement ; il n'est point juste, car la plupart des gens de bien sont persécutés pendant leur vie, et vous ne me dites point qu'on leur rende justice quand ils ne sont plus, et que les scélérats soient punis après leur mort. Les religions grecque et égyptienne ont un grand avantage sur votre théologie. Elles ont imaginé des peines et des récompenses. C'est, comme semble, la seule manière de mener les hommes ; pourquoi la négligez-vous ?

E V H E M E R E.

Je vais vous répondre sur la liberté, et ensuite je vous répondrai sur la justice. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut : or, certainement DIEU a fait tout ce qu'il a voulu. Il nous a daigné communiquer une portion de cette admirable liberté, dont nous jouissons quand nous agissons suivant notre volonté. Il a poussé sa bonté jusqu'à donner ce privilège à tous les animaux qui font ce qu'ils veulent, selon la portée de leurs forces.

DIEU étant très-puissant est très-libre, je ne vous dirai pas qu'il le soit infiniment ; car, malgré tout ce que disent les géomètres, je ne

fais pas ce que c'est que l'infini actuel (1). Je vous dirai seulement que DIEU n'est pas libre de faire l'impossible, parce que c'est une contradiction dans les termes; il n'est pas libre de faire en sorte que les deux côtés de l'équerre de *Pythagore* forment deux quarrés plus petits ou plus grands que le quarré formé du grand côté, parce que ce serait une contradiction, une chose impossible. C'est à peu-près ce que je vous ai déjà allégué; DIEU est si parfait, qu'il n'a pas la liberté de faire le mal.

A l'égard de sa justice, vous vous moqueriez trop de moi, si je vous parlais de l'enfer des Grecs. Leur chien *Cerbère* qui aboie de ses trois gueules, leurs trois Parques, leurs trois Euménides sont des imaginations si ridicules, que les enfans en rient. DIEU ne m'a point apparu, il ne m'a point montré *Alexandre* fouetté par trois furies de l'enfer, pour avoir fait mourir si injustement *Callisthènes*; et je n'ai point vu *Callisthènes* à table avec DIEU dans le dixième ciel, buvant du nectar servi de la main d'*Hébé*. DIEU m'a donné assez de raison pour me

(1) L'infini des géomètres n'a aucun rapport à l'infini actuel. Une grandeur infinie est une quantité plus grande qu'aucune quantité donnée du même genre, quelque grande qu'on la suppose. Une quantité infiniment petite est une quantité plus petite qu'aucune grandeur donnée; c'est le zéro considéré comme la limite, la fin d'une quantité décroissante. Ces quantités ont des rapports; et l'on a nommé science, calcul de l'infini, l'art de calculer ces rapports.

convaincre qu'il existe ; mais il ne m'a pas donné une vue assez perçante pour voir ce qui se passe sur les bords du Phlégéon et dans l'Empyrée. Je me tiens dans un respectueux silence sur les châtimens dont il punit les criminels , et sur les récompenses des justes. Tout ce que je puis vous dire , c'est que je n'ai jamais vu de méchant heureux , mais que j'ai vu beaucoup de gens de bien très-malheureux : cela me fâche et me confond ; mais les épicuriens ont la même difficulté que moi à dévorer. Ils doivent être comme moi , ils doivent gémir comme moi en voyant si souvent le crime triomphant , et la vertu foulée aux pieds des pervers. Est-ce donc une si grande consolation pour d'honnêtes gens comme les bons épicuriens de n'avoir point d'espérance ?

C A L L I C R A T E.

Ces épicuriens ont sur vous une supériorité bien marquée ; ils n'ont point de reproche à faire à un Etre suprême , à un DIEU juste qui laisse la vertu sans secours : ils n'ont reconnu des dieux que par bienfaisance , pour ne pas effaroucher la canaille d'Athènes ; mais ils ne les font pas créateurs d'hommes ; juges d'hommes , bourreaux d'hommes.

E V H E M E R E.

Vos épicuriens sont-ils plus amis de l'homme , donnent-ils une plus solide base à la vertu ,

consolent-ils plus nos misères , en ne reconnaissant que des dieux inutiles , occupés de boire et de manger ? Hélas ! qu'importe que dans un coin de la Sicile il y ait une petite société d'animaux à deux pieds qui raisonnent bien ou mal sur la Providence ?

Pour savoir si nous serons heureux ou malheureux après notre mort , il faudrait savoir s'il peut exister de nous quelque chose de sensible quand tous les organes du sentiment sont détruits , quelque chose qui pense quand la cervelle , où se formait la pensée , est mangée des vers , et quand ces vers et cette cervelle sont en poussière ; si une faculté , une propriété d'un animal peut subsister encore quand cet animal ne subsiste plus : c'est un problème qu'aucune secte n'a pu jusqu'ici résoudre ; personne même ne peut en comprendre le sens ; car , si dans un repas quelqu'un demande : Ce lièvre servi dans ce plat a-t-il conservé sa faculté de courir ? ce pigeon a-t-il toujours sa faculté de voler ? ces questions seront absurdes et exciteront la risée. Pourquoi ? c'est que le contradictoire , l'impossible en faute aux yeux. Nous avons assez vu que DIEU ne peut faire l'impossible , le contradictoire.

Mais si dans l'animal raisonnable , appelé homme , DIEU avait mis une étincelle invisible , impalpable , un élément , quelque chose de

plus intangible qu'un atome d'élément, ce que les philosophes grecs appellent une monade ; si cette monade était indestructible , si c'était elle qui pensât et qui sentît en nous , alors je ne vois plus qu'il y ait de l'absurdité à dire , cette monade peut exister , peut avoir des idées et du sentiment quand le corps dont elle est l'ame sera détruit.

CALLICRATE.

Vous conviendrez que si l'invention de cette monade n'est pas totalement absurde , elle est bien hasardée , et qu'il ne faut pas fonder sa philosophie sur des peut-être. S'il était permis de faire d'un atome une ame immortelle , ce ferait aux épicuriens que ce droit ferait acquis ; car enfin ils sont les inventeurs des atomes.

EVHEMERE.

Vraiment , je ne vous ai pas donné ma monade pour une démonstration ; mais je vous l'ai proposée comme une imagination grecque qui fait voir , quoiqu'imparfaitement , comment une partie invisible et essentielle de nous-mêmes pourrait après notre mort être punie ou récompensée , nager dans les délices ou souffrir dans les peines ; encore ne fais-je si , avec mes raisonnemens et mes suppositions , je pourrais parvenir à trouver de la justice

dans les peines que DIEU ferait souffrir aux hommes après leur mort ; car enfin on pourrait me dire : N'est-ce pas lui qui , les ayant créés , les aurait déterminés à mal faire ? En ce cas pourquoi les punir ? Il y a peut-être d'autres manières de justifier la Providence ; mais nous ne pouvons les connaître.

C A L L I C R A T E.

Vous avouez donc que vous ne savez au juste ni ce que c'est que cette ame dont vous me parlez , ni ce DIEU que vous prêchez ?

E V H E M E R E.

Oui , je l'avoue très-humblement et très-douloureusement ; je ne puis connaître leur substance , je ne puis savoir comment se forme ma pensée , je ne puis imaginer comment DIEU est fait ; je suis un ignorant.

C A L L I C R A T E.

Et moi aussi : consolons-nous l'un et l'autre , nous avons tous les hommes pour compagnons.

CINQUIEME DIALOGUE.

*Pauvres gens qui creusent dans un abyme.
 Instinct , principe de toute action dans le
 genre animal.*

C A L L I C R A T E.

P U I S Q U E vous ne savez rien , je vous conjure de me dire ce que vous soupçonnez : vous ne vous êtes point expliqué à moi entièrement. La réserve annonce de la défiance ; un philosophe sans candeur n'est qu'un politique.

E V H E M E R E.

Je ne suis en défiance que de moi-même.

C A L L I C R A T E.

Parlez , parlez ; quelquefois en devinant au hasard on rencontre.

E V H E M E R E.

Eh bien , je devine que les hommes de tous les temps , de tous les lieux , n'ont jamais dit ni pu dire que des pauvretés sur toutes les choses que vous me demandez ; je devine surtout qu'il nous est absolument inutile d'en être instruits.

C A L L I C R A T E.

Comment inutile ! n'est-il pas au contraire

absolument nécessaire de savoir si nous avons une ame , et de quoi elle est faite ? Ne ferait-ce pas le plus grand des plaisirs de voir clairement que la puissance de l'ame est différente de son essence , qu'elle est tout , et qu'elle a complètement la vertu sensitive , étant *forme* et *entéléchie* , comme l'a si bien dit *Aristote* (a) ; et surtout que la *syndérèse* n'est pas une *puissance habituelle*.

E V H E M E R E.

Cela est fort beau , mais une science si sublime paraît nous être interdite. Il faut bien qu'elle ne nous soit pas nécessaire , puisque DIEU ne nous l'a pas donnée : nous lui devons , sans doute , tout ce qui peut servir à nous conduire dans cette vie , raison , instinct , faculté de commencer le mouvement , faculté de donner la vie à un être de notre espèce. Le premier de ces dons est ce qui nous distingue de tous les autres animaux ; mais DIEU ne nous a jamais appris quel en est le principe : il n'a donc pas voulu que nous le fussions. Nous ne pouvons pas seulement deviner pourquoi nous remuons le bout du doigt quand nous le voulons ; quel est le rapport entre ce petit mouvement d'un de nos membres et

(a) Saint Thomas explique merveilleusement tout cela depuis la question 75^e jusqu'à la 82^e de la première partie de sa Somme ; mais Evhemère ne pouvait pas le deviner.

notre

notre volonté. Il y a l'infini entre l'un et l'autre. Vouloir arracher à DIEU son secret , croire savoir ce qu'il nous a caché , c'est , ce me semble , une espèce de blasphème ridicule.

CALLICRATE.

Quoi ! je ne saurai jamais ce que c'est qu'une ame ? et il ne me sera pas démontré que j'en ai une ?

EVHEMERE.

Non , mon ami.

CALLICRATE.

Dites - moi donc ce que c'est que notre instinct dont vous m'avez parlé tout à l'heure ; vous m'avez dit que DIEU nous avait fait non-seulement présent de la raison , mais encore de l'instinct : il me semble qu'on n'accorde cette propriété qu'aux bêtes , et que même on ne fait pas trop ce qu'on entend par cette propriété. Les uns disent que c'est une ame d'une espèce différente de la nôtre ; les autres croient que c'est la même ame avec d'autres organes ; quelques rêveurs ont avancé que ce n'est qu'une machine ; et vous , que rêvez-vous ?

EVHEMERE.

Je rêve que DIEU nous a tout donné , à nous et aux animaux , et que les animaux sont bien plus heureux que nos philosophes ; ils ne se tourmentent pas pour savoir ce que

DIEU veut qu'ils ignorent ; leur instinct est plus sûr que le nôtre ; ils ne font point de système sur ce que deviendront leurs facultés après leur mort : jamais abeille n'a eu la folie d'enseigner dans une ruche que son bourdonnement passerait un jour la barque à *Caron*, et que son ombre irait faire de la cire et du miel dans les champs Elysées ; c'est notre raison dépravée qui a imaginé ces fables.

Notre instinct est bien plus sage, sans rien savoir ; c'est par lui que l'enfant suce le tétou de sa nourrice sans connaître qu'il forme un vide dans sa bouche, et que ce vide force le lait de la mamelle à descendre dans son estomac : toutes ses actions sont de l'instinct. Dès qu'il a un peu de force il met ses mains au devant de sa tête quand il tombe : s'il veut franchir un petit fossé, il se donne une force nouvelle en courant, sans avoir appris quel sera le résultat de sa masse multipliée par sa vitesse. S'il trouve une large pièce de bois sur un ruisseau, pour peu qu'il soit hardi, il se mettra sur cette planche pour parvenir à l'autre bord, et ne se doutera pas que le volume de bois joint à celui de son corps pèse moins qu'un pareil volume d'eau. S'il veut soulever une pierre, il emploie un bâton pour lui servir de levier, et ne fait pas assurément la théorie des forces mouvantes.

Les actions même qui paraissent en lui l'effet d'une raison que l'éducation a instruite, sont les effets de cet instinct : il ne fait pas ce que c'est que la flatterie ; mais il ne manque jamais de flatter quiconque peut lui donner ce qu'il désire. S'il voit battre un autre enfant, et s'il voit son sang couler, il crie, il pleure, il appelle au secours sans aucun retour sur lui-même.

CALLICRATE.

Définissez-moi donc cet instinct dont vous me donnez tant d'exemples.

EVHEMERE.

C'est tout sentiment et tout acte qui prévient la réflexion. (2)

CALLICRATE.

Mais vous parlez là d'une qualité occulte, et vous savez qu'on se moque aujourd'hui de

(2) L'instinct ne serait-il pas plutôt l'effet d'une suite de raisonnemens faits avec trop de promptitude et trop peu d'attention, pour que nous ayons un sentiment distinct et un souvenir durable des jugemens dont ces raisonnemens ont été formés ? Cette promptitude est l'effet de l'habitude. Les artisans exécutent les mouvemens nécessaires dans chaque métier aussi machinalement que nous marchons ; il est cependant vrai qu'ils ont été obligés d'apprendre à faire ces mouvemens, qu'ils ont commencé par les exécuter chacun en vertu d'un acte particulier de leur volonté. L'extrême facilité avec laquelle un enfant, un petit quadrupède apprend à teter, ou un oiseau apprend à manger, est une objection contre cette opinion, mais cette objection n'est pas insoluble.

ces qualités si chères à tant de philosophes de la Grèce.

E V H E M E R E.

Tant pis ; il fallait respecter les qualités occultes ; car depuis le brin d'herbe que l'ambre attire, jusqu'à la route que tant d'astres suivent dans l'espace ; depuis la formation d'une mite dans un fromage jusqu'à la Galaxie (*) ; soit que vous considériez une pierre qui tombe, soit que vous suiviez le cours d'une comète traversant les cieux, tout est qualité occulte.

Ce mot est le respectable aveu de notre ignorance : le grand architecte du monde nous a donné de mesurer, de calculer, de peser quelques-uns de ses ouvrages ; mais il ne nous permet pas de découvrir les premiers ressorts. Les Chaldéens ont déjà soupçonné que ce n'est pas le soleil qui tourne autour des planètes, et qu'au contraire ce sont les planètes qui tournent autour de lui dans des orbites différentes ; mais je doute qu'on puisse découvrir jamais quelle est la force secrète qui les emporte d'Occident en Orient. On calculera la chute des corps, mais trouvera-t-on la raison primitive de la force qui les fait tomber ? Les hommes s'occupent depuis assez

(*) La voie lactée.

long-temps à faire des enfans ; mais ils ne savent pas comment leurs femmes s'y prennent. Notre *Hippocrate* n'a débité sur cet important mystère que des raisonnemens d'accoucheuse : on disputera sur le physique et sur le moral pendant l'éternité ; mais l'instinct gouvernera toujours toute la terre ; car les passions sont la production de l'instinct, et les passions régneront toujours.

CALLICRATE.

Si cela est, votre Dieu n'est que le Dieu du mal ; il ne nous a fait naître que pour nous abandonner à ces passions funestes : c'est faire des hommes pour les livrer aux diables.

EVHEMERE.

Point du tout ; il y a de très-bonnes passions, et il nous a donné la raison pour les diriger.

CALLICRATE.

Et qu'est-ce que cette chétive raison ? m'allez-vous encore dire que c'est une autre espèce d'instinct ?

EVHEMERE.

A peu-près ; c'est un don inexplicable de comparer le passé au présent, et de pourvoir au futur. Voilà l'origine de toute société, de toute institution, de toute police : ce don précieux est la suite d'un autre présent de

DIEU , qui est aussi incompréhensible , je veux dire la mémoire ; autre instinct que nous partageons avec les animaux , mais que nous possédons dans un degré si supérieur , qu'ils devraient nous prendre pour des dieux , s'ils ne nous mangeaient pas quelquefois.

C A L L I C R A T E .

J'entends , j'entends ; DIEU s'occupe à faire ressouvenir de jeunes renards que leur père a été pris dans un piège ; et ces renards , par instinct , évitent le piège qui a causé la mort de leur père. DIEU est attentif à représenter à la mémoire de nos Syracusains , que nos deux *Denis* ont très-mal gouverné , et il inspire à notre raison le gouvernement républicain ; il court au chien de berger pour lui dire de faire rentrer les moutons , de peur des loups qu'il a créés exprès pour manger les moutons. Il fait tout , il arrange , il bouleverse , il répare , il détruit , il déroge continuellement à toutes ses lois , et se donne fort inutilement beaucoup de peine. C'est la *prémotion physique* , le *décret prédéterminant* , l'*action* de DIEU sur les créatures.

E V H E M E R E .

Où vous m'entendez fort mal , où vous m'expliquez très-malignement. Je ne prétends point que le maître de la nature se mêle des détails , quoique je pense qu'aucun détail

ne le fatiguerait ni ne l'abaisserait; je pense qu'il a établi des lois générales, immuables, éternelles, par lesquelles les hommes et les animaux se conduiront toujours : je vous l'ai déjà dit assez clairement.

Diagoras, auteur du *Système de la nature*, dit dans sa longue déclamation à peu-près la même chose que vous. Voici ses paroles dans son chapitre IV du tome II : *Votre Dieu est sans cesse occupé à produire et à détruire; par conséquent il ne peut être appelé immuable quant à sa façon d'exister.*

Diagoras prétend que nous composons ainsi notre Dieu de qualités contradictoires. Il le traite de fantôme affreux et ridicule; mais qu'il me permette de lui dire qu'il y a bien de la hardiesse à décider aussi légèrement sur un sujet si grave : produire et détruire alternativement dans tous les siècles par des lois toujours constantes, ce n'est pas changer au hasard, c'est au contraire être toujours semblable à soi-même. DIEU donne la vie et la mort; mais il les donne à tout le monde : il a rendu la vie et la mort nécessaires; il est immuable en exécutant toujours ce plan de la création, en gouvernant toujours d'une manière uniforme : s'il faisait vivre éternellement quelques hommes, on pourrait alors dire peut-être qu'il n'est pas immuable; mais

quand tous naissent pour mourir , son immutabilité n'est que trop constatée.

CALLICRATE.

Je vous avoue que *Diagoras* se trompe en ce point ; mais n'a-t-il pas grande raison quand il reproche à certains grecs de représenter DIEU comme un être ridiculement vain , qui a fait le monde pour sa gloire , pour se faire applaudir ; de le peindre comme un maître dur et vindicatif , qui punit les plus légères désobéissances par des tortures éternelles ; d'en faire un père injuste et aveugle qui favorise par caprice quelques-uns de ses enfans , et destine tous les autres à un malheur sans fin ; qui fait quelques aînés vertueux , pour les récompenser d'une vertu à laquelle ils étaient nécessités ; et une foule de cadets scélérats , pour les punir des crimes qu'ils ne pouvaient se dispenser de commettre ; enfin de faire de DIEU un fantôme absurde , et un tyran barbare ?

EVHEMERE.

Ce n'est point là le dieu des sages : c'est le dieu de quelques prêtres de la déesse de Syrie , qui sont la honte et l'horreur du genre humain.

CALLICRATE.

Eh bien , définissez-nous donc à la fin votre Dieu , pour fixer nos incertitudes.

EVHEMERE.

E V H E M E R E.

Je crois vous avoir prouvé qu'il en existe un par ce seul argument invincible : le monde est un ouvrage admirable ; donc il y a un artisan plus admirable : la raison nous force à l'admettre, la démente entreprend de le définir.

C A L L I C R A T E.

C'est ne rien favoir , et même c'est ne rien dire, que de nous crier sans cesse : Il y a là quelque chose d'excellent , mais je ne fais ce que c'est.

E V H E M E R E.

Souvenez - vous de ces voyageurs qui , en abordant dans une île, y trouvèrent des figures de géométrie tracées sur le sable du rivage. Courage, dirent-ils , voilà des pas d'hommes. Nous autres stoïciens, en voyant ce monde , nous disons : Voilà des pas de DIEU.

C A L L I C R A T E.

Montrez-nous ces pas , s'il vous plaît.

E V H E M E R E.

Ne les avez-vous pas vus par-tout ? et cette raison , et cet instinct dont nous jouissons , ne sont-ils pas évidemment des présens de ce grand Être inconnu ? car ils ne viennent ni de nous-mêmes , ni de la fange sur laquelle nous habitons.

Dialogues. Tome II.

† Z

C A L L I C R A T E.

Eh bien , réfléchissant sur tout ce que vous m'avez dit , et malgré toutes les difficultés que le mal répandu sur la terre fait naître dans mon esprit , je m'affermis pourtant dans l'idée qu'un DIEU préside à notre globe. Mais pensez-vous , comme les Grecs , que chaque planète ait le sien , que Jupiter , Saturne et Mars règnent dans les planètes qui portent leur nom , comme les rois d'Egypte , de Perse et des Indes règnent chacun dans leur district ?

E V H E M E R E.

Je vous ai déjà insinué que j'en crois rien ; et voici ma raison. Soit que le soleil tourne autour de nos planètes et de notre terre , comme le croit le vulgaire qui ne s'en rapporte qu'à ses yeux ; soit que la terre et les planètes tournent elles-mêmes autour du soleil , comme les nouveaux Chaldéens l'ont soupçonné , et comme il est infiniment plus vraisemblable ; il est toujours certain que les mêmes torrens de lumière , dardés continuellement du soleil jusqu'à Saturne , parviennent à tous ces globes dans des temps proportionnels à leur éloignement. Il est certain que ces traits de lumière se réfléchissent de la surface de Saturne à nous , et de nous à lui , avec une vitesse toujours égale : or une fabrique si

immense, un mouvement si rapide et si uniforme, une communication de lumière si constante entre des globes si prodigieusement éloignés, tout cela paraît ne pouvoir être établi que par la même Providence. S'il y a plusieurs dieux également puissans, ou ils auront des vues différentes, ou ils auront la même : s'ils ne sont point d'accord, il n'y aura que le chaos ; s'ils ont tous le même dessein, c'est comme s'il n'y avait qu'un seul Dieu ; il ne faut pas multiplier les êtres, et surtout les dieux, sans nécessité.

C A L L I C R A T E.

Mais si le grand *Demiourgos*, l'Etre suprême, avait fait naître des dieux subalternes pour gouverner sous lui ; s'il avait confié notre soleil à son cocher *Apollon*, une planète à la belle *Vénus*, une autre à *Mars*, nos mers à *Neptune*, notre atmosphère à *Junon* ; cette espèce d'hérarchie vous paraîtrait-elle si ridicule ?

E V H E M E R E.

J'avoue qu'il n'y a rien là d'incompatible. Il se peut, sans doute, que le grand Etre ait peuplé les cieux et les élémens de créatures supérieures à nous ; c'est un si vaste champ, c'est un si beau spectacle pour notre imagination, que toutes les nations connues ont

embrassé cette idée. Mais n'admettons, croyez-moi, ces demi-dieux imaginaires que quand ils nous seront démontrés. Je ne connais dans l'univers par ma raison qu'un seul DIEU qu'elle m'a prouvé, et ses œuvres dont je suis témoin. Je fais qu'il est, sans savoir ce qu'il est: bornons-nous donc à examiner ses œuvres.

SIXIEME DIALOGUE.

*Platon, Aristote nous ont-ils instruits sur DIEU
et sur la formation du monde?*

CALLICRATE.

EH bien, dites-moi d'abord comment DIEU s'y prit pour former l'œuvre du monde. Quel est votre système sur cette grande opération?

E V H E M E R E.

Mon système sur les œuvres de DIEU, c'est l'ignorance.

CALLICRATE.

Mais si vous avez la bonne foi d'avouer que vous ne savez pas le secret de DIEU, vous aurez du moins la bonne foi de nous dire ce que vous pensez de ceux qui prétendent le savoir, comme s'ils avaient été dans son laboratoire. *Aristote, Platon* vous ont-ils appris quelque chose?

EVHEMERE.

Ils m'ont appris à me défier de tout ce qu'ils ont écrit : vous savez que nous avons dans Syracuse la famille des *Archimèdes* qui cultive la physique pratique de père en fils : c'est-là la science véritable fondée sur l'expérience et sur la géométrie : cette famille ira loin si elle continue ; mais j'ai été bien étonné quand j'ai lu le divin *Platon*, qui a voulu aussi employer le peu qu'il savait de géométrie, pour donner une apparence d'exactitude à ses imaginations.

Selon lui, DIEU se proposa d'arranger les quatre élémens suivant les dimensions d'une pyramide, d'un cube, d'un octaèdre, d'un icosaèdre, et surtout, dit-il, d'un dodécaèdre : la pyramide fut par sa pointe le séjour du feu ; l'air eut pour sa part l'octaèdre ; l'icosaèdre fut pour l'eau ; le cube appartient de droit à la terre par sa solidité ; mais le dodécaèdre est le triomphe de *Platon*. Car cette figure étant composée de douze faces, elle forme le zodiaque composé de douze animaux : ces douze faces peuvent se diviser en trente parties, ce qui forme évidemment les trois cents soixante degrés du cercle que le soleil parcourt dans l'année.

Platon prit ces belles choses mot à mot chez *Timée* le locrien. *Timée* les avait prises chez

Pythagore, et *Pythagore* les tenait, dit-on, des brachmanes.

Il est difficile de pousser plus loin le charlatanisme ; cependant *Platon* se surpasse encore en ajoutant de son chef, que DIEU, ayant consulté son verbe, c'est-à-dire, son intelligence, sa parole, qu'il appelle le fils de DIEU, il fit le monde composé de la terre, du soleil et des planètes. Il le divinisa aussi en lui donnant une âme : tout cela forma la fameuse trinité de *Platon*. Et pourquoi cet univers était-il DIEU ? c'est qu'il était rond, et que la rondeur est la figure la plus parfaite.

Il explique toutes les perfections ou imperfections de ce monde avec autant de facilité qu'il vient de le créer. La manière surtout dont il prouve l'immortalité de l'âme humaine dans son *Phédon*, est d'une clarté merveilleuse.

„ Ne dites-vous pas que la mort est le con-
„ traire de la vie ? — oui : — et qu'elles
„ naissent l'une de l'autre ? oui. — Qu'est-ce
„ qui naît du vivant ? — le mort : — et qui
„ naît du mort ? — le vivant. — C'est donc
„ des morts que tous les vivans naissent ? et
„ par conséquent les âmes des hommes font
„ dans les enfers après leur trépas ? — La
„ conséquence est sûre. » (*)

(*) Voyez une note des éditeurs sur *Platon* et sur *Aristote* dans l'ouvrage intitulé *Songe de Platon*, tome III des Romans.

C'est ainsi que *Platon* fait raisonner *Socrate* dans ce dialogue du *Phédon*. L'histoire rapporte que *Socrate*, ayant lu cet écrit, s'écria : Que de sottises notre ami *Platon* me fait dire !

Si on avait montré à DIEU tout ce que ce grec lui impute, il aurait probablement dit : Que de sottises ce grec me fait faire !

C A L L I C R A T E.

En vérité, DIEU aurait assez de raisons de se moquer un peu de lui. Je relisais hier son dialogue intitulé le *Banquet* : je riais beaucoup de voir que DIEU avait créé l'homme et la femme attachés ensemble par le nombril, et que cependant l'un était derrière le dos de l'autre. Ils n'avaient à eux deux qu'une cervelle et chacun un visage. Cela s'appelait un *androgyné* : cet animal était si fier d'avoir quatre bras et quatre jambes, qu'il voulut faire la guerre au ciel, comme les Titans. DIEU pour le punir le coupa en deux ; et c'est depuis ce temps que chacun court après sa moitié qu'il trouve rarement. Il faut avouer que cette idée de courir toujours après sa moitié est ingénieuse et plaisante, mais cette plaisanterie est-elle digne d'un philosophe ? La fable de *Pandore* est bien plus belle, et rend mieux raison des erreurs et des calamités du genre-humain.

Confiez-moi à présent ce que vous pensez du système d'*Aristote* ; car je vois bien que celui de *Platon* ne vous plaît pas.

E V H E M E R E.

J'ai vu *Aristote* ; il m'a paru doué d'un esprit plus étendu , plus solide que celui de *Platon* son maître, plus orné de vraies connaissances. Il est le premier qui ait réduit le raisonnement en art. On avait besoin de sa méthode nouvelle. J'avoue que pour les esprits bien faits elle est bien inutile et bien fatigante ; mais elle est très-utile pour éclaircir les équivoques des sophistes dont la Grèce fourmille. Il a défriché le champ immense de l'histoire naturelle. Son histoire des animaux est un bel ouvrage ; et, ce qui m'étonne encore plus, c'est à lui que nous devons les meilleures règles de la poétique et de la rhétorique ; il en parle mieux que *Platon* qui se piquait tant de bel esprit.

Aristote admet, comme *Platon*, un premier moteur, un être suprême, éternel, indivisible, immobile. Je ne fais si, en disant que le ciel est parfait, il a raison d'en apporter pour preuve que ce ciel contient des choses parfaites. Il veut dire apparemment que les planètes qui sont dans le ciel contiennent des dieux ; et en cela il condescend à la superstition du vulgaire des Grecs, qui croit ces planètes habitées par des divinités, ou plutôt qui le dit sans le croire.

• Il affirme que le monde est unique. Il en donne pour raison que, s'il y avait deux mondes, la terre de l'un irait nécessairement chercher la terre de l'autre, et que ces deux terres sortiraient chacune de leur lieu : cette assertion fait voir qu'il n'a pas su plus que nous si la terre tourne autour du soleil, son centre, et quelle est la force par laquelle elle est retenue dans la place qu'elle occupe. Il y a chez les nations que nous appelons barbares des philosophes qui ont découvert ces vérités ; et je vous dirai en passant que les Grecs, qui se vantent d'enseigner les autres nations, ne sont peut-être pas encore dignes d'écouter ces prétendus barbares.

CALLICRATE.

Vous m'étonnez ; mais continuez.

EVHEMERE.

Aristote croit que ce monde, tel que nous le voyons, est éternel ; et il reprend *Platon* de l'avoir déclaré engendré et incorruptible. Vous pensez avec moi qu'ils disputaient tous deux de l'ombre de l'âne, laquelle n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre.

Les étoiles, dit-il, sont de même nature que le corps qui les porte, si ce n'est qu'elles sont plus épaisses et plus compactes. Elles sont la cause de la chaleur et de la lumière sur la

terre , en frottant l'air avec rapidité , comme un grand mouvement enflamme le bois et liquéfie le plomb. Ce n'est pas là , comme vous voyez , une physique bien saine.

C A L L I C R A T E.

Je vois qu'il faut que nos Grecs étudient encore long-temps sous vos barbares.

E V H E M E R E.

Je suis fâché qu'ayant assuré que le monde est éternel , il dise ensuite que les élémens ne le sont pas ; car certainement si mon jardin est éternel , la terre de mon jardin l'est aussi. *Aristote* prétend que les élémens ne peuvent durer toujours , parce qu'ils se transforment continuellement l'un en l'autre. Le feu , dit-il , devient air , l'air se change en eau , et l'eau en terre ; mais ces élémens , en changeant perpétuellement , n'empêchent pas que le monde qui en est composé ne subsiste toujours.

J'avoue que je ne crois pas avec lui que l'air devienne feu , et que le feu devienne air : il m'est encore très-difficile d'entendre ce qu'il dit de la génération et de la corruption. *Toute corruption* , dit-il , *succède à la génération : cette corruption est le terme auquel , et la génération est le terme duquel.*

S'il veut dire par là que tout ce qui a reçu la naissance se détruit à la mort , ce n'est

qu'une vérité triviale qui ne vaut pas la peine d'être dite, encore moins d'être annoncée mystérieusement.

C A L L I C R A T E.

J'ai peur qu'il n'entende ce que le sot peuple entend, qu'il faut que toutes les semences pourrissent et meurent pour germer. Cela ne serait pas digne d'un sage observateur tel que lui. Il n'avait qu'à examiner un grain de blé confié depuis quelque temps à la terre; il l'aurait trouvé frais, bien nourri, appuyé sur ses racines, et n'ayant nul signe de pourriture. Un homme qui dirait que le blé vient de corruption aurait le jugement bien corrompu. Cela n'est permis qu'aux payfans grossiers des bords du Nil. Ils ont cru voir des rats moitié fange, moitié animés, qui n'étaient cependant que des rats crottés.

E V H E M E R E.

Renoncez donc à votre *Epicure*, qui a fondé sa philosophie sur cette absurde méprise. Il a prétendu que les hommes venaient originairement de pourriture, comme les rats d'Egypte, et que la crotte leur tenait lieu d'un Dieu créateur.

C A L L I C R A T E.

J'en suis un peu honteux pour lui; mais revenez, je vous prie, à votre *Aristote*: il a, ce

me semble , comme tous les autres hommes ; mêlé maintes erreurs avec quelques vérités.

E V H E M E R E.

Hélas ! il en a tant mêlé , qu'en parlant des animaux nés par hasard , il dit expressément : *Quand la chaleur naturelle est chassée , ce qui se sépare de la corruption s'efforce de s'unir aux petites molécules qui sont prêtes à recevoir la vie par l'action du soleil ; et c'est ainsi que sont engendrés les vers , les guêpes , les puces et les autres insectes.* Je lui fais bon gré du moins de n'avoir pas placé l'homme dans le rang de ces guêpes , de ces puces nées si fortuitement.

Je souscris volontiers à tout ce qu'il dit sur les devoirs de l'homme. Sa morale me paraît aussi belle que sa rhétorique et sa poétique ; mais je n'ai pu le suivre dans ce qu'il appelle sa métaphysique , et quelquefois sa théologie. L'être qui n'est qu'être , la substance qui n'a qu'une essence , les dix catégories , m'ont paru d'inutiles subtilités : c'est en général l'esprit de la Grèce ; j'en excepte *Démocrète* et *Homère*. Le premier ne présente jamais à ses auditeurs que des raisons fortes et lumineuses ; le second n'offre à ses lecteurs que de grandes images : mais la plupart des philosophes grecs sont plus occupés des mots que des choses. Ils s'enveloppent dans une multitude de définitions

qui ne définissent rien , de distinctions qui ne développent rien , d'explications qui n'éclaircissent rien , ou bien peu de chose.

C A L L I C R A T E.

Faites donc ce qu'ils n'ont point fait ; expliquez-moi ce qu'*Aristote* n'explique point sur l'ame.

E V H E M E R E.

Je vais donc vous dire ce qu'il disait , sans l'expliquer , et je vous réponds que vous ne m'entendrez pas ; car je ne m'entendrai pas moi-même.

L'ame est quelque chose de très-léger ; elle ne se meut point elle-même , elle est mue par les objets. Elle n'est point , comme tant d'autres l'ont supposé , une harmonie ; car elle éprouve continuellement la discordance des sentimens contraires. Elle n'est pas répandue par-tout ; car le monde est plein de choses inanimées ; elle est une entéléchie renfermant le principe et l'acte , ayant la vie en puissance. C'est ce qui sert à nous faire vivre , sentir et raisonner.

C A L L I C R A T E.

J'avoue que , si dans mon chemin je rencontrais une ame toute seule , au sortir de cette conversation , je ne pourrais guère la connaître. Hélas ! que m'apprendrait une ame grecque avec ses subtilités inintelligibles ? J'aimerais bien mieux m'instruire avec ces philosophes

barbares dont vous m'avez parlé. Serez-vous assez complaisant pour m'apprendre ce que c'est que la sagesse des Huns, des Goths et des Celtes ?

E V H E M E R E.

Je tâcherai de vous débrouiller le peu que j'en ai appris.

S E P T I E M E D I A L O G U E.

Sur les philosophes qui ont fleuri chez les barbares.

E V H E M E R E.

P U I S Q U E vous appelez barbares tous ceux qui n'ont pas vécu à Athènes, à Corinthe ou à Syracuse, je vous répéterai donc qu'il y a parmi ces barbares des génies qu'aucun grec n'est encore en état d'entendre, et dont nous devrions tous nous faire les disciples.

Le premier dont je vous parlerai est une espèce de hun ou de farmate qui habitait chez les Cimmériens, au nord-ouest des monts Riphées ; il s'appelait *Perconic* (*) : cet homme a deviné et prouvé le vrai système du monde,

(*) Anagramme de *Copernic* ; il en est de même des autres noms.

dont les Chaldéens avaient confusément entrevu quelque imparfaite idée.

Ce vrai système est que , tous tant que nous sommes , quand nous disons que le soleil se lève et se couche , que notre petite terre est le centre de l'univers , que toutes les planètes , toutes les étoiles fixes , tous les cieux tournent autour de notre chétive habitation , nous ne savons pas un mot de ce que nous disons. Quelle apparence en effet que tant d'astres , éloignés de nous de tant de millions de milliers de stades , et de tant de milliers de fois plus gros que la terre , ne fussent faits que pour réjouir notre vue pendant la nuit ; dansassent autour de nous dans l'immensité de l'espace un branle de vingt-quatre heures chaque jour , pour nous amuser ! Cette ridicule chimère est fondée sur deux défauts de la nature humaine auxquels aucun philosophe grec n'a jamais pu remédier , la faiblesse de nos petits yeux et l'enflure de notre orgueil : nous croyons voir les étoiles et notre soleil marcher , parce que nous avons la vue mauvaise , et nous croyons que tout cela est fait pour nous , parce que nous sommes vains.

Notre farmate *Perconic* a soutenu son système avant de le publier par écrit. Il a bravé la haine des druides qui prétendaient que

cette vérité ferait grand tort au gui de chêne. De vrais favans lui ont fait une objection qui aurait embarrassé un homme moins persuadé et moins ferme que lui; il assurait que la terre et les planètes fesaient leur révolution périodique en des temps différens autour du soleil. Nous marchons, disait-il, Vénus, Mercure et nous, autour du soleil, chacun dans notre cercle. Si cela était, lui disaient ces favans, Vénus et Mercure devraient vous montrer des phases semblables à celles de la lune : aussi en ont-ils, répondait le farmate ; et vous les verrez quand vous aurez de meilleurs yeux.

Il est mort sans avoir pu leur donner les nouveaux yeux dont ils avaient besoin.

Un plus grand homme, nommé *Leéliga*, né chez les Etruriens nos voisins, a trouvé ces yeux qui devaient éclairer toute la terre ; ce barbare plus poli, plus philosophie, et plus industrieux que tous les Grecs, sur le simple récit qu'on lui a fait d'un badinage d'enfans, a taillé et arrangé des cristaux avec lesquels on voit de nouveaux cieux : il a démontré à la vue ce que le farmate avait si bien deviné. Vénus s'est montrée avec les mêmes phases que la lune ; et si Mercure n'en a pas fait autant, c'est qu'il est trop plongé dans les rayons du soleil.

Notre

Notre étrurien a fait plus , il a découvert de nouvelles planètes. Il a vu et fait voir que ce soleil , *qui se levait* , disait-on , *comme un époux* , et *comme un géant pour courir sa voie* , ne sort jamais de sa place , et tourne seulement sur lui-même en vingt-cinq et demi de nos jours , comme nous tournons en vingt-quatre heures. Les hommes ont été étonnés d'apprendre dans l'Occident ce secret de la création qu'on n'avait jamais su dans l'Orient. Les druides ont éclaté contre mon étrurien encore plus violemment que contre mon farmate : peu s'en est fallu qu'ils ne lui aient fait avaler de la ciguë assaisonnée de jusquiame , comme ces fous d'Athéniens en ont fait boire à Socrate.

C A L L I C R A T E.

Tout ce que vous dites là me pétrifie d'admiration. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plutôt ?

E V H E M E R E.

C'est que vous ne me l'avez pas demandé. Vous ne me parliez que des Grecs.

C A L L I C R A T E.

Je ne vous l'en parlerai plus. Cette Etrurie qui a de si grands philosophes a-t-elle aussi des poètes ?

Dialogues. Tome II.

† A a

E V H E M E R E.

Elle en a qui me paraîtraient fort supérieurs à *Homère*, si *Homère* ne les avait pas devancés de quelques siècles ; car c'est beaucoup d'être venu le premier.

C A L L I C R A T E.

Mais ne me direz-vous point pourquoi vos vilains druides ont tant persécuté *Leéliga*, ce respectable sage d'Etrurie ?

E V H E M E R E.

Par la raison qu'ils avaient lu, dans je ne fais quel livre d'*Hérodote*, que le soleil avait deux fois changé son cours en Egypte : or, s'il avait changé son cours, c'était donc lui qui courait et non pas la terre. Mais la véritable raison est qu'ils étaient jaloux.

C A L L I C R A T E.

Jaloux, et de quoi ?

E V H E M E R E.

Ils prétendaient qu'il n'appartenait qu'aux druides d'enseigner les hommes, et c'était *Leéliga* qui les instruisait sans être druide ; cela ne se pardonne point. La fureur druidale, surtout, a été extrême quand les vérités annoncées par ce grand *Leéliga* ont été démontrées aux yeux dans une république voisine.

C A L L I C R A T E .

Comment ! est-ce dans la république romaine ? il me semble que jusqu'ici elle ne s'est pas trop piquée d'étudier la physique.

E V H E M E R E .

C'est dans une république toute différente de la romaine. Celle dont je vous parle est entre l'Illyrie et l'Italie. Loin de ressembler à Rome, elle lui est souvent un peu contraire, surtout dans la manière de penser. La république de Rome passe pour être envahissante, et l'illyrienne ne veut point être envahie. Rome surtout a une singulière manie, elle veut que tout le monde pen se comme elle; l'illyrienne, pour penser, ne consulte que sa raison. *Leéliga* a eu le plaisir de faire voir aux sages de l'Etat tout l'artifice du ciel. Il a été l'interprète de DIEU auprès des plus respectables hommes de la terre. Cette scène s'est passée sur la plate-forme d'une tour qui domine sur la mer Adriatique. C'était le plus beau spectacle qu'on donnera jamais. On y jouait la nature. *Leéliga* représentait la terre; le chef de la république, *Sagredo*, faisait le rôle du soleil. D'autres étaient Vénus, Mercure, la lune; on les faisait marcher aux flambeaux dans le même ordre que ces astres tournent dans les cieux.

Alors qu'ont fait les druides ? Ils ont fait condamner le vieux philosophe à jeûner au pain et à l'eau , et à réciter tous les jours un certain nombre de lignes qu'on apprend aux enfans , pour expier les vérités qu'il avait démontrées.

C A L L I C R A T E .

La ciguë d'Athènes est pire. Chaque pays a ses druides. Ceux d'Etrurie se sont-ils repentis comme ceux d'Athènes ?

E V H E M E R E .

Oui , ils rougissent à présent quand on leur dit que le soleil ne court pas ; et ils permettent qu'on suppose qu'il est le centre du monde planétaire , pourvu qu'on ne pose pas cette vérité en fait : si vous assuriez que le soleil reste à la place où DIEU l'a mis , vous seriez long-temps au pain et à l'eau , après quoi on vous forcerait d'avouer , à haute voix , que vous êtes un impertinent.

C A L L I C R A T E .

Ces druides-là sont d'étranges gens.

E V H E M E R E .

C'est un ancien usage : chaque pays a ses cérémonies.

C A L L I C R A T E .

Je crois que cette cérémonie a un peu

dégoûté les philosophes étruriens , goths et celtes , de faire des systèmes.

E V H E M E R E.

Pas plus que la mort de *Socrate* n'a rebuté *Epicure*. Depuis la mort de mon étrurien , le nord de l'Occident a fourmillé de philosophes. C'est ce que j'ai appris dans mes voyages en Gaule , en Germanie , et dans une île de l'Océan : il est arrivé à la philosophie même chose qu'à la danse.

C A L L I C R A T E.

Comment cela ?

E V H E M E R E.

Les druides , dans un des petits pays les plus sauvages de l'Europe , avaient pros crit la danse , et avaient sévèrement puni un magistrat et sa femme (b) pour avoir dansé un menuet. Depuis ce temps , tout le monde a appris à danser ; cet art agréable s'est perfectionné par-tout. C'est ainsi que l'esprit humain a pris un essor nouveau : chacun a étudié la nature ; on a fait des expériences ; on a pesé l'air ; on l'a chassé des lieux où il était en fermé ; on a inventé des machines utiles à la société , ce qui est le vrai but de

(b) *Jean Chauvin*, dit *Calvin*, fit en effet condamner un principal magistrat , pour avoir dansé après soupé avec sa femme.

la philosophie : de grands philosophes ont éclairé et servi l'Europe.

C A L L I C R A T E .

Je vous prie de m'apprendre qui sont ceux dont la réputation a été la plus grande.

E V H E M E R E .

Je m'attendais que vous me demanderiez , non pas qui a fait le plus de bruit , mais qui a rendu le plus de services.

C A L L I C R A T E .

Je vous demande l'un et l'autre.

E V H E M E R E .

Celui qui a fait le plus de fracas , après mon homme d'Etrurie , a été un gaulois , nommé *Cardestes* ; il était fort bon géomètre , mais mauvais architecte ; car il a construit un édifice sans fondement , et cet édifice était l'univers. Il ne demandait à DIEU , pour bâtir cet univers , que de lui prêter de la matière : il en a fait des dés à six faces , et il les a poussés de façon que , malgré l'impossibilité de remuer , ils ont produit tout d'un coup des soleils , des étoiles , des planètes , des comètes , des terres , des océans. Il n'y avait pas un mot de physique , ni de géométrie , ni de bon sens , dans cet étrange roman ; mais les Gaulois alors n'en faisaient pas davantage ; ils étaient fort renommés pour les grands

romans. Ils ont adopté celui-là si universellement, qu'un descendant d'*Esopé* en droite ligne a dit :

Cardestes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Dans les siècles passés, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de femme.

Ce discours d'un celte de la famille d'*Esopé* est la voix du peuple, mais non pas la voix du sage.

C A L L I C R A T E.

Votre créateur *Cardestes* n'était pas la moitié de *Platon* ; car ce gaulois ne formait la terre qu'avec des dés de six côtés, et *Platon* demandait des dés de douze. Sont-ce-là vos philosophes, à l'école desquels tous nos Grecs devraient s'instruire ? Comment une nation entière a-t-elle pu croire de telles extravagances ?

E V H E M E R E.

Comme Syracuse croit aux folies absurdes d'*Epicure*, aux atomes déclinans, aux intermondes, aux animaux formés de boue par hasard, et à mille autres sottises qu'on débite avec tant de confiance. De plus, il y avait une forte raison secrète qui engageait la meilleure partie de la nation à donner tête

baissée dans le système de *Cardestes*. C'est qu'il semblait contraire en plusieurs points à la doctrine des druides. Je ne fais comment il est arrivé qu'on ne les aime ces druides, ni en Italie, ni en Gaule, ni en Germanie, ni dans le Nord. C'est peut-être parce que le peuple, qui se trompe si souvent, les croit trop puissans, trop riches et trop orgueilleux ; aussi ont-ils persécuté ce pauvre *Cardestes* comme ils ont persécuté *Leélige* : il y a des *Socrate* et des *Anitus* en plus d'un pays. L'Europe septentrionale a long-temps retenti des disputes élevées sur trois espèces de *matières* qu'on n'a jamais vues, sur des *tourbillons* qui n'ont jamais pu exister, sur une *grâce versatile*, et sur cent autres fadaïses plus chimériques que les *formes substantielles* d'*Aristote*, et que les *androgynes* de *Platon*.

C A L L I C R A T E.

S'il est ainsi, quelle supériorité vos barbares peuvent-ils avoir sur les philosophes de la Grèce ?

E V H E M E R E,

Je vais vous le dire. Au milieu des disputes sur les trois matières, et sur tant d'idées creuses qui s'ensuivaient, il y a eu des gens de bon sens qui n'ont voulu reconnaître de vérités que celles qu'ils sentaient par l'expérience, ou qui leur étaient démontrées par les

les mathématiques ; c'est pourquoi je ne vous parlerai ni d'un homme de génie dont le système a été de s'entretenir avec le verbe , ni d'un autre de plus de génie encore , qui a eu d'étonnantes imaginations sur l'ame.

CALLICRATE.

Comment dites-vous ? des conversations avec le verbe ! est-ce avec le verbe de *Platon* ? cela serait curieux.

EVHEMERE.

C'est avec un verbe, dit-on , plus respectable ; mais comme on n'y entend rien , et que personne n'a jamais été en tiers dans cette conversation , je ne puis savoir ce qui s'y est dit.

CALLICRATE.

Et cet autre barbare qui a dit des choses si surprenantes sur l'ame , que nous a-t-il appris ?

EVHEMERE.

Qu'il y a une harmonie.

CALLICRATE.

Fi donc ! il y a long-temps qu'on nous a rompu la tête de cette prétendue harmonie de l'ame , qu'*Epicure* a si bien réfutée.

EVHEMERE.

Oh ! celle-ci est tout autre chose ; c'est une harmonie préétablie.

Dialogues. Tome II.

† B b

C A L L I C R A T E.

Précétable ou non, je n'y entends rien.

E V H E M E R E.

Ni l'auteur non plus : mais ce qu'il a dit, c'est que ni le corps ne dépend de l'ame, ni l'ame du corps ; et que l'ame sent et pense de son côté, tandis que le corps agit du sien conformément. De sorte qu'un corps peut être à un bout de l'univers et son ame à l'autre bout, tous d'eux d'une intelligence parfaite ensemble, sans se rien communiquer ; l'un joue du violon au fond de l'Afrique, l'autre danse en cadence dans l'Inde. Cette ame est toujours d'accord avec le corps, son mari, sans lui parler jamais, parce qu'elle est un miroir concentrique de l'univers. Vous comprenez bien ?

C A L L I C R A T E.

Pas un mot, Dieu merci. Mais ces belles choses sont-elles prouvées ?

E V H E M E R E.

Non pas que je sache ; mais les gazettes de l'esprit, qui sont les miroirs concentriques de tout ce qu'on appelle science, en parlent une fois l'an pour trente oboles, et cela suffit à la gloire de l'inventeur, et à la satisfaction de ses zélés partisans.

Je ne vous ai parlé des gens qui causent avec le verbe , et de ceux dont l'ame est un miroir concentrique , que pour vous faire voir qu'il y a de la chaleur d'imagination dans les climats glacés. Ce soir , si vous voulez , je vous dirai des choses beaucoup plus solides et plus brillantes.

CALICRATE.

Je suis impatient de les apprendre ; vous me transportez dans un nouveau monde.

HUITIEME DIALOGUE.

*Grandes découvertes des philosophes barbares ;
les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfans.*

EVHEMERE.

DEPUIS que , dans différens pays , quelques hommes ont commencé à cultiver leur faculté de raisonner , on a toujours recherché en vain pourquoi les corps , quels qu'ils soient , tombent de l'air sur la terre , et pourquoi ils iraient au centre du globe s'ils n'étaient pas arrêtés par la superficie , comme on l'a expérimenté aux fameux puits de Memphis et de Sienné , dans lesquels on a vu retomber les corps les plus pesans et les plus légers ,

lancés au plus haut des airs par les plus fortes machines. Le vulgaire ne s'est pas plus étonné de voir un corps en l'air , le quitter pour aller chercher la terre , qu'il n'est surpris de voir la nuit succéder au jour , quoique ces phénomènes méritassent sa curiosité. Les philosophes ont tourné autour des causes de la pesanteur sans pouvoir la trouver. Enfin , dans l'île Cassitéride , pays ignoré de nous , île sauvage où les hommes allaient tout nus il n'y a pas long-temps , il s'est trouvé un sage qui , profitant des découvertes des autres sages , et y joignant les siennes bien supérieures , a montré à l'Europe surprise la solution et la démonstration d'un problème qui occupait vainement l'esprit de tous les savans depuis la naissance de la philosophie : il a fait voir que la loi de la pesanteur n'était qu'un corollaire du premier théorème de DIEU même , cet éternel géomètre.

Pour parvenir à cette connaissance , il a fallu connaître le diamètre de la terre , et de combien de ces diamètres la lune , son satellite , est éloignée du centre de la terre à son zénith. Ensuite il a fallu calculer la chute des corps , et prouver que ce n'est pas le fluide de l'air qui les fait tomber , comme on le croyait. Le philosophe de l'île Cassitéride a démontré que le pouvoir de la gravitation , qui fait la

pesanteur , agit proportionnellement aux masses , à la quantité de matière , et non pas proportionnellement aux superficies , comme agissent les fluides ; qu'ainsi cette gravitation agit comme cent sur un corps qui a cent de matière , et comme dix sur un corps dont la matière n'est qu'un dixième.

Il a fallu découvrir qu'un corps , quel qu'il soit , étant près de la terre , parcourt en tombant cinquante-quatre mille pieds en une minute , et s'il tombait du haut de soixante rayons terrestres , il ne tomberait que de quinze pieds dans le même temps. Or il a été prouvé par le calcul , que la lune est précisément le corps qui , étant à soixante rayons terrestres , parcourt dans son méridien , en une minute , une petite ligne de quinze pieds dans le sens de sa direction vers la terre.

Il a été démontré que non-seulement cet astre gravite , est attiré , pèse en raison directe de sa matière ; mais encore qu'il pèse sur la terre d'autant plus qu'il s'en approche , et d'autant moins qu'il s'en éloigne , et cela selon le quarré de sa distance.

Cette même loi est observée par tous les astres les uns vers les autres , toute-loi de la nature étant uniforme ; de sorte que chaque planète est attirée , gravite , pèse sur le soleil , et le soleil sur elle , suivant ce que chacun de

ces astres contient de matière , et suivant le quarré de son éloignement.

Ce n'est pas tout : ces barbares ont encore découvert que , si un corps se meut vers un centre , il décrit autour de ce centre des aires proportionnelles au temps dans lequel il les parcourt ; et que , s'il décrit ces aires proportionnelles au temps , il gravite , il est attiré , il pèse vers ce centre. De cette loi et de quelques autres encore , l'homme de la Cassitéride a démontré l'immobilité du soleil et le cours des planètes , et même des comètes qui circulent dans des ellipses autour de lui.

Cette création n'a été faite ni comme celle de *Platon* avec des triangles et des dodécaèdres , ni comme celle de *Pythagore* avec les sept tons de la musique ; mais avec la plus sublime géométrie. Vous paraissez surpris , vous devez l'être. Vous le ferez peut-être encore davantage quand vous saurez que le barbare a montré aux hommes ce que c'est que la lumière , et qu'il a su anatomiser les rayons du soleil avec plus de dextérité qu'*Hippocrate* n'a jamais dévoilé les ressorts du corps humain. Enfin c'est avec raison qu'un grand astronome de son pays , qui était aussi un grand poëte , a dit de lui :

C'est de tous les mortels le plus semblable aux dieux. ()*

(*) *Nec propius fas est mortali attingere divos.* HALLEY.

CALLICRATE.

Et vous, de tous les mortels, vous êtes celui qui m'avez fait le plus de bien; car vous m'avez ôté tous mes préjugés : notre *Epicure*, qui était un très-bon homme, et qui possédait toutes les vertus sociales, n'était qu'un ignorant hardi, qui a eu la vanité de faire un système. Je me doute bien que votre insulaire, qui est un si grand homme, a eu beaucoup de disciples et de rivaux chez les nations voisines de la sienne.

EVHEMERE.

Vous avez raison; il a causé plus de disputes qu'il n'a enseigné de vérités.

CALLICRATE.

Quelqu'un des disputeurs, sans doute, aura trouvé ce que c'est que l'ame; c'est-là ce qui m'inquiète; c'est ce grand mystère dont nos philosophes grecs ont tant parlé, et dont ils ne nous ont rien appris. A quoi me servira, s'il vous plaît, de savoir qu'une planète pèse sur une autre, et qu'on peut disséquer la lumière, si je ne me connais pas moi-même.

EVHEMERE.

Vous apprendrez du moins à mieux connaître la nature et le grand Etre qui la dirige.

CALLICRATE.

Si notre ame est si difficile à manier, du moins vos grands raisonneurs du Nord auront parfaitement connu notre corps ; cela m'intéresse pour le moins autant que mon ame : je me flatte que des gens qui ont pesé des astres savent parfaitement comment l'homme est produit sur la terre ; comment cette terre a été formée ; quelles révolutions elle a essuyées, et quand elle sera détruite. Je veux apprendre tout le mystère de la génération des animaux. D'où vient cette chaleur qui anime toute la nature, et qui vit jusque dans la glace ? Je m'indigne d'ignorer comment j'existe, et comment existent ce globe qui me porte, ces animaux, ces végétaux qui me nourrissent, et les élémens qui composent ce grand tout.

EVHEMERE.

Je vois que vous avez de grandes prétentions. Vous ressemblez à un marquis gaulois que j'ai connu dans mes courses. Il a fait des mémoires dans lesquels il dit : *Plus je me suis examiné, plus j'ai vu que je n'étais propre qu'à être roi* (*). Pour vous, vous voulez tout savoir ; apparemment vous vous croyez propre à être dieu.

(*) Le marquis de Laffay, dans ses mémoires, tome IV, page 322.

CALLICRATE.

Ne vous moquez point de ma curiosité; on ne saurait jamais rien si on n'était pas curieux. Je ne puis aller m'instruire chez vos savans barbares; je suis retenu dans Syracuse par ma femme. Dites-moi comment elle est parvenue à me donner un enfant, ne sachant pas plus que moi ce qui se passe dans ses entrailles : vos savans qui ont si bien vu le ressort par lequel DIEU fait aller tous les mondes, auront vu, sans doute, comment notre monde se perpétue.

EVHEMERE.

Très-souvent en plus d'un genre on connaît mieux ce qui est hors de nous que ce qui est dans nous-mêmes; nous en parlerons dans notre premier entretien.

NEUVIEME DIALOGUE.

Sur la génération.

C A L L I C R A T E.

J'AI toujours été étonné qu'*Hippocrate*, *Platon* et *Aristote*, qui ont eu des enfans, ne fussent pas d'accord sur la façon dont la nature opère ce miracle perpétuel ; ils disent bien que les deux sexes y coopèrent, en fournissant chacun un peu de liquide ; mais *Platon*, mettant toujours sa théologie à la place de la nature, ne considère que l'harmonie du nombre trois, l'engendreur, l'engendré, et la femelle dans laquelle on engendre ; ce qui compose une proportion harmonique, et ce qu'une accoucheuse ne comprend guère. *Aristote* se borne à dire que la femelle produit la matière de l'embryon, que le mâle est chargé de la forme ; et cela ne nous instruit pas davantage.

N'y a-t-il personne qui ait vu opérer la nature comme on voit un sculpteur opérer sur l'argile, sur du bois, sur du marbre, et en tirer une figure ?

E V H E M E R E.

Le sculpteur travaille au grand jour, et la

nature dans l'obscurité : tout ce qu'on a su jusqu'à présent de cette nature , s'est réduit à cette liqueur que répandent toujours les mâles accouplés , et qu'on nie à plusieurs femelles ; mais la physique des deux fluides générateurs, admise par *Hippocrate*, est celle qui a prévalu. Votre *Epicure* fait de ce mélange une espèce de divinité , et cette divinité est le plaisir. Ce plaisir est si puissant qu'il n'a pas permis à la Grèce de chercher d'autres causes.

Enfin un grand physicien , encore de l'île Cassitéride , aidé par les découvertes de quelques physiciens d'Italie, a substitué des œufs aux deux fluides générateurs. Ce grand disséqueur , nommé *Arivhé* , était d'autant plus croyable , qu'il a vu dans notre corps la circulation du sang que notre *Hippocrate* n'avait jamais vue , et qu'*Aristote* ne soupçonnait pas : il a disséqué mille mères de familles quadrupèdes qui avaient reçu la liqueur du mâle : mais , après avoir aussi examiné les œufs des poules , il a décidé que tout vient d'un œuf ; que la différence entre les oiseaux et les autres espèces , est que les oiseaux couvent , et que les autres espèces ne couvent point ; une femme n'est qu'une poule blanche en Europe , et une poule noire au fond de l'Afrique. On a répété après *Arivhé* : *Tout vient d'un œuf.*

C A L L I C R A T E.

Ainsi voilà donc le mystère découvert.

E V H E M E R E.

Non , depuis peu tout a changé : nous ne venons plus d'un œuf. Il a paru un batave qui , avec le secours d'un verre artificelement taillé , a vu dans la liqueur féminale des mâles un peuple entier de petits enfans déjà tout formés , et courant avec une agilité merveilleuse. Plusieurs curieux et curieuses ont fait la même expérience , et on a été persuadé que le mystère de la génération était enfin développé ; car on avait vu de petits hommes en vie dans la semence de leur père. Malheureusement la vivacité avec laquelle ils nageaient les a décrédités. Comment des hommes qui couraient avec tant de promptitude dans une goutte de liqueur , demeureraient-ils ensuite neuf mois entiers presque immobiles dans la matrice de leur mère ?

Quelques observateurs ont cru voir dans ces petits animalcules spermatiques , non des êtres vivans , mais des filamens de la liqueur même , quelques particules de cette liqueur chaude agitée par son propre mouvement , et par le souffle de l'air : plusieurs curieux ont cherché à voir , et n'ont rien vu du tout : enfin on s'est dégoûté , non pas de fournir à

ces expériences , mais d' user ses yeux à contempler dans une goutte de sperme un peuple si difficile à saisir , et qui probablement n' existait pas.

Un homme , et toujours de l' île de Cassitéride , mais qui ne doit pas être compté parmi les philosophes , a pris un autre chemin ; c' était un de ces demi-druides auxquels il n' est pas permis de se connaître en liqueur spermatique ; il a cru qu' il suffisait d' un peu de farine de mauvais blé pour faire naître des anguilles (*). Il a trompé par cette expérience prétendue les meilleurs naturalistes. Vos épicuriens de Syracuse s' y feraient laissé surprendre bien volontiers. Ils auraient dit : Du blé gâté fait naître des anguilles , donc du bon blé peut faire naître des hommes ; donc on n' a pas besoin d' un Dieu pour peupler le monde ; cela n' appartient qu' aux atomes.

Bientôt notre créateur d' anguilles a disparu : un autre homme à système s' est mis à sa place (**). Comme de vrais philosophes avaient reconnu et démontré qu' il y a une gravitation , une pesanteur , une attraction réciproque entre tous les globes du monde planétaire , cet homme a imaginé qu' il règne

(*) *Needham*. Voyez les notes des éditeurs , volume des œuvres physiques.

(**) *Maupertuis*.

aussi une attraction entre toutes les molécules qui doivent former un enfant dans le ventre de sa mère. L'œil droit attire l'œil gauche ; et le nez , également attiré par l'un et par l'autre , vient se placer juste entre eux deux ; il en est de même des deux cuisses , et de la partie qui est entre les hanches. Il est difficile d'expliquer pourquoi , dans ce système , la tête se met sur le cou , au lieu de prendre sa place plus bas entre les épaules ; c'est dans ces égaremens qu'on se précipite quand on veut en imposer aux hommes au lieu de les éclairer. On s'est moqué de ce système , ainsi que des anguilles nées de blé ergoté : car on est moqueur en Gaule aussi-bien qu'en Grèce.

La chute de tant de systèmes n'a point découragé un nouveau philosophe (*), digne en effet de ce nom , ayant passé sa vie entre les mathématiques et les expériences , les deux seuls guides qui peuvent conduire à la vérité. Convaincu de l'insuffisance de tous ces systèmes , quoique plusieurs eussent paru plausibles , il a cru que les corpuscules observés par tant de physiciens et par lui-même dans le fluide des semences , n'étaient point des animaux , mais des molécules en

(*) M. de Buffon. Voyez les notes de *l'Homme aux quarante écus*. Ces moules intérieurs sont difficiles à comprendre , et ils n'ont réussi ni chez les anatomistes ni chez les géomètres.

mouvement qui étaient pour ainsi dire aux portes de la vie.

„ La nature , dit-il , me paraît tendre
 „ beaucoup plus à la vie qu'à la mort ; il
 „ semble qu'elle cherche à organiser les corps
 „ autant qu'il est possible. La multiplication
 „ des germes qu'on peut augmenter à l'infini
 „ en est une preuve ; et l'on pourrait dire
 „ avec quelque fondement que , si la matière
 „ n'est pas toute organisée , c'est que les êtres
 „ organisés se détruisent les uns les autres ;
 „ car nous pouvons augmenter autant que
 „ nous le voulons les êtres vivans et végé-
 „ tans : nous ne pouvons pas augmenter la
 „ quantité des matières brutes. „

GALLIGRATE.

Il a raison ; ce passage que vous me citez me paraît aussi vrai que nouveau : nous semons des hommes , et ils se détruisent à la guerre comme les guerriers que *Cadmus* fit naître des dents d'un dragon. La terre est un vaste cimetière qui se couvre sans cesse de mortels entassés sur leurs prédécesseurs. Il n'y a point d'animal qui ne soit la victime et la pâture d'un autre animal. Les végétaux sont continuellement dévorés et reproduits ; mais nous ne reproduisons point les métaux , les minéraux , les rochers : j'aime votre gaulois ,

je voudrais le connaître. Quel moyen tire-t-il de cette observation pour faire des enfans ?

E V H E M E R E.

Il a supposé que la nature peut produire de petits moules , comme les sculpteurs en fonte pétrissent des modèles de terre autour desquels ils laissent couler le métal embrasé qui se dessine sur ces figures. Il imagine que ces modèles , ces moules organisés par la nature , s'appliquent non-seulement à tout l'extérieur des corps , mais encore à tout leur intérieur ; je ne puis mieux vous représenter cette mécanique qu'en me figurant *Prométhée* faisant le moule de *Pandore* pour le dehors et pour le dedans ; de sorte qu'elle eut une belle gorge en même temps qu'elle eut un cœur et des poumons.

L'inventeur de ce système se fonde sur ce qu'il y a dans la matière des qualités inhérentes qui appartiennent à tout l'intérieur , comme la gravitation , l'étendue. Il prétend que ses moules organiques intérieurs composent toute la matière vivante et végétante.

„ Se nourrir , dit-il , se développer , se
 „ reproduire , sont les effets d'une seule et
 „ même cause ; le corps organisé se nourrit
 „ par les parties qui lui sont analogues ; il se
 „ développe par la susception intime des
 „ parties

„ parties organiques qui lui conviennent , et
 „ il se reproduit parce qu'il contient quelques
 „ parties organiques qui lui ressemblent.....
 „ Lorsque la matière organique nutritive est
 „ surabondante , elle est envoyée dans les
 „ réservoirs sous la forme d'une liqueur qui
 „ contient tout ce qui est nécessaire à la
 „ reproduction d'un petit être semblable au
 „ premier. „

Il dit ailleurs : „ Je pense que les molécules
 „ organiques renvoyées de toutes les parties
 „ du corps dans les testicules et dans les
 „ vésicules séminales du mâle , et dans les
 „ testicules ou telle autre partie qu'on voudra
 „ de la femelle , y forment la liqueur sémi-
 „ nale , laquelle dans l'un et l'autre sexe est
 „ une espèce d'extrait de toutes les parties
 „ du corps... et lorsque dans le mélange qui
 „ s'en est fait il se trouve plus de molécules
 „ organiques du mâle que de la femelle , il
 „ en résulte un mâle ; et s'il y a plus de
 „ molécules organiques de la femelle que du
 „ mâle , il se forme une petite femelle. „

G A L L I C R A T E.

Si cela est comme on le dit , un enfant
 pourra donc naître ayant deux tiers d'homme
 et un tiers de femme ; et rien ne sera plus
 commun que des hermaphrodites , quand les

femmes répandront autant de liqueur féminale que les hommes : mais malheureusement vous savez qu'il y a plusieurs femmes qui n'en fournissent point , qui ont en horreur les caresses de leurs époux , et qui cependant en ont plusieurs enfans.

Ce système d'ailleurs qui m'avait tant séduit, et dans lequel je voyais beaucoup de sagacité et d'imagination , commence à m'embarrasser. Je ne puis me former une idée nette de ces moules intérieurs. Si les enfans sont dans ces moules , quel besoin de liqueur prolifique ? et s'ils sont formés de cette liqueur , quel besoin de ces moules ? De plus , il me semble fort extraordinaire que des moules organiques, qui n'ont point nourri notre corps , deviennent ensuite un corps humain qui a le mouvement et la pensée , de sorte qu'une molécule organique peut devenir un *Alexandre* ou une goutte d'urine. Dites - moi comment ce système a été reçu ?

E V H E M E R E .

Ceux qui creusent les nouveautés philosophiques l'ont combattu et l'ont décrié ; ceux qui ne creusent point l'ont rejeté sur les simples apparences : mais tous ont donné des éloges à l'histoire naturelle de l'homme depuis son enfance jusqu'à sa mort , décrite par le même auteur. Ce petit ouvrage nous apprend

physiquement à vivre et à mourir ; c'est l'histoire de toute l'espèce humaine , fondée sur des faits connus ; au lieu que les moules organiques ne sont qu'une hypothèse : ainsi il faut , je crois , nous résoudre à ignorer notre origine : nous sommes comme les Egyptiens qui tirent tant de secours du Nil , et qui ne connaissent pas encore sa source ; peut-être la découvriront-ils un jour.

DIXIEME DIALOGUE.

Si la terre a été formée par une comète.

CALLICRATE.

SI je désespère de savoir au juste comment je suis né , comment je vis , comment je pense et comment je mourrai , je ne dois pas me flatter de connaître mieux le globe où je suis que je ne me connais moi-même ; cependant vous m'avez dit que les Egyptiens pourront découvrir un jour la source de leur Nil. Cela ranime ma faible espérance d'être instruit un jour de la formation de notre terre : j'ai renoncé aux atomes déclinans d'*Epicure* ; vos sages barbares qui ont inventé tant de belles choses n'ont-ils rien su de la façon dont la terre était faite ? On peut en examinant un

nid d'oiseau découvrir sa construction , sans qu'on connaisse précisément ce qui donne à ces oiseaux leur vie , leur instinct et leurs plumes ; n'y a-t-il personne qui ait bien observé ce nid dans lequel nous sommes , ce petit coin de l'univers où la nature nous a renfermés ?

E V H E M E R E .

Cardestes , dont je vous ai parlé , a deviné que notre nid a été d'abord un soleil encroûté.

C A L L I C R A T E .

Un soleil encroûté ! vous voulez rire.

E V H E M E R E .

C'est ce *Cardestes* , sans doute , qui riait quand il disait que nous avons été autrefois un soleil composé de matière subtile et de matière globuleuse , mais que nos matières s'étant épaissies , nous avons perdu notre brillant et notre force ; nous sommes tombés d'un tourbillon dont nous étions le centre et les maîtres , dans le tourbillon du soleil d'aujourd'hui. Nous sommes tout convertis de matière rameuse et cannelée ; enfin d'astres que nous étions , nous sommes devenus lune , ayant par faveur autour de nous une autre petite lune pour nous consoler dans notre disgrâce.

CALLICRATE.

Vous dérangez toutes mes idées ; j'étais près de me rendre le disciple de vos Gaulois ; mais je trouve qu'*Epicure* , *Aristote* , *Platon* étaient bien plus raisonnables que votre *Cardestes*. Ce n'est pas là un système de philosophie , c'est le rêve d'un homme en délire.

EVHEMERE.

C'est ce qu'on appelait il y a quelques années la philosophie corpusculaire , la seule vraie philosophie. Ces chimères ont eu des commentateurs : on croyait qu'un géomètre qui avait donné sur l'optique quelque chose d'assez bon pour son temps , ne pouvait jamais avoir tort.

CALLICRATE.

Qu'a-t-on trouvé depuis lui sur la formation de notre globe ?

EVHEMERE.

Voici la découverte d'un philosophe german dont je vous ai dit quelques mots ; c'est l'homme de l'harmonie préétablie, parlaquelle l'ame prononce un discours , tandis que le corps qui n'en fait rien fait les gestes : ou bien ce corps sonne l'heure , quand l'ame la montre sur le cadran sans entendre sonner. Il a trouvé par les mêmes principes que

l'existence de notre globe avait commencé par un embrasement. Les mers furent envoyées pour éteindre le feu ; et tout ce qui était terre ayant été vitrifié , resta une masse de verre. On ne croirait pas qu'un mathématicien eût conçu un tel système : la chose est arrivée pourtant.

C A L L I C R A T E.

Vous m'avouerez qu'on ne peut reprocher à mon *Epicure* de parceller des facéties. Je vous demandais des vérités , et non des extravagances.

E V H E M E R E.

Eh bien donc , je vais encore vous parler du philosophe qui a si bien écrit l'histoire naturelle de l'homme. Il a fait aussi l'histoire naturelle de la terre ; mais il ne la donne que pour un roman , une hypothèse.

Il suppose qu'une comète passant un jour sur la surface du soleil.

C A L L I C R A T E.

Comment ! une comète qu'*Aristote* et mon *Epicure* ont déclarée exhalaïson de la terre ?

E V H E M E R E.

Aristote et votre *Epicure* se connaissaient fort mal en comètes. Ils n'avaient aucun instrument qui pût aider leurs yeux à les voir et à

mesurer leurs cours. Les Gaulois, les Cassitérides, les Germains, les peuples voisins de la Grèce se sont fait des instrumens de vérité; ils ont su par ces instrumens que les comètes sont des planètes qui circulent autour du soleil dans des courbes immenses, approchantes de la parabole : ils conjecturent qu'il y a tel de ces astres qui n'achève sa course qu'en plus de cent cinquante années. On a prédit leur retour comme on prédit les éclipses; mais on n'a pu le prédire avec la même précision : il s'en faut de beaucoup.

CALLICRATE.

Je les prie d'excuser mon ignorance. Vous disiez qu'une comète tomba sur le soleil : qu'en arriva-t-il ? ne fut-elle pas brûlée ?

EVHEMERE.

Le philosophe des Gaules suppose qu'elle ne fit qu'effleurer la superficie de ce puissant astre, et qu'elle en emporta un morceau dont la terre se forma (4). Il y en eut même encore assez pour fournir à d'autres planètes. On peut

(4) Ces parties détachées du soleil n'auraient pu décrire des orbites très-peu excentriques comme le sont celles des planètes, et il est même presque impossible qu'elles ne tombassent point sur le soleil après une révolution. Ainsi la comète n'aurait produit tout au plus que d'autres comètes; ce système, qui d'ailleurs est dénué de toute probabilité, est contraire aux lois du système du monde.

juger si de grosses pièces détachées ainsi du soleil étaient chaudes. On conte qu'une certaine comète, passant auprès de cet astre, devint deux mille fois plus brûlante que le fer rouge, et ne put se refroidir qu'en cinquante mille années. De-là on peut conclure que notre terre, qui n'est pas trop chaude vers ses deux pôles, a mis plus de cinquante mille ans à se refroidir, puisque ses pôles sont froids comme glace. Elle arriva du soleil dans la place où elle est, toute vitrifiée, comme l'avait dit le philosophe allemand, et c'est depuis ce temps-là qu'on fait du verre avec du sable.

C A L L I C R A T E.

Il me semble que je lis les anciens poètes grecs qui me disent pourquoi *Apollon* va se coucher tous les soirs dans la mer, et pourquoi *Junon* s'affied quelquefois sur l'arc-en-ciel. Franchement, vous ne voudriez pas me forcer à croire que la terre est de verre, et qu'elle est venue du soleil si chaude, qu'elle n'est pas encore refroidie vers l'*Ethiopie*, tandis qu'on gèle dans le quartier des *Lapons*.

E V H E M E R E.

Aussi l'auteur ne vous donne cette histoire de la terre que pour une hypothèse.

C A L L I C R A T E.

En vérité, hypothèse pour hypothèse, n'aimez-

n'aimez-vous pas autant les grecques que les gauloises ? Pour moi , je vous avoue que *Minerve* , la déesse de la sagesse , sortie du cerveau de *Jupiter* ; *Vénus* née d'une semence divine , tombée sur le rivage des mers pour unir à jamais l'eau , l'air et la terre ; *Prométhée* qui vient ensuite apporter le feu céleste à *Pandore* ; l'Amour , son bandeau , ses flèches et ses ailes ; *Cérès* enseignant aux hommes l'agriculture ; *Bacchus* qui soulage leurs peines par son breuvage délicieux , tant de fables charmantes , tant d'ingénieux emblèmes de la nature , valent bien l'harmonie préétablie , les entretiens avec le verbe , et la comète qui vient produire notre terre.

E V H E M E R E.

Je suis aussi touché que vous de ces allégories enchanteresses : elles feront la gloire éternelle des Grecs et le charme des nations : elles seront gravées dans tous les esprits , elles seront chantées par toutes les bouches , malgré les changemens de gouvernement , de religion , de mœurs , qui bouleverseront continuellement la face de la terre ; mais ces belles , ces éternelles fables , tout admirables qu'elles sont , ne nous instruisent pas du fonds des choses : elles nous ravissent , mais elles ne prouvent rien. L'Amour et son bandeau , *Vénus* et les trois Grâces ne nous apprendront

jamais à prédire une éclipse , et à connaître la différence entre l'axe de l'écliptique et l'axe de l'équateur. La beauté même de ces peintures détourne nos yeux et nos pas des sentiers pénibles de la science ; c'est une volupté qui nous amollit.

C A L L I C R A T E.

Dites-moi donc tout ce que vos philosophes barbares , qui ne sont point amollis comme nos Grecs , ont inventé d'utile.

E V H E M E R E.

Je vais vous conter ce que j'ai vu dans la Gaule , à mon dernier voyage.

O N Z I E M E D I A L O G U E.

Si les montagnes ont été formées par la mer.

E V H E M E R E.

A huit cents quarante-quatre stades de l'Océan , près d'une ville nommée Tours , on trouve , à dix pieds de profondeur sous terre , une étendue d'environ cent trente millions de toises cubiques d'une matière un peu marneuse qui ressemble à du talc pulvérisé. Les cultivateurs s'en servent pour fumer leurs champs : on trouve dans cette mine excavée , souvent imbibée de pluie et d'eau de source ,

plusieurs dépouilles d'animaux , soit reptiles , soit crustacées , soit testacées.

Un virtuose , potier de son métier , qui s'intitulait inventeur des figulines rustiques du roi des Gaules , prétendit que cette mine de mauvais talc , mêlé d'une terre marneuse , n'était qu'un amas de poissons et de coquilles qui étaient là du temps du déluge de *Deucalion* : quelques philosophes ont adopté ce système ; ils se sont seulement écartés de la doctrine du potier , en soutenant que ces coquilles devaient avoir été déposées dans ce souterrain plusieurs milliers de siècles avant notre déluge grec. (*)

On leur a répondu : Si un déluge universel a porté dans cet endroit cent trente millions de toises cubiques de poissons , pourquoi n'en a-t-il pas porté la millième partie dans les autres terrains également éloignés de l'Océan ? pourquoi ces mers , toutes couvertes de marfouins , n'ont-elles pas vomé sur ces rivages seulement une douzaine de marfouins ?

Il faut avouer que ces philosophes n'ont point éclairci cette difficulté ; mais ils sont demeurés fermes dans l'idée que la mer avait couvert les terres , non-seulement jusqu'à huit cents quarante stades au-delà de son

(*) Voyez les notes de la *Dissertation sur les changemens arrivés dans notre globe*, et sur les articles des *Oeuvres physiques* et du *Dictionnaire philosophique*, relatives à ces questions.

rivage, mais qu'elle s'est avancée bien plus loin. Les disputes n'ont point de bornes. Enfin le philosophe gaulois *Telliaméd* a soutenu que la mer avait été par-tout pendant cinq ou six cents mille siècles, et qu'elle avait produit toutes les montagnes.

C A L L I C R A T E.

Vous me dites des choses bien extraordinaires ; tantôt vous me faites admirer vos barbares, tantôt vous me forcez à en rire. Je croirais plus aisément que les montagnes ont fait naître les mers que je ne penserais que les mers ont les montagnes pour filles.

E V H E M E R E.

Si, selon *Telliaméd*, les courans de l'Océan et les marées ont à la longue produit le Caucase et l'Immaïs en Asie, les Alpes et l'Apennin en Europe, ils ont aussi fait naître des hommes pour peupler ces montagnes et leurs vallées.

C A L L I C R A T E.

Rien n'est plus juste ; mais ce *Telliaméd* me paraît un peu blessé du cerveau.

E V H E M E R E.

Cet homme long-temps employé en Egypte par son roi, pour la sûreté du commerce, a passé pour un savant très-instruit. Il n'ose pas

dire qu'il a vu des hommes marins , mais il a parlé à des gens qui en ont vu ; il juge que ces hommes marins , dont plusieurs voyageurs nous ont donné la description , sont devenus à la fin des hommes terrestres tels que nous sommes , lorsque la mer , se retirant des côtes pour aller élever ses montagnes , a laissé ces hommes dans la nécessité d'habiter sur la terre. Il croit de même , ou il veut faire croire que nos lions , nos ours , nos loups , nos chiens sont venus des chiens , des loups , des ours , des lions marins , et que toutes nos basses-cours ne sont peuplées que de poissons volans , qui à la longue sont devenus canards et poules.

C A L L I C R A T E.

Et sur quoi a-t-il pu fonder ces extravagances ?

E V H E M E R E.

Sur *Homère* qui a parlé des tritons et des sirènes. Ces sirènes surtout , qui avaient une voix charmante , ont enseigné la musique aux hommes quand elles ont habité la terre , au lieu de demeurer dans l'eau. De plus , tout le monde fait qu'en Chaldée il y avait autrefois dans l'Euphrate un brochet nommé *Oannès* qui venait prêcher le peuple deux fois par jour : c'est lui qui est le patron de ceux qui parlent en chaire. Le dauphin qui porta *Ariox*

est devenu le patron des postillons. Voilà, sans doute, assez d'autorités pour établir une nouvelle philosophie.

Mais le plus grand appui qu'elle ait eu est l'historien de l'homme, du monde entier et du cabinet d'un grand roi : il a pris du moins sous sa protection les montagnes formées par les courans et par le flux des mers. Il a fortifié cette idée de *Telliamed*. On l'a comparé à un grand seigneur qui élève dans ses domaines un orphelin abandonné. Quelques physiciens se sont joints à lui, et ce système est devenu assez problématique.

C A L L I C R A T E.

Je voudrais bien savoir ce qu'ils disent pour prouver que le mont Caucafé a été créé par le Pont-Euxin.

E V H E M E R E.

Ils alléguent qu'on a trouvé un brochet pétrifié au milieu du pays des Cattes en Germanie, une ancre de vaisseau sur les grandes Alpes, et un vaisseau tout entier dans un précipice des environs. Il est vrai que l'histoire de ce vaisseau n'a été contée que par un de ces pauvres compilateurs qui veulent gagner quelque argent par leurs mensonges : mais les gens à système n'ont pas manqué de dire que ce vaisseau, avec tous ses agrès, était

dans cette fondrière plus de dix à douze cents mille siècles avant qu'on eût inventé la navigation, et que ce vaisseau fut bâti dans le temps que la mer se retirait de la cime des grandes Alpes pour aller faire le mont Caucaze.

CALLICRATE.

Et c'est vous, *Evhémère*, qui me dites ces puérilités ?

EVHEMERE.

Je vous les rapporte pour vous faire voir que mes barbares se sont quelquefois livrés à leur imagination tout autant que vos Grecs.

CALLICRATE.

Jamais aucun philosophe grec n'a rien dit qui approche de ce que vous venez de me conter.

EVHEMERE.

Comment donc ! oubliez-vous ce qu'a écrit depuis peu l'astronome *Bérose*, que j'ai tant vu à la cour d'*Alexandre* ?

CALLICRATE.

Quoi donc ! qu'a-t-il écrit de si extraordinaire ?

EVHEMERE.

Il a prétendu, dans ses Antiquités du genre-humain, que *Saturne* apparut à *Xiffutre* et lui dit : Le 15 du mois d'œsi le genre-humain sera

» détruit par le déluge. Enfermez bien tous
» vos écrits dans Sipara, la ville du soleil,
» afin que la mémoire des choses ne se perde
» pas ; (car, quand il n'y aura plus personne
» sur la terre, les écrits seront très-nécessaires)
» bâtissez un vaisseau ; entrez-y avec vos
» parens et vos amis ; faites-y entrer des
» oiseaux et des quadrupèdes, mettez-y des
» provisions, et quand on vous demandera
» où vous voulez aller avec votre vaisseau,
» répondez : Vers les dieux pour les prier de
» favoriser le genre-humain. »

Xiffutre ne manqua pas de bâtir son vaisseau, qui était large de deux stades, et long de cinq ; c'est-à-dire que sa largeur était de deux cents cinquante pas géométriques et sa longueur de six cents vingt-cinq. Ce vaisseau, qui devait aller sur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorsque le déluge eut cessé, *Xiffutre* lâcha quelques-uns de ses oiseaux qui, ne trouvant point à manger, revinrent au vaisseau. Quelques jours après il lâcha encore ses oiseaux qui revinrent avec de la boue aux pattes ; enfin ils ne revinrent plus. *Xiffutre* en fit autant, il sortit de son vaisseau qui était perché sur une montagne d'Arménie, et on ne le revit plus, les dieux l'enlevèrent.

• Vous voyez que de tout temps on a voulu amuser ou effrayer les hommes, tantôt par

des contes , tantôt par des raisonnemens. Les Chaldéens ne sont pas les premiers qui aient menti pour se faire écouter. Les Grecs ne sont pas les derniers. La Gaule a mêlé les fictions aux vérités , comme les Grecs , et n'a pas été aussi agréable qu'eux dans ses fables : on a menti en Germanie et dans l'île Cassitéride.

Le premier destructeur de la philosophie grecque en Gaule , le fameux *Cardesles* , avouait qu'il avait menti , et qu'il n'avait voulu que plaisanter en composant l'univers avec des dés , et en créant la matière subtile , la globuleuse , la rameuse , la striée , la cannelée ; d'autres ont poussé la raillerie jusqu'à dire qu'incessamment l'univers pourrait bien être détruit par la matière subtile , dont selon eux le feu est produit.

C A L L I C R A T E .

Ce n'est pas apparemment un homme de la famille du roi *Xiffutre* qui nous prépare en riant cette catastrophe : il faut que ce soit quelqu'un de ces philosophes qui ont fait sortir notre monde d'une comète embrasée ; ils auront voulu lui donner la mort de la même façon dont ils lui ont donné la vie ; mais une telle plaisanterie me paraît trop forte. Je n'aime point qu'on rie de la destruction.

E V H E M E R E .

Vous avez raison. Ce qu'il y a de pis , c'est

que cette idée de nous faire tous périr par le feu n'est qu'un réchauffé de la fable de *Phaëton*. Il y a long-temps qu'on a dit que le genre humain avait été noyé une fois par une inondation, et qu'il avait une autre fois été détruit par un incendie.

On conte même que les premiers hommes érigèrent deux belles colonnes, l'une de pierres, et l'autre de briques, pour en avertir leurs descendans, et afin que, en cas de malheur, la colonne de briques résistât au feu, et que celle de pierres résistât à l'eau.

Nos philosophes barbares d'aujourd'hui, qui sont plus que philosophes puisqu'ils sont prophètes, nous annoncent que les deux colonnes seront fort inutiles : car une comète ayant formé la terre, une autre comète la brisera en mille pièces, elle et ses deux beaux monumens de pierres et de briques. On a fait sur cette prédiction des livres où il y a beaucoup de calculs et beaucoup d'esprit : on s'est même très-égayé sur cette catastrophe épouvantable (5). Ces savans gaulois ont fait comme

(5) M. de la Lande, de l'académie des sciences, ayant fait un mémoire sur les comètes qui peuvent approcher de la terre, beaucoup de gens s'imaginèrent qu'il avait prédit l'arrivée d'une de ces comètes, et que la fin du monde était proche ; mais cela ne produisit que des calculs et des plaisanteries ; et personne ne s'avisa de donner son bien à l'Eglise, comme dans le bon temps.

les dieux qu'*Homère* nous a peints rians d'un rire *inextinguible* pour des choses qui n'étaient point du tout plaisantes.

C A L L I C R A T E.

Il me semble qu'il n'appartient de rire qu'aux dieux d'*Épique* : ils ne sont occupés que de leur bonne chère et de leurs plaisirs ; mais pour les dieux d'*Homère* qui sont toujours en querelle dans le ciel et sur la terre, ils n'ont pas trop sujet de rire ; vos philosophes gaulois encore moins : ne m'avez-vous pas dit qu'ils sont presque toujours gourmandés par des druides ? cela doit les rendre très-sérieux.

E V H E M E R E.

Aussi plusieurs l'ont-ils été, et j'ose vous dire qu'ils se sont occupés sérieusement à rendre de très-grands services.

C A L L I C R A T E.

C'est de quoi je voudrais être instruit. Je n'aime que la philosophie d'usage : je préfère l'architecte qui me bâtit une maison agréable et commode, au mathématicien qui quarre une courbe à double courbure dont je n'ai que faire.

E V H E M E R E.

Non-seulement les barbares ont montré

leur sagacité en quarrant les courbes , et même en se trompant quelquefois dans leurs calculs ; mais ils ont inventé des arts nouveaux dont bientôt les Grecs ne pourront plus se passer ; et je vais vous en rendre compte.

DOUZIEME DIALOGUE.

Inventions des barbares , arts nouveaux , idées nouvelles.

CALLICRATE.

DITES-MOI donc au plutôt ce que ces barbares ont imaginé de si utile au monde.

E V H E M E R E.

Quand ils n'auraient inventé que des moulins à vent , nous leur devrions une éternelle reconnaissance ; ce ne sont ni des cassitérides , ni des goths , ni des celtes qui ont été les auteurs de cette belle machine : ce sont des arabes établis en Egypte ; les Grecs n'y ont nulle part.

CALLICRATE.

Comment est faite cette belle machine ? J'en ai ouï parler , mais je ne l'ai jamais vue.

E V H E M E R E.

C'est une maison montée sur un pivot , et qui tourne à tout vent : elle a quatre grandes

ails qui ne peuvent voler , mais qui servent à briser entre deux pierres le grain recueilli dans la campagne. Les Grecs et nous autres Siciliens , les Romains même n'ont pas encore l'usage de ces maisons ailées : nous ne savons que fatiguer les mains de nos esclaves à moudre grossièrement ce blé que nous arrachons à la terre avec tant de peine. J'espère que le bel art des maisons ailées parviendra un jour jusqu'à nous.

C A L L I C R A T E .

On dit que c'est à notre Sicile que les dieux ont fait la grâce de donner le blé , et que c'est de chez nous qu'il s'est répandu dans une partie du monde ; nos épicuriens n'en croient rien ; ils sont persuadés que les dieux sont trop occupés de leur bonne chère pour songer à la nôtre ; et en effet , si *Cérès* nous avait accordé le blé , elle aurait bien dû nous faire présent aussi d'un moulin à vent.

E V H E M E R É .

Pour moi , je serai toujours persuadé , non pas que *Cérès* ait apporté du froment à Syracuse , mais que le grand *Demiourgos* a donné aux hommes et aux animaux les alimens et l'industrie nécessaires pour soutenir leur courte vie , selon les climats où il les a fait naître.

Les peuples qui habitent les bords de la

Seine et du Danube n'ont pas les fruits délicieux qui croissent vers le Gange. La nature ne fait pas croître chez eux ce riz si savoureux et si nourrissant dont le goût est relevé par les aromates ou par les cannes sucrées de l'Inde : notre Europe septentrionale est privée de ces beaux palmiers dont toute l'Asie est couverte , de ces pommes d'or de tant d'espèces différentes , qui fournissent un aliment si léger , et une boisson si rafraîchissante. Des pays immenses , dont *Alexandre* n'a vu que les frontières , ont en partage le coco dont vous avez entendu parler ; ce fruit fournit une amande supérieure à notre pain et à notre miel , une liqueur plus agréable que nos meilleurs vins , une huile pour les lampes , et une coque très-dure dont on façonne des vases et mille petits bijoux ; une écorce filamenteuse , qui l'enveloppe , est filée en toile , et taillée en voile de navire ; on bâtit avec son bois des vaisseaux et des maisons , et ses feuilles larges et épaisses servent à couvrir ces maisons. Ainsi une seule espèce de fruit nourrit , défaltère , habille , loge , voiture et meuble des peuples entiers à qui la terre prodigue ces présens sans culture.

Dans l'Europe , dont la Sicile est la partie la plus fortunée , nous n'avons jusqu'à présent que des fruits sauvages ; car les pommes d'or

des Hespérides , les beaux fruits de Perse , de Cérazunte et d'Épire ne sont pas encore cultivés dans notre île : notre ressource et notre gloire sont dans ce blé dont nous nous vantons : quelle triste gloire et quelle ressource pénible ! ceux-là n'avaient peut-être pas tant de tort qui ont dit que nous avions offensé *Cérès* , et que pour nous punir elle nous enseigna l'agriculture.

Il faut d'abord tirer du sein de la terre , et forger par les mains de nos cyclopes , le fer qui doit la déchirer. Les trois quarts des peuples de notre petite Europe sont obligés d'acheter de l'Asie et de l'Afrique des grains pour ensemençer leurs maigres champs ; et ces champs , après plusieurs labours qui excèdent les hommes et les animaux , rapportent dix pour un dans les meilleures années , d'ordinaire cinq ou six , quelquefois trois. Quand cette chétive moisson est faite , on est obligé de battre les gerbes à grands coups de leviers , et d'en perdre une partie dans ce rude travail. Ces travaux n'ont encore rien avancé pour la nourriture de l'homme. Il faut porter ce grain chétif à ceux qui l'arrosent de leur sueur en l'écrasant sous la meule à force de bras. Ce n'est encore rien si dans cet état on ne l'expose au feu dans des antres voûtés , où trop de chaleur peut le pulvériser , et où trop peu n'en ferait qu'une pâte inutile.

C'est donc là ce pain dont *Cérès* a gratifié les hommes, ou plutôt qu'elle leur a fait acheter si chèrement ! il ne ressemble pas plus au grain dont il est formé qu'une robe d'écarlate ne ressemble au mouton dont elle est tirée. Ce qui surtout est déplorable, c'est que le laboureur ne jouit qu'à peine du fruit de tant de travaux. Ce n'est pas pour lui que l'habitant des rives du Danube et du Borysthène a semé, c'est pour le barbare qui s'est emparé de son pays sans savoir comment le blé germe en terre ; c'est pour le druide ou pour le lama qui de la part du ciel exige une partie de la récolte, en attendant qu'il défile, ou qu'il sacrifie sur l'autel la fille du bon homme dont il dévore la subsistance.

Du moins vous m'avouerez que les mathématiciens qui ont inventé le moulin à vent ont soulagé le malheureux cultivateur de la plus rude de ses peines.

C A L L I C R A T E.

Je ne doute pas que la mode des moulins à vent ne prenne bientôt faveur chez tous les peuples qui mangent du pain, et qu'ils ne bénissent la philosophie. Continuez, je vous prie, de m'instruire des nouvelles inventions de vos barbares.

E V H E M E R E.

Je vous ai déjà dit qu'ils avaient donné des
yeux

yeux à ceux qui n'en avaient point : ils ont aidé les vieillards à lire ; ils ont fait voir à tous les hommes des étoiles qui leur avaient toujours été cachées ; et ces bienfaits diversifiés admirablement ne sont que la suite d'un théorème connu en Grèce, que l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

CALLICRATE.

Vous faites des dieux de vos philosophes : ils donnent le pain à l'homme, et ils disent que la lumière se fasse. Qu'ont-ils créé encore ? dites-moi tout.

EVHEMERE.

Ils ont créé l'art de copier en un tour de main un livre entier. La science par ce moyen peut devenir universelle ; les livres coûteront moins que les comestibles au marché. Chacun aura un *Aristote* à moins de frais qu'une poularde. Une partie même de ce grand art s'étend jusqu'à multiplier un tableau mille et dix mille fois, de sorte que le plus pauvre des citoyens peut avoir chez lui les ouvrages de *Zeuxis* et d'*Apelles*. Cela s'appelle des gravures.

CALLICRATE.

Tout à l'heure vos inventeurs philosophes étaient des dieux, à présent ils sont des magiciens.

E V H E M E R E.

Vous dites plus vrai que vous ne croyez. Il y a des pays en Europe où cet art, encore peu connu, de multiplier les tableaux et les livres, a été pris pour un sortilège : mais cet art deviendra beaucoup plus commun que les moulins à vent dont j'ai parlé. Chacun voudra faire un livre, chacun voudra multiplier son portrait; nous serons inondés de livres insipides; la littérature deviendra un vil métier, et l'orgueil augmentant dans la tête d'un auteur en proportion de sa sottise, il n'y aura point de barbouilleur de papier qui ne se fasse graver à la tête de son recueil.

C A L L I C R A T E.

Je conviens bien que la grande quantité de livres pourrait avoir son danger; mais on doit être bien obligé à ceux qui ont trouvé le secret d'en rendre le débit si facile. On choisit ses amis dans la foule.

E V H E M E R E.

Il y a en effet dans cette foule un grand nombre de marchands de pensées; les uns vendent les rêveries de *Platon*, les autres les impudences de *Diogène*: on voit dans la même boutique un *Hermès Trismégiste* et un *Aristophane*. Depuis peu plusieurs de ces marchands se sont associés pour vendre un extrait, en trente volumes immenses, de tout ce que les

philosophes grecs et barbares ont jamais inventé ou imité, ou critiqué dans les sciences et dans les arts. Avec cet ouvrage on peut, dit-on, se passer de tous les autres ; car, depuis la manière de faire la poudre exterminante jusqu'à celle d'enfiler des éguilles, il n'y a rien que vous n'appreniez, dit-on, en lisant cet extrait.

CALLICRATE.

Que parlez-vous de poudre exterminante ? est-ce quelque poison inventé par les *Anitus* et les *Mélitus*, pour délivrer la terre des philosophes ?

EVHEMERE.

Non, c'est une admirable expérience de physique, faite par un bon prêtre qui n'y entendait pas finesse : cette expérience, réduite en art, imite parfaitement les éclairs et la foudre. Elle a même de bien plus terribles effets. Elle embrase, et elle détruit jusqu'aux plus solides remparts. Si notre *Alexandre* avait connu cette invention, il n'aurait pas eu besoin de sa valeur pour conquérir le monde. Ce qui vous étonnera, c'est que cet art de tout écrafer est employé dans les solennités et dans les plaisirs. Célèbre-t-on les noces d'un prince, ce n'est point avec des harpes et des lyres, comme chez les Grecs, c'est au feu des éclairs, et au retentissement du

tonnerre, comme lorsque *Jupiter* vint coucher avec *Sémélé* dans tout l'appareil de sa gloire.

C A L L I C R A T E.

Ce que vous me dites m'épouvante ; c'est un monde nouveau où l'on est à tout moment près d'être foudroyé ; mais ceux qui échappent jouissent d'un grand spectacle.

E V H E M E R E.

Si je rassemblais en effet tout ce que ces modernes étrangers ont inventé en divers temps, vous les prendriez pour des géans auprès de qui nos Grecs ne sont que des enfans qui promettent d'être un jour des hommes.

Ne vous étonnerais-je pas si je vous disais que ces prétendus barbares ont su faire avec du simple sable des espèces de diamans polis, de plus de cinq pieds de haut et de large, qui réfléchissent tous les objets mieux que le petit miroir d'argent consacré par la belle *Phryné* dans le temple de *Vénus*, et qui laissent un libre passage à la lumière dans les maisons, en les garantissant des injures de l'air. Vous dirai-je à quel point ils perfectionnent tous les arts qui flattent les sens et qui contribuent à la douceur de la vie ? M'en croirez-vous quand je vous apprendrai que leurs villes capitales sont dix fois plus grandes, plus peuplées que celles d'Athènes et de Syracuse, et qu'elles

sont remplies , dans l'espace de plus de trente stades , d'ouvrages magnifiques en tout genre , qui surpassent tous ces chefs-d'œuvre de luxe qu'on vante dans Suze et dans Babylone ?

Ce qui vous surprendra encore davantage , c'est que la plupart des découvertes de tous ces arts ingénieux n'ont été faites que dans des temps d'ignorance et de grossièreté. Il semble que DIEU ait donné à certains hommes un instinct supérieur à la raison ordinaire , comme on voit des éléphants naître dans des pays peuplés de petits singes : mais peu à peu la raison se forme. Elle examine à la fin ce que l'instinct a inventé , elle fait des systèmes ; elle se perd enfin en argumens chez les barbares comme chez les Grecs.

C A L L I C R A T E .

Vous me dites toujours le pour et le contre dans toutes les choses que vous m'apprenez.

E V H E M E R E .

C'est que toutes les choses de ce monde ont un bon et un mauvais côté. Chez nos barbares , par exemple , les uns ont la politesse et la douceur des Athéniens , les autres la cruauté superstitieuse des Scythes. Des particuliers ont eu le génie et le bon goût en partage ; mais ils ont été élevés dans des écoles qui n'avaient pas le sens commun : ils commencent à surpasser les Grecs en peinture

et en-musique , s'ils ne les égalent pas tout-à-fait en sculpture. Ils ont une physique expérimentale dont la Grèce n'a jamais connu les premiers élémens ; mais en métaphysique ils sont quelquefois plus chimériques que les *Platon* , les *Pythagore* , les *Zoroastre* , les *Mercur* *Trismégiste*.

C A L L I C R A T E.

Je voudrais bien raisonner métaphysique avec un gaulois ou un cassitéride.

E V H E M E R E.

Quand vous apprendriez leur langue , à quoi aboutirait cette controverse ? on ne s'entend jamais en disputant de vive voix ; un des contendans s'explique mal , l'autre répond plus mal encore. Un faux argument est réfuté par un argument plus faux ; c'est pourquoi les disputes dans les écoles ont long-temps perverti la raison humaine. Sans cet heureux instinct qui a inventé et perfectionné les arts ; sans les expériences faites loin des déclamateurs scolastiques , la société serait encore sauvage.

Ce que les honnêtes gens ont le plus reproché aux savans , et à ceux qui prétendent l'être , soit grecs , soit barbares , c'est d'avoir voulu aller plus loin que la nature. Ils ont creusé des abîmes , et le terrain est retombé sur eux.

L'un (*), qui pourtant était un vrai génie, examine ce que ferait un homme sans tête, et à qui les dieux auraient donné tout le reste. L'autre emploie toute la sagacité d'un esprit supérieur à rechercher quel personnage ferait un homme qui n'aurait de sens que celui du nez (**). Un autre philosophe de cette première classe a fixé le jour et l'heure où il n'y aurait plus ni hommes ni animaux (***). Que voulez-vous ? ce sont des *Hercules* qui jouent aux osselets ; ils n'en font pas moins des *Hercules*. Trois illustres mathématiciens de l'île Cassitéride ont démontré, chacun à leur manière, comment le monde était fait avant le déluge de *Deucalion* et de *Pyrrha* ; leurs résultats sont absolument différens : ainsi il a bien fallu que leurs calculs fussent erronés ; cependant ils ne les ont point corrigés, et ils ont laissé là ce monde qu'ils avaient créé. Il aurait mieux valu en laisser le soin à DIEU.

Que diriez-vous de celui qui a trouvé le secret d'exalter son ame au point de prédire précisément l'avenir ; et cela sur ce bel argument, que, si on pense au passé qui n'est plus, on peut penser au futur qui n'est pas encore ? (****)

(*) *Pascal.*(***) *M. de Buffon.*(**) *L'abbé de Condillac.*(****) *Maupertuis.*

Vous voyez que je ne suis pas un fâde admirateur des étrangers que j'ai vus ; je leur rends justice comme aux Grecs : il y a partout des erreurs et des abus ; le ciel en est plein , si l'on en croit *Homère*. Deux choses multiplient furieusement les livres chez nos barbares , la vanité et l'indigence. L'art d'écrire est devenu un métier d'autant plus universel qu'il est plus facile.

Il n'y a pas long-temps que tous les auteurs étaient des druides , qui expliquaient dans d'énormes volumes comment les propriétés mystérieuses du gui de chêne se trouvaient dans *Aristote* et dans *Platon*. A présent un grand nombre d'écrivains se consacrent à réformer les empires et les républiques. Tel homme qui ne sait pas gouverner un poulailier , qui même n'en a point , prend la plume et donne des lois à un royaume.

D'autres élèvent la jeunesse dans leurs écrits , après lui avoir donné de grands exemples par leur conduite.

Vous avez lu le roman de l'athénien *Xénophon* sur l'éducation de *Cyrus* ?

C A L L I C R A T E.

Oui , et je vous avoue qu'il m'a donné encore meilleure opinion de *Xénophon* que de *Cyrus* même.

E V H E M E R E.

EVHEMERE.

Eh bien, un petit barbare a cru depuis peu instituer une méthode d'élever les princes, bien supérieure à l'éducation du vainqueur de Babylone.

D'abord l'auteur, demi-gaulois, demi-allemand, déclare qu'un grand prince l'a supplié de vouloir bien lui faire l'honneur d'être précepteur de son fils; qu'il l'a refusé, et qu'il ne sera jamais précepteur. Aussitôt il nous apprend qu'il l'est d'un jeune homme de qualité. Savez-vous quelles leçons il donne à son élève? il en fait un garçon menuisier; il l'accompagne au b. . . . (1). Il lui persuade qu'un prince, un souverain doit épouser la fille du bourreau, si les convenances s'y trouvent (2). Enfin il lui dit qu'il est bien plus sage d'affaiblir son ennemi que de le combattre noblement. (3)

CALICRATE.

Est-ce ainsi qu'on élève la jeune noblesse dans la Gaule? Vraiment, vous ne m'avez pas trompé quand vous m'avez promis que vous me diriez ce que vos barbares ont de bon et de mauvais.

(1) *Emile*, tome III, page 261, édition de Neaulme, à Amsterdam.

(2) Tome IV, page 178.

(3) Tome II, page 297.

E V H E M E R E.

Comme je me suis engagé à tout dire , j'ajouterai que vous trouverez dans ce *Xénophon* des Gaules un épisode qu'on appelle le druide favoyard , contre les idées scolastiques des druides , lequel épisode est plein de choses excellentes.

C A L L I C R A T E.

Qu'est-ce qu'un favoyard ?

E V H E M E R E.

C'est le nom d'un peuple qui habite certaines montagnes des Alpes.

C A L L I C R A T E

Et les druides de ces Alpes n'ont pas brûlé votre *Xénophon* ?

E V H E M E R E.

Non : ils ont imité les Athéniens qui ayant fait mourir *Socrate* se sont mis à rire de *Diogène*.

C A L L I C R A T E.

Vos Gaulois sont donc aussi une drôle de nation ?

E V H E M E R E.

Très-drôle , après avoir été horriblement sauvage , fotte et cruelle.

C A L L I C R A T E.

C'est précisément ce qui est arrivé à nos Grecs pélasges. Et dans la capitale de vos Gaules, qui est, dites-vous, dix fois plus grande,

plus peuplée , plus riche qu'Athènes , y a-t-il comme dans Athènes des tragédies , des comédies , des spectacles en musique , des danfes semblables à la pyrrhique , et à la cordace ?

E V H E M E R E.

S'il y en a ! tous les jours de l'année sont consacrés à ces beaux arts. Les Gaulois ont eu leurs *Sophocles* , leurs *Euripides* , leurs *Ménandres* , leurs *Timothées*. Ils sont surtout aujourd'hui le peuple de la terre le plus habile dans la danse ; il y a plus de danseurs que de géomètres : mais il est arrivé dans la métropole des Gaules ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de *Zoroastre* , à ce que disent les sages Parfis qui ne mentent jamais. Le ciel étant irrité contre la terre , où l'on ne songeait qu'à se divertir , envoya vers le Gange une grosse couleuvre , qui était enceinte de dix mille Envies. Elle accoucha , et dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait eu plus de cent mille de ces Envies dans la grande ville gauloise ; car dès qu'un homme y réussit dans quelque genre que ce puisse être , toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui. Il y a des boutiques où les Envies vendent la diffamation quatre fois par mois. L'art de mettre ses pensées par écrit , art admirable ,

F f 2

inventé d'abord pour instruire , est devenu le grand partage de l'Envie. Ce n'est pas de tous les arts le plus honorable ; mais c'est le plus cultivé : on achète les injures dites au prochain avec plus d'empressement que les vins délicieux , et le miel divin de Syracuse.

C A L L I C R A T E .

N'importe. Dès que je pourrai m'échapper de ma famille , j'irai voir cette capitale de barbares aimables , où l'on passe son temps à danser et à médire. Les filles de la couleuvre n'épouvanteront pas un voyageur.

X X X.

ENTRE UN PRETRE ET UN ENCYCLOPEDISTE.

L E P R E T R E .

EH bien , malheureux , jusqu'à quand voulez-vous donc outrager la religion , et décrier ses ministres ?

L' E N C Y C L O P E D I S T E .

Je n'outrage point la religion que je professe et que je respecte ; je me tais sur ses ministres , et je ne comprends point ce qui peut allumer ainsi votre bile , et m'attirer ces injures.

De quel droit d'ailleurs me faites-vous ces questions ? quelle est votre mission ?

LE PRETRE.

Quelle est ma mission ? la piété , le zèle , la charité chrétienne. Vous triompheriez bientôt , messieurs les athées , s'il ne se trouvait pas encore des hommes religieux qui ont le courage de s'opposer à vos pernicious dessein ; je me suis ligué avec deux prêtres comme moi pour soutenir les autels que vous vouliez renverser. Tous trois , pleins de l'amour de DIEU et de l'avancement de son règne , nous avons déclaré une guerre éternelle à tous ceux qui examinent , qui discutent , qui approfondissent , qui raisonnent , qui écrivent , et surtout aux encyclopédistes.

Nous faisons un journal chrétien , dans lequel , après avoir premièrement critiqué leurs ouvrages , nous examinons ensuite leur conduite , que nous trouvons ordinairement vicieuse et criminelle , et lorsqu'elle nous paraît innocente , nous disons que la chose est impossible , puisqu'ils ont travaillé à l'Encyclopédie.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà un projet qui me paraît bien raisonnable , et rien assurément ne sera plus chrétien que cet ouvrage.

Mais dites-moi , je vous prie , ne craignez-vous point la police ? croyez-vous qu'elle tolère une entreprise de cette nature ? A quel titre osez-vous sonder les cœurs , et faire la confession de soi des auteurs qui vous déplaisent ? pensez-vous qu'abusant de votre caractère , et sous le prétexte trivial et spécieux de défendre la religion , que personne ne songe à attaquer , dont les fondemens sont inébranlables , et qui est sous la protection des lois et du gouvernement , vous puissiez établir une inquisition , et que l'on souffre une pareille témérité ?

L E P R E T R E.

Une inquisition ! Ah ! s'il y en avait une en France , vous seriez un peu plus contenus , vous autres impies ! mais je n'en désespère pas ; le pape qui occupe si glorieusement la chaire de *S^t Pierre* , vient de se brouiller avec la cour de Portugal en protégeant les jésuites , auxquels elle voulait contester le droit de corriger les rois ; il a envoyé un visiteur apostolique en Corse sans consulter la république de Gènes , et depuis son arrivée dans ce pays-là , le zèle des mécontents s'est bien ranimé : tout cela me donne de grandes espérances , et si son prédécesseur avait pensé comme lui , nous aurions la consolation de voir ce sage tribunal établi parmi nous.

Vous parlez de la police ? ne s'est-elle pas

déclarée assez hautement en proscrivant l'Encyclopédie, ce dépôt d'hérésies et de schismes, ce recueil d'impiétés et de blasphèmes, qui respire à chaque page la révolte contre la religion et contre l'autorité? ne vient-elle pas en dernier lieu de permettre qu'on exposât sur le théâtre toutes les horreurs de votre morale? Les conclusions du procureur général contre l'Encyclopédie n'ont-elles pas été plus fortes que le mandement de notre archevêque? les discours académiques, qui sont lus du roi et de tout l'univers, ne sont-ils pas des déclamations contre vous? Et vous comptez encore sur la police! tremblez que sa main ne s'arme contre les auteurs, après avoir sévi contre l'ouvrage; tremblez qu'elle ne vous plonge dans des cachots, d'où vous ne sortirez que pour être traînés à la grève, et précipités de là dans le feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Voilà une terrible déclaration, et je ne m'attendais pas en travaillant innocemment à cet ouvrage, où j'ai inféré quelques articles sur les arts, de travailler pour la grève et pour l'enfer.

La police en effet a supprimé l'Encyclopédie; peut-être y avait-il des choses qui n'étaient pas de l'essence d'un dictionnaire, et qu'il

aurait été plus convenable de ne pas y mettre ; mais je réponds que les estimables auteurs de cet ouvrage n'ont eu que les intentions les plus pures , et n'ont cherché que la vérité : si quelquefois elle leur a échappé , c'est qu'il est dans la nature humaine de se tromper ; la vérité ne s'effraie point des recherches , elle reste toujours debout , et triomphe toujours de l'erreur. Voyez les Anglais ; cette nation sage et éclairée a livré les questions les plus délicates à la discussion et à l'examen." M. *Hume* , ce fameux sceptique est aussi honoré parmi eux que l'homme le plus soumis à la foi ; vous savez aussi-bien que moi qu'elle est un don de DIEU , et qu'il ne faut pas s'emporter contre ceux qui , manquant de ce précieux flambeau , veulent y suppléer par la conviction qui résulte de l'examen. Nos magistrats dont la religion surprise s'est alarmée trop légèrement , rendront justice aux vues utiles de ces hommes éclairés qui travaillaient à la gloire de la nation en instruisant l'univers. L'Europe entière demande avec tant d'empressement la continuation de cet ouvrage , qu'ils seront forcés de se rendre à ce cri général.

L E P R E T R E.

Vous nous citez sans cesse les Anglais , et c'est le mot de ralliement des philosophes ; vous avez pris à tâche de louer cette nation

féroce, impie et hérétique; vous voudriez avoir comme eux le privilège d'examiner, de penser par vous-mêmes, et arracher aux ecclésiastiques le droit immémorial de penser pour vous, et de vous diriger. Vous voulez qu'on admire des gens qui sont nos ennemis de toute éternité, qui défolent nos colonies, et qui ruinent notre commerce; vous ne vous contentez donc pas d'être infidèles à la religion, vous l'êtes encore à l'Etat! Le ministère aura peut-être la faiblesse de fermer les yeux sur votre trahison, mais nous trouverons les moyens de vous punir.

On ne prononcera plus de discours à l'académie qui ne soit une satire des philosophes anglais, et l'on n'adoptera dans le conseil de Versailles aucune des maximes de celui de Kensington.

L'ENCYCLOPEDISTE.

Ce sera bien fait; mais c'est assez parler des Anglais; et pour abréger notre conversation, dites-moi, je vous prie, d'où vient votre déchainement contre les encyclopédistes? avez-vous lu leur ouvrage avec attention?

LE PRETRE.

Non assurément, je ne suis pas assez scélérat pour avoir souillé mon esprit de la lecture d'un ouvrage aussi profane: je n'en ai pas lu un

mot, je n'en lirai jamais rien ; je me contenterai de le décrier dans mon journal, et de faire imprimer toutes les semaines que c'est le livre le plus dangereux qui ait jamais été composé.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Votre projet est très-sensé, assurément ; mais ne ferait-il pas plus équitable de le juger après l'avoir lu, que de vous en fier à des rapports peut-être infidèles, et peut-être intéressés ?

A quel égard encore vous a-t-on dit qu'il fût dangereux ?

LE PRÊTRE.

A tous égards ; la théologie n'est point celle de la sorbonne, la morale n'est point celle des jésuites, la médecine n'est point celle de la faculté de Paris, l'art militaire est composé sur des mémoires prussiens, la marine et le commerce sur des mémoires anglais ; en un mot, tout est détestable.

L'ENCYCLOPÉDISTE.

Voilà qui est raisonner, à la fin ; et si vous m'aviez dit tout cela d'abord, notre dispute aurait été plutôt terminée.

LE PRÊTRE.

Je vois que, si je disais encore un mot, vous abjureriez la philosophie pour afficher la dévotion ; mais nous ne voulons plus de toutes ces palinodies qui font rire les incrédules, et qui vous raccommodez avec les bonnes gens de

notre parti, qui sont dupes de vos simagrées : les ouvrages que vous avez faits contre la religion et ses ministres restent, et la rétractation périt. Il faut que vous soyez toute votre vie un objet de scandale, que vous mouriez dans l'impénitence, et que vous soyez damnés éternellement. Je ne veux plus de commerce avec vous, et je vous déclare que l'ouvrage est abominable d'un bout à l'autre, qu'il fallait non-seulement le supprimer, mais encore le brûler; qu'il fallait faire le procès à tous ceux qui y ont travaillé, à ceux qui l'ont imprimé, à ceux qui l'ont acheté, et que vous êtes des athées, des déistes, des sociniens, des ariens, des fémi-pélagiens, des manichéens, &c. &c. &c.

N'avez-vous pas eu l'irréligieuse affectation de louer les anciens qui étaient dans les ténèbres du paganisme, aux dépens des modernes qui sont éclairés du flambeau de la révélation? N'avez-vous pas poussé l'impiété jusqu'à comparer le siècle idolâtre d'*Auguste* au siècle chrétien de *Louis XIV*?

L'ENCYCLOPEDISTE.

Je me retire enchanté de votre érudition et de votre douceur, en vous exhortant à ne pas laisser refroidir le zèle dont je vous vois animé; voici un de vos adversaires dont je vous recommande la conversion, puisque vous avez dédaigné la mienne.

X X X I.

ENTRE UN PRETRE ET UN MINISTRE
PROTESTANT.

LE PRETRE.

ENTREZ, entrez, Monsieur; vous me trouvez ici bien échauffé; ne croyez pas, je vous prie, que ce soit en parlant de controverse que ma bile s'est allumée; je ne songe plus ni à *Calvin* ni à *Luther*: ce n'est plus contre les réformateurs que je veux écrire; ce ne sera plus le mot d'hérétique que je ferai résonner dans mes écrits et dans mes sermons. Je veux poursuivre les philosophes, les encyclopédistes, et voilà les vrais schismatiques. Il faut que nous oublions tous nos démêlés, que nous nous passions mutuellement nos dogmes et notre doctrine, et que nous nous réunissions contre cette engeance pernicieuse qui a voulu nous détruire: car ne vous y trompez pas, ils en veulent également à tous les ecclésiastiques, à toutes les religions; ils prétendent établir l'empire de la raison: et nous resterions tranquilles dans ce danger!

LE MINISTRE.

Monsieur, je loue infiniment le dessein où

vous êtes de perdre ceux qui veulent nous décréditer , mais j'en blâme la manière ; il faut s'y prendre plus doucement , et par là plus sûrement : presque toujours on se nuit à soi-même en poursuivant son ennemi avec trop de passion et d'acharnement. Je fais bien aussi qu'il ne faut pas trop raisonner , et que ces gens-là sont assez subtils pour en imposer à ceux qui examinent ; mais il faut décrier les auteurs , et alors l'ouvrage perd certainement son crédit. Il faut adroitement empoisonner leur conduite ; il faut les traduire devant le public comme des gens vicieux , en feignant de pleurer sur leurs vices ; il faut présenter leurs actions sous un jour odieux , en feignant de les disculper ; si les faits nous manquent , il faut en supposer , en feignant de taire une partie de leurs fautes. C'est par ces moyens-là que nous contribuerons à l'avancement de la religion et de la piété , et que nous préviendrons les maux et les scandales que les philosophes causeraient dans le monde s'ils y trouvaient quelque créance.

LE P R E T R E.

Voilà qu'on vous surprend toujours dans ce malheureux défaut de la tolérance qui vous a séparé de nous , et qui s'oppose aux progrès de votre religion. Ah ! si , comme nous , vous brûliez , vous envoyiez à la potence , aux

galères , il y aurait un peu plus de foi parmi vous autres , et l'on ne vous reprocherait pas de tomber dans le relâchement.

Vous me direz peut-être que notre zèle s'est bien ralenti , et que si nous n'avions pas les billets de confession , on ne distinguerait plus notre religion de la vôtre ; mais laissez faire les jansénistes et les auteurs du journal chrétien.

L E M I N I S T R E .

Il est vrai que nos idées sont différentes sur les moyens d'étendre la foi , mais nous avons eu quelques-uns de ces momens brillans que vous regrettez , et le supplice de *Servet* doit exciter votre admiration et votre envie. La corruption des mœurs met des entraves à notre zèle , mais je réponds de moi et de mes confrères ; et si l'autorité séculière voulait seconder le zèle ecclésiastique , nous offririons de bon cœur sur le même bûcher un sacrifice à DIEU , dont l'odeur lui serait certainement bien agréable.

L E P R E T R E .

Je suis enchanté de ce que vous me dites , et je vois que nous ne différons que par la conduite , et non par les intentions. Puisque nous pensons de même , exterminons donc les philosophes , tout est permis contre eux ; supposons-leur des crimes , des blasphèmes ;

déférons-les au gouvernement comme ennemis de la religion et de l'autorité : excitons les magistrats à les punir, en y intéressant leur salut; et s'ils se refusent à nos pieux desseins, flétrissons les encyclopédistes dans nos écrits, anathématisons-les dans la chaire, et poursuivons-les sans relâche.

LE MINISTRE.

Je le veux bien, et je crois même que notre union secrète produira un très-bon effet : ce pieux syncrétisme ne sera point soupçonné du public, qui, voyant les deux partis acharnés contre ces gens-là, ne manquera pas de les croire très-criminels; mais cependant que gagnerons-nous à tout cela? Je vous avoue que j'aime bien à décrier ceux qui attaquent la religion et ses ministres, mais si l'on gagnait davantage à les louer, cela deviendrait embarrassant. Nous autres ministres protestans, nous sommes mariés, nos bénéfices sont des plus minces, et nous nous devons à notre famille : on n'a point de considération dans le monde sans argent, et on doit procurer de la considération à ses enfans. Si, en disant du mal des philosophes, et du bien de leurs ouvrages, ou du bien de leurs personnes, et du mal de leurs ouvrages; ou même si en louant le tout on vendait mieux ses feuilles, il faudrait bien se soumettre à cette nécessité.

S'ils voulaient même acheter la paix, cela dépendrait des conditions : si , par exemple , on pouvait les engager à n'attaquer que les luthériens , ce serait un moyen d'accommodement , et ce serait les faire travailler pour nous ; mais s'ils veulent absolument que cela soit plus général , ne pourrait-on pas , moyennant une petite redevance , leur abandonner la morale , qui dans le fond tient plus à la jurisprudence qu'à la religion , et les moines , que vous n'aimez pas mieux que nous ? Par ce léger sacrifice nous sauverions les dogmes et les prêtres , ce qui est pourtant l'essentiel ; nous occuperions les philosophes , et nous aurions la gloire de les rendre nos tributaires.

L E P R E T R E.

Ah ! donc ! quoi ! l'intérêt peut trouver place dans votre cœur , quand il s'agit de celui de la religion ; vous pouvez balancer entre DIEU et *Mammon* ? il s'agit bien de vendre ses feuilles , il s'agit de les faire lire ; je vendrais plutôt mon manteau pour acheter du papier et des plumes , et écrire contre eux. D'ailleurs , que voulez-vous qu'ils vous donnent ? ce sont des gueux qui ne vivent que de ce qu'ils volent. Je suis si fort indigné de vos vues fardées , que je romprais pour jamais avec vous si j'avais moins à cœur l'écrasement de cette canaille ; mais vous m'êtes nécessaire

pour

pour l'exécution de mon projet ; et puisqu'il vous faut de l'argent , je vous ferai avoir une pension de mille écus sur la caisse des nouveaux convertis : j'exigerai seulement une petite condition , c'est que vous me fassiez quelques sermons dont j'ai besoin contre les encyclopédistes , pour les gens d'une certaine espèce ; et vous m'en ferez bien aussi trois ou quatre sur la controverse pour le peuple.

L E M I N I S T R E.

Je le veux bien ; je ferai le tout en conscience : je n'ai jamais prêché contre les encyclopédistes ; il faudra des sermons tout neufs ; ma santé est faible , et pourrait se ressentir de ce travail ; ainsi je ne vous en ferai pas sur la controverse ; mais je pourrai vous en retourner trois ou quatre des miens sur cette matière.

Vous vous êtes scandalisé de ce que je pensais à l'intérêt , mais vous cesserez bientôt de l'être , lorsque vous saurez que j'applique cet argent à de bonnes œuvres , et que je destine cette pension à l'entretien d'un pauvre homme auquel je m'intéresse très-particulièrement. Ne vous étonnez donc pas , si je vous demande qu'elle soit payée régulièrement , et même d'avance , si cela se peut.

L E P R E T R E.

Je vous le promets , et l'usage que vous

faites de cet argent vous rend toute mon estime ; mais n'avez-vous jamais lu ce livre dont je ne saurais prononcer le nom sans frémir ? Je ne l'ai pas vu , mais on dit qu'au mot *vie* , l'article de *vie heureuse* fait dresser les cheveux. Tolère-t-on cet ouvrage de fatan dans le pays où vous vivez ?

LE MINISTRE.

J'en ai lu quelque chose , et en effet ce livre est plein de blasphèmes et d'impiétés. Le mot *vie* que vous citez n'est pas encore fait ; mais sans doute qu'il serait affreux s'il était imprimé.

On a souffert cet ouvrage dans ma patrie , quoique j'aie bien fait quelques tentatives pour en faire saisir une cinquantaine d'exemplaires qui y sont répandus , et que je voulais faire confisquer au profit des ecclésiastiques , parce qu'ils sont à l'abri de la contagion , et que , l'ayant entre leurs mains , ils l'auraient mieux réfuté. La chose a souffert quelque difficulté ; et , pour diminuer au moins la grandeur du mal , j'en ai emprunté sous main quelques exemplaires que je n'ai point rendus : j'ai imaginé , pour les retrancher de la société , de les envoyer en Espagne , où je les ai fait payer le double de leur valeur aux libertins qui les ont achetés ; après quoi j'en ai donné avis au grand inquisiteur , qui a fait saisir et brûler les exemplaires , mettre à l'inquisition les gens qui en étaient possesseurs , et qui

m'a envoyé cent pistoles d'or pour le service que j'ai rendu à la religion.

LE PRÊTRE.

Il y a bien quelque chose à dire contre la délicatesse dans ce que vous me racontez là ; mais la fin de l'action en sanctifie les moyens , et je vous absous pour toutes celles de la même nature , passées , présentes et à venir.

LE MINISTRE.

Puisque vous approuvez mon zèle , et que vous croyez qu'on peut se permettre quelques négligences en morale , lorsqu'il s'agit des intérêts de la religion , je vais vous narrer un petit fait que vous entendrez dans son vrai sens , et qui pourrait être mal interprété par le vulgaire , qui ne juge jamais que sur les apparences. J'avais vu dans une bibliothèque qui m'était ouverte un manuscrit , dont la publication pouvait nuire à la cour de Rome , et qui inquiétait fort sa sainteté ; un premier mouvement de zèle me porta à m'en saisir pour le faire imprimer , et combattre nos ennemis ; mais je pensai qu'il serait plus politique d'en faire un sacrifice au saint père , qui m'en saurait gré , et respecterait une religion dont les ministres se conduisaient avec cette modération et ce désintéressement ; car je le laissais absolument maître des conditions : il fut en effet très-sensible à ma

démarche , me fit remercier , et m'envoya mille écus en échange du manuscrit , dont j'ai gardé une copie à tout événement. Il ne s'en tint pas là ; il donna un bénéfice de cinq cents écus à un prêtre de ma connaissance que je lui recommandai , et qui en a partagé le revenu avec moi jusqu'à sa mort.

L E P R Ê T R E.

J'approuve infiniment votre conduite ; mais , comme vous le dites , il faut avoir une piété bien éclairée pour démêler le mérite de cette action , et je ne serais pas surpris que les gens du monde s'y trompassent. Il y a cependant cette copie qui.

L E M I N I S T R E.

Puisque nous sommes sur le ton de la confiance , il faut que je vous fasse une confession entière , et que je vous montre jusqu'où j'ai poussé le zèle et la charité. J'écrivais contre les philosophes ; et , voyant que mes ouvrages n'étaient pas un préservatif suffisant contre la malignité des leurs , je tentai une autre voie : je m'adressai au plus dangereux et au plus écouté d'entre eux ; je cherchai à gagner sa confiance , et après y avoir réussi , je lui proposai d'être l'éditeur de ses œuvres ; je pensai que le public , rassuré en voyant mon nom à côté de celui de l'auteur et à la tête de l'ouvrage (dans une préface composée avec cette pieuse

adresse qu'inspire la vraie dévotion aux gens de notre état), le lirait non-seulement sans défiance, mais même avec édification; tant il faut peu de chose pour se rendre maître des opinions : par là je parais le coup que l'on voulait porter à la religion, je sanctifiais les choses profanes, et je changeais en un baume salutaire le poison que nos ennemis avaient préparé. La chose était prête à réussir, l'auteur allait me faire présent d'un de ses manuscrits, le marché était fait avec un libraire qui devait m'en donner un louis d'or par feuille, et deux cents exemplaires que j'aurais vendus, tandis que j'aurais fait faire quelques changemens aux siens, lorsqu'on m'a traversé; mais aussi j'ai bien dit du mal du livre, et ce n'est pas ma faute si je n'en ai pas fait à l'auteur.

LE PRETRE.

Cela est très-bien encore; mais je vois toujours de l'argent dans tout ce que vous faites, et j'aimerais mieux qu'il n'y en eût pas.

LE MINISTRE.

Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit tout à l'heure de l'usage que j'en fais : vous me forcez à vous répéter que je le consacre à de bonnes œuvres, et je puis vous assurer avec vérité que les petites sommes que j'ai reçues ont été remises fidèlement entre les mains de ce pauvre homme dont je vous ai

parlé ; j'aurais bien des choses à vous raconter encore si je vous disais tout ce que j'ai fait pour lui , mais je craindrais d'abuser de votre complaisance ; et ce sera pour la première entrevue.

L E P R E T R E .

J'approuve tout ce que vous avez fait , les motifs en sont louables , et je vous estimerai fort si vous aviez un peu plus de chaleur contre nos ennemis. Chacun a sa manière : je vous avoue que je préfère les voies abrégées ; j'aime mieux persécuter : travaillez tout doucement par la sape , tandis que j'irai avec le fer et le feu renverser et brûler tout ce qui m'opposera quelque résistance.

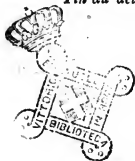
L E M I N I S T R E .

Bonjour , Monsieur ; j'avais oublié de vous dire que tout ceci doit être fort secret entre nous , et que tout ce que j'écrirai doit être anonyme : n'oubliez pas non plus la pension , et souvenez - vous qu'elle est destinée à un pauvre homme.

L E P R E T R E .

Bonjour , Monsieur ; n'oubliez pas les sermons , et souvenez-vous qu'ils ne sauraient être trop forts.

Fin du deuxième et dernier volume.



T A B L E

D E S

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

SUITE du quatorzième Dialogue entre A, B, C, ou l'A, B, C. page 3

x^e entretien. Sur la religion. *ibid.*

x i. Du droit de la guerre. 14

x ii. Du code de la perfidie. 28

x iii. Des lois fondamentales. 34

x iv. Que tout Etat doit être indépendant. 39

x v. De la meilleure législation. 45

x vi. Des abus. 50

x vii. Sur des choses curieuses. 54

XXV. Entre les adorateurs de Dieu. 72

*XXVI. Du comte de Boulainvilliers, l'abbé
Couet, &c. ou le dîner du comte de
Boulainvilliers. 105*

*Pensées détachées de M. l'abbé de
Saint-Pierre. 155*

XXVII. L'empereur de la Chine et frère Rigolet. 160

XXVIII. Entre un mandarin et un jésuite. 188

XXIX. DIALOGUES D'EVHEMERE. 218

*1^{er} dialogue. Sur Alexandre. *ibid.**

11. Sur la Divinité. 226

III. <i>Sur la philosophie d'Epicure et sur la théologie grecque.</i>	238
IV. <i>Si un dieu qui agit ne vaut pas mieux que les dieux d'Epicure qui ne font rien.</i>	248
V. <i>Pauvres gens qui creusent dans un abyme. Instinct, principe de toute action dans le genre animal.</i>	255
VI. <i>Platon, Aristote nous ont-ils instruits sur Dieu et sur la formation du monde ?</i>	268
VII. <i>Sur les philosophes qui ont fleuri chez les barbares.</i>	278
VIII. <i>Grandes découvertes des philosophes barbares; les Grecs ne sont auprès d'eux que des enfans.</i>	291
IX. <i>Sur la génération.</i>	298
X. <i>Si la terre a été formée par une comète.</i>	307
XI. <i>Si les montagnes ont été formées par la mer.</i>	314
XII. <i>Inventions des barbares, arts nouveaux, idées nouvelles.</i>	324
XXX. <i>Entre un prêtre et un encyclopédiste.</i>	340
XXXI. <i>Entre un prêtre et un ministre protestant.</i>	348

Fin de la Table du deuxième et dernier volume des Dialogues.

)

47



